

Raluca-Nicoleta Balațchi

**Problèmes spécifiques à la traduction
(les sciences humaines)**

Raluca-Nicoleta Balațchi

**Problèmes spécifiques
à la traduction
(les sciences humaines)**

Avec une préface de Muguraș Constantinescu

Casa Cărții de Știință
Cluj-Napoca, 2015

Coperta: Ioana Haraga

Editură acreditată CNCS (B)

© Raluca-Nicoleta Balațchi, 2015

Note :

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature (s) francophones : histoire, réception, critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

BALATCHI, RALUCA-NICOLETA

Problèmes spécifiques à la traduction (les sciences humaines) /

Raluca-Nicoleta Balatchi. - Cluj-Napoca : Casa Cărții de Știință, 2015

Bibliogr.

ISBN 978-606-17-0844-4

811.133.1

Table des matières

Préface (<i>Muguraş Constantinescu</i>)	9
Argument.....	17
Première partie	
<i>Traduire les sciences humaines : quel défi ?</i>	25
I.1. Livres traduits et marché de l'édition.....	26
I.1.1. Les enjeux d'une approche sociologique de la traduction	26
I.1.2. Livres traduits et paysage éditorial roumain	31
I.2. Texte/ discours en traduction	37
I.2.1. Des termes problématiques.....	37
I.2.2. Discours et traduction.....	43
I.2.3. Unité de traduction	45
I.3. Typologie des textes, typologie des traductions.....	49
I.3.1. Types de traduction	49
I.3.2. Traduction générale/traduction spécialisée – pertinence des clivages	53
I.3.3. Langue / langage/ Discours de spécialité.....	55
I.4.1. Le statut du traducteur en traductologie actuelle. Théorisations du pôle <i>Traducteur</i>	58
I.4.2. La subjectivité du traducteur.....	60
I.4.3. Formation et compétences du traducteur	62
I.5. Le paratexte du livre traduit : préface et notes	66
I.5.1. Le paratexte	66
I.5.2. Le paratexte en traductologie. Les préfaces.....	70

I.5.3. Types de préfaces des traductions	74
1.5.3.1. La préface est rédigée par un spécialiste consacré du domaine, qui fait ou non référence au texte traduit	75
1.5.3.2. La préface est rédigée par le traducteur lui-même	76
1.5.3.3. La préface est rédigée par le traducteur, chercheur chevronné et spécialiste consacré du domaine	76
I.5.4. Les notes du traducteur	79
I.6. Le texte traduit	82
I.6.1. La terminologie	82
I.6.2. Procédés et stratégies de traduction	86
I.6.2.1. Les emprunts	87
I.6.2.2. La reformulation	89
I.6.3. La relation Culture-Traduction en sciences humaines	92
I.6.4. Les noms propres dans la traduction des textes de sciences humaines	98
Seconde partie	
<i>Problèmes de traduction et diversité des textes/ discours</i>	105
II.1. Traduire les textes des sciences du langage	106
II.1. Problèmes de traduction des sciences du langage	108
II.1.1. La terminologie linguistique	110
II.1.2. Les exemples en traduction	114
II.1.3. Ferdinand de Saussure en traduction roumaine	117
II.1.4. Traduire l'analyse de discours et la pragmatique	129
II.2. Traduire les textes de religion	145
II.2.1. Les enjeux de la traduction en français des textes roumains de spiritualité orthodoxe	145
II.2.1.1. Les particularités lexicales et socio-culturelles du discours religieux orthodoxe français	148
II.2.1.2. Les noms propres des textes religieux	151
II.2.2. Perspective historique sur la traduction des textes de spiritualité orthodoxe roumaine en langue française	153
II.2.2.1. Une dynamique contrastée dans le marché éditorial du XX ^e siècle	153
II.2.2.2. L'œuvre de Dumitru Staniloae en langue française	155

II.2.2.3. Littérature, politique et religion	158
II.2.3. Traduire une œuvre à contenu religieux relevant du patrimoine culturel universel : le <i>Journal de la Félicité</i> de Nicolae Steinhardt	160
II.3. Traduire les textes de culture et de civilisation	180
II.3.1. Problèmes spécifiques à la traduction d'un texte d'histoire	181
II.3.2. Problèmes spécifiques à la traduction d'un texte de civilisation	194
En guise de conclusion.....	203
Index d'auteurs	217
Index de notions.....	220

Préface

L'ouvrage *Problèmes spécifiques à la traduction (les sciences humaines)* que nous présentons dans ce qui suit est signé par la jeune chercheuse Raluca-Nicoleta Balațchi, qui impressionne par son parcours professionnel et scientifique, caractérisé par rigueur, clarté, solidité, mais également, comme on va le voir, par dévouement, témérité, passion. Quelques considérations sur l'auteure et sur son travail de recherche et professionnel s'imposent.

Par son activité scientifique des dernières années, Raluca-Nicoleta Balațchi s'est montrée particulièrement intéressée par la traductologie. Comme il arrive souvent, cet intérêt théorique a été précédé par une pratique traductive, sans doute, très stimulante. Retenons à ce propos les traductions du français vers le roumain d'un ouvrage à destinataire enfantin, ce qui rend l'opération traduisante particulièrement délicate, de Patricia Lucas et Stéphane Leroy, *Le divorce expliqué à mes enfants (Divorțul pe înțeleșul copiilor)*, Editura Cartier, Chișinău, 2008 et surtout de l'ouvrage de Dominique Maingueneau, *Pragmatique pour le discours littéraire (Pragmatică pentru discursul literar)*, Editura Institutul European, Iași, 2007, véritable provocation pour tout traducteur qui se respecte. La préface pour la version roumaine de ce dernier ouvrage, signée par la réputée professeure Alexandra Cuniță de l'Université de Bucarest, est une preuve d'un pari réussi. Une autre le constitue le prix remporté par la traductrice au Concours de traduction technico-scientifique dans la langue roumaine, huitième édition, organisé en 2008, par l'Union Latine.

Notons également quelques traductions du roumain vers le français, épreuve non moins difficile comme « Deux poèmes de la prison » (de Radu Gyr, en collaboration avec Corina Iftimia), dans *La Lettre R*, no. 5, I-ère

partie, Editura Universității din Suceava, 2007, « Sur les Femmes et sur... quelques concepts au féminin » (extraits de Petre Țuțea, *100 paroles mémorables*) dans *La Lettre R*, no. 4, Editura Universității din Suceava, 2007. Plus récemment, l'intérêt de la traductrice a été focalisé vers des textes de poïétique/poétique de la traduction d'Irina Mavrodin, notamment *Fragmentarium* Irina Mavrodin « L'auteur et son traducteur : une relation impossible ? », tiré de *Despre traducere, literal și în toate sensurile*, Irina Mavrodin, dans *Atelier de traduction*, nr. 24, décembre 2015 et, de nouveau, *Fragmentarium* Irina Mavrodin : « Vivre le jeu; Lecture plurielle, ambiguïtés », tiré également de *Despre traducere, literal și în toate sensurile*, Irina Mavrodin, dans *Atelier de traduction*, nr. 19, juin 2013.

Ce parcours de la pratique vers la théorie et la théorisation, de l'expérience du traduire à la réflexion traductive, avoué et implicitement conseillé par de grands traductologues comme Jean-René Ladmiral (2010) et Irina Mavrodin (2006), entretenu par des va-et-vient entre les deux, a porté ses fruits dans le cas de l'auteure qui nous préoccupe ici.

Petit à petit, Raluca-Nicoleta Balașchi commence sa propre réflexion sur la traduction et sur le traduire dans des articles individuels ou en collaboration, publiés en Roumanie, en France, en Autriche, en Belgique, en Pologne ou ailleurs, comme : « Interférences des registres de langue dans la traduction de la littérature française en roumain », dans *Limbaje și Comunicare. Actele Colocviului Internațional de Științe ale Limbajului*, 2009, Casa Editorială Demiurg, vol. 1, « Traduire les textes de linguistique française : difficultés et perspectives », (en collaboration avec Ioana-Crina Coroi et Nicoleta-Loredana Moroșan) dans *Analele Universității din Craiova, Seria Langues et Littératures romanes*, nr. 1 / 2009, Editura Universitaria, Craiova.

La terminologie l'intéresse autant que le texte littéraire en traduction, comme le montrent ses articles sur « L'énonciation littéraire et son sujet. La traduction et la terminologie de l'approche énonciative du texte littéraire (français/roumain) », dans *Atelier de traduction*, no. 2011 et sur « Madame Bovary en roumain ou un siècle de traduction », dans *Atelier de traduction*, 17, 2012. Ce dernier attire l'attention de traductologues réputés comme

Lance Hewson et Michel Ballard qui n'hésitent pas à le citer et à entrer en dialogue avec la jeune auteure.

Particulièrement préoccupée par la problématique de la subjectivité en traduction, la jeune chercheuse dépose sa candidature à une compétition nationale pour une bourse post-doctorale sur ce sujet et obtient avec un très bon résultat le financement pour une recherche de deux ans (2011-2013), pendant lesquels elle travaille dans un rythme intense et alerte, en élaborant des articles très solides avec une importante part d'originalité pour ce qui est de l'analyse comparative sur le corpus. À titre d'exemple, on peut mentionner : « Défis de traduction d'un genre : l'autobiographie », *Atelier de traduction*, nr. 18, 2012, « Le traducteur comme sujet créateur », *Actele Colocviului Journées scientifiques internationales*, « Créativité et expressivité », Sibiu, 2012.

Le phénomène de la retraduction la préoccupe également et la chercheuse lui consacre certaines de ses contributions à des colloques ou dans des périodiques comme : « Une traduction... problématique. Retraduire la littérature française en roumain », dans *La francophonie* (:) *problématique*. Actes du Colloque International Journées de la Francophonie, XVII^e édition, Iași, Junimea, 2013, « Traduire et retraduire l'autobiographie », dans *Communication interculturelle et littérature*, no. 2 / 2012 – Mémoire, littérature et identité, volume I, *Les récits de vie: mémoire, histoire et fictions identitaires*, Iași, Institutul European, 2013, « Retraduire les grands textes de l'enfance : des remakes pour des nouvelles générations ? », dans *Le recyclage culturel entre parasitisme, atrophie de l'imaginaire et invention seconde*, Actes du colloque international Journées de la Francophonie, XVIII^e édition, Iași, 29-30 mars 2013, textes réunis par Felicia Dumas, Éditions Junimea, Iași, 2014. On peut y ajouter « La dynamique de la retraduction et sa place dans l'histoire de la traduction du français vers le roumain », dans Magda Jeanrenaud, Julia Richter, Larisa Schippel (eds.): „Traducerile au de cuget să îmblânzească obiceirile...”. Rumänische Übersetzungsgeschichte – Prozesse. Produkte. Akteure, Frank & Timme, Berlin 2014, ou bien encore « *Sans famille* en roumain : retraductions et rééditions », dans Douglas, Virginie; Cabaret, Florence (dir./eds.), *La retraduction en littérature de*

jeunesse / Retranslating Children's Literature, Collection « Recherches comparatives sur les livres et le multimedia d'enfance » n° 7, P.I.E. Peter Lang, Bruxelles.

La subjectivité en traduction trouve une bonne place dans les publications de Raluca-Nicoleta Balașchi parus en Roumanie ou à l'étranger : « Les subjectivèmes en traduction », dans Pavelin Lesic, B., (dir.) « Francontraste : l'affectivité et la subjectivité dans le langage », CIPA, Mons, 2013, « Penser, discourir, traduire : le style indirect libre en français et en roumain », dans « Les études françaises aujourd'hui, De la pensée à son expression », *Godišnjak Filozofskog fakulteta u Novom Sadu*, volume spécial, XXXVIII-3 Novi Sad, 2013, « Subjectivité et conceptualisation métaphorique en traduction. Les « métaphores du moi » en français et en roumain », dans *Revue de Sémantique et Pragmatique*, Université d'Orléans, no. 29-30, paru en juin 2013, « Style et registre de langue en traduction », *Echos des études romanes* vol. VIII, nr. 2, 2012.

À cela, il faut ajouter la coordination de l'*Atelier de traduction*, 2013, numéro hors-série, intitulé « Subjectivité du traduire », réunissant les actes de la Table Ronde sur le même thème, Suceava, le 30 mai, Editura Universității din Suceava, qui constitue une première car c'est le premier numéro de la revue avec un seul responsable de numéro.

L'activité métatraductive ne manque pas dans les axes de la chercheuse, comme l'atteste l'article « Le rôle des revues de traductologie dans l'histoire et la critique des traductions », (en collaboration avec Daniela Haisan) dans *Atelier de traduction*, nr. 19, tout comme celle sur la critique des traductions. L'ouvrage (en collaboration) intitulé *Critique des traductions. Repères théoriques et pratiques*, Casa Cărții de Știință, 2014 attire l'attention du réputé et du regretté Michel Ballard qui, dans un message personnel adressé aux auteures, considère que ce livre « allie fort heureusement théorie et pratique. Il est très riche et convaincant par cette richesse même. Il y a tant de 'théoriciens' qui se contentent d'un corpus réduit (parfois à un élément) ; alors qu'ici quelle richesse ! et son étalement en diachronie séduit et convainc le lecteur. Très convaincante aussi et remarquable votre étude sur les « repères théoriques » : on y trouve un fort

beau panorama de points de vue complémentaires ; vos lecteurs y trouveront leur compte et j'espère que l'ouvrage deviendra un classique ; pour moi ce sera en tout cas un *must* ».

Le même chercheur cite l'un des articles de la jeune chercheuse sur la traduction de Flaubert en Roumanie dans son *Histoire de la traduction – repères historiques et culturels* (p. 197), paru chez de Boeck, Bruxelles, en 2013 dans la collection « Traducto ».

L'activité de recherche de Raluca-Nicoleta Balațchi s'enrichit avec sa participation au projet de recherche exploratoire « Traduction culturelle et littérature(s) francophones : histoire, réception et critiques des traductions », en train de déroulement, et par son activité passionnée et efficace dans le comité de rédaction de la revue *Atelier de traduction*.

Son activité didactique, les cours et les séminaires dispensés au master « Théorie et pratique de la traduction » de l'Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, sur la critique des traductions, sur la spécificité de la traduction en sciences humaines, complètent avec bonheur sa riche activité scientifique, car les deux se nourrissent et se conditionnent réciproquement.

Avec un tel palmarès traductologique, avec une bonne expérience de traduction et une activité didactique tout aussi solide, avec une maturité de recherche, acquise avec patience et beaucoup de sérieux, Raluca-Nicoleta Balațchi avait toutes les raisons pour proposer aujourd'hui un nouvel ouvrage de traductologie, cette fois-ci en tant qu'auteur unique.

Son ouvrage prend pour objet un domaine un peu marginalisé par la recherche traductologique, notamment les sciences humaines, que, d'ailleurs, la Charte internationale des traducteurs assimile au domaine large de la « traduction littéraire », qui comprendrait les textes littéraires, dans toute leur diversité générique, et les textes de sciences humaines, eux aussi considérés dans la multitude de leurs sous-domaines respectifs.

Dans l' « Argument » de son ouvrage, Raluca-Nicoleta Balațchi cerne son objet d'étude et avoue qu'elle embrasse l'idée généreuse de Jean-René Ladmiral, selon laquelle les sciences humaines représentent une « culture spécifique de la modernité », distincte de la culture « traditionnelle », tout comme de la culture « scientifique ».

Partant de la constatation que la plupart des études traductologiques s'appuient sur la traduction du texte littéraire au sens restreint du mot, constatation qui a motivé aussi Nicolas Froeliger à réagir par son ouvrage sur la traduction pragmatique (2013), l'auteure se propose d'explorer les sciences humaines du point de vue traductologique et d'essayer de répondre à des questions comme : « Comment traduit-on un texte de philosophie, par exemple ? Quelles sont les compétences / quel serait le profil du traducteur d'un tel texte ? Les instruments de la traduction restent-ils les mêmes ? Au niveau textuel et discursif, y a-t-il des spécificités qui demanderaient une attention accrue ? » (p. 19)

Si en France un tel manque a été quelque peu rempli par l'ouvrage dirigé par Gisèle Sapiro (2012), *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*, chez nous un ouvrage semblable était encore attendu.

Voyons donc comment elle s'y prend. Avec méthode et rigueur, elle partage son ouvrage en deux parties, l'une théorique et synthétique, l'autre pratique et analytique. Dans l'« Argument », l'auteure expose son programme : « La première [partie], plutôt théorique, énumère les spécificités de la traduction des sciences humaines, avec une présentation des contraintes d'ordre linguistique, éditorial, contextuel et une discussion sur la place de la traduction des sciences humaines dans le contexte intellectuel et socio-économique où paraît le livre traduit ; la taxinomie des traductions [...] est étudiée dans une perspective actuelle et réaliste, car, tout en étant consciente de l'utilité des classifications, nous sommes du côté des traductologues qui démontent la pertinence du clivage littéraire/ non-littéraire. » (p. x).

Dans ce programme, l'importance et la nécessité de la recherche documentaire et de la connaissance du domaine trouvent leur bonne place, sans oublier pour autant les compétences du traducteur, les contraintes d'ordre lexical, discursif et stylistique de ces types de textes, autrement dit, tout ce qui impose et exige des stratégies de traduction spécifiques.

En détaillant, la partie théorique comprend une brève analyse de la relation entre traduction et marché éditorial, pour entrer ensuite dans la problématique proprement traductologique concernant le rapport entre

discours et traduction, ensuite la controversée unité de traduction et une « réaliste » – remarquons la suggestion ballardienne du terme (Ballard, 2011) – typologie des traductions où la pertinence du clivage entre traduction générale / traduction spécialisée est mise en doute.

En étroit rapport avec le langage de spécialité que les sciences humaines comportent au-delà de la culture générale, on envisage les compétences du traducteur dont la formation et l'information ne sont jamais définitives, ce qui constitue, en fin de compte, non pas un fardeau, mais un bénéfique enrichissement intellectuel.

L'intérêt que la jeune traductologue montrait pour le discours paratextuel du roman flaubertien, par exemple, s'élargit ici aux préfaces et à d'autres éléments d'escorte du texte scientifique.

Quelques éléments bien choisis et pertinents sont à analyser comme importants pour le texte en sciences humaines dans la vision traductologique de Raluca-Nicoleta Balașchi, à savoir la terminologie, les emprunts, les noms propres. En tant que praticienne de ce type de traductions, nous ajouterions aussi le problème des titres et des citations intégrées dans le texte et également la note du traducteur, cet espace de dialogue avec le lecteur que le traducteur a à sa disposition, note qui ici n'est plus à sa honte mais, plutôt, à son honneur.

Un très intéressant sous-chapitre dans cette première partie est consacré à une problématique des plus actuelles, notamment la relation entre culture et traduction, qui, à première vue, peut sembler moins visible dans un texte des sciences humaines.

La deuxième partie « Problèmes de traduction et diversité des textes / discours » donne la mesure du savoir-faire analytique de l'auteure qui a déjà fait ses preuves dans ce sens dans des articles et communications sur Hector Mallot, sur Jules Verne ou sur les contes de Perrault, publiés chez des maisons d'éditions prestigieuses à Bruxelles, à Vienne ou dans la conférence soutenue sur invitation à l'Université Paris VIII, Saint-Denis, pour ne plus parler de l'ouvrage en collaboration, déjà mentionné, sur la critique des traductions (2014).

Ses brillantes analyses comparatives sur Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, André Maurois, *Histoire d'Angleterre*, Nicolae Steinhardt, *Journal de la*

félicité, Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, montrent la finesse et la subtilité analytique de l'auteur.

Cette seconde partie fait ressortir des principes traductifs importants pour traduire un texte de culture et de civilisation, un texte d'histoire, un texte de religion, un texte de linguistique, ou un texte pratique, tenant du discours médiatique.

Nous pensons que l'objectif de l'auteur de choisir un corpus d'analyse qui « peut sembler minimal mais qui, en fait, soit suffisamment riche pour être représentatif et pertinent pour la traduction des sciences humaines », a été bien et brillamment rempli.

Muguraş Constantinescu

Argument

Si les sciences sont liées, de par l'étymologie du mot¹, à la notion de *connaissance*, les sciences humaines devraient assurer tout ce qui signifie la connaissance de l'être humain. Il s'agit d'un domaine autant complexe que passionnant, et la traduction y occupe une place à part, assurant le transfert de connaissances d'une culture à une autre, donc finalement l'enrichissement du savoir sur l'homme. Pour Jean-René Ladmiral (1994), les sciences humaines représentent une « culture spécifique de la modernité », distincte de la culture « traditionnelle », tout comme de la culture « scientifique », avec un rythme particulier de la recherche comme de la réflexion. La théorie de la traduction en tant que telle « met à contribution la quasi-totalité des lettres et sciences humaines », comme le montre le même auteur.

Qu'il s'agisse d'histoire, de religion, de philosophie, de psychologie – et une longue liste de disciplines s'y ajoute, car c'est le propre de notre société de démultiplier le savoir² – la traduction est toujours présente, non pas seulement comme pont entre les cultures et les savoirs, mais très souvent comme moyen d'insertion d'une certaine science dans une certaine culture.

¹ Conformément au *Trésor Informatisé de la Langue Française*, le terme est emprunté au lat. *scientia*, -ae « connaissance, savoir, connaissances théoriques ». Le sens actuel le plus courant du terme en dérive, i.e. « ensemble structuré de connaissances qui se rapportent à des faits obéissant à des lois objectives (ou considérés comme tels) et dont la mise au point exige systématisation et méthode ». Le même dictionnaire définit les *sciences humaines* comme les « sciences qui ont pour objet d'étude l'homme et ses comportements ».

² Pourtant, ainsi que le montre Dominique Maingueneau, « On ne peut pas attendre que l'ensemble de la recherche se laisse enfermer dans une discipline, mais sans disciplines la recherche est impossible » (2006 : 9).

Jean-Louis Cordonnier, dans une étude récente sur les rapports entre culture et traduction (2002), faisait une précision importante concernant la notion d'*œuvre*, qui inclut, à côté des grands textes littéraires, les livres fondateurs des sciences, puisque, eux aussi, comme œuvres d'un sujet-écrivain, « représentent l'essence d'une culture, qui en constituent les racines, et qui, par le travail d'écriture qui les traverse, créent du discours ».

Malgré l'importance quantitative des traductions dans le domaine, et malgré la place centrale des sciences humaines dans la constitution / la reconfiguration du savoir, les études de traductologie portent, en général, sur les œuvres strictement littéraires. S'il est sans doute intéressant de voir comment on traduit la poésie et la prose, quels sont les rapports entre le traducteur et l'écrivain, quel est le rôle de la traduction dans la réception d'une œuvre littéraire, à quel point le traducteur de littérature devient à son tour créateur, il est tout aussi pertinent de se pencher sur la complexité du travail d'un traducteur d'histoire / de textes de culture / de religion ou, généralement, de textes théoriques / scientifiques qui font avancer le savoir.

Comment traduit-on un texte de philosophie, par exemple ? Quelles sont les compétences / quel serait le profil du traducteur d'un tel texte ? Les instruments de la traduction restent-ils les mêmes ? Au niveau textuel et discursif, voire paratextuel, y a-t-il des spécificités qui demanderaient une attention accrue ?

Voici quelques questions qui ouvrent des pistes de réflexion pour lesquelles nous essaierons de proposer des réponses possibles. Notre analyse traductologique sera sous-tendue par une étude sur corpus (domaine français-roumain et roumain-français) relevant d'une série de disciplines que nous considérons comme représentatives et qui sont moins souvent prises en ligne de compte dans les ouvrages de traductologie publiés en Roumanie.

Nous espérons que cet ouvrage sera utile autant au chercheur intéressé par la dynamique de la traduction qu'à l'apprenti traducteur qui désire comprendre la différence entre les textes à traduire tout comme les difficultés des textes non-littéraires. Car ces textes posent, eux aussi, des problèmes spécifiques.

Vu l'éventail très large, tout comme la flexibilité des approches et le manque de consensus général sur les sciences qui entrent sous la dénomination de *sciences humaines*, nous ne pourrions évidemment proposer que des études partielles ; mais nous pensons pouvoir fournir des principes facilement généralisables, au moins pour les types de textes dont nous nous occuperons. Nous avons choisi des domaines aussi différents que l'histoire, la religion, les textes de civilisation.

Les textes des sciences du langage ont trouvé leur place dans notre liste suite, tout d'abord, à notre expérience personnelle de traduction dans le domaine. Ils sont représentatifs, selon nous, pour les types de problèmes qui peuvent mettre en difficulté le traducteur d'un texte scientifique en général. D'autre part, les liens tout à fait particuliers entre traduction et linguistique imposaient leur présence dans un texte sur les sciences humaines. Étant donné que, tel que le remarque Jean-René Ladmiral, pour des raisons que seule l'histoire des sciences humaines peut éclaircir, ce sont les approches linguistiques qui se sont intéressées les premières à la traduction, l'explication la plus évidente étant que « la linguistique fournit une méthodologie et une terminologie qui permettent d'étiqueter les réalités évidemment langagières avec lesquelles la traduction a affaire et de les conceptualiser » (1994 : VII).

Enfin, un argument solide pour soutenir leur inclusion dans cette sélection de domaines et d'ouvrages, est l'importance, dans le développement général des sciences humaines, d'une œuvre comme le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, à la traduction duquel nous accordons une attention tout à fait particulière, le texte étant considéré comme fondateur non pas seulement de la linguistique moderne, mais également des sciences humaines dans leur totalité, autant au niveau du contenu que de la terminologie³. L'un de ses éditeurs les plus appréciés,

³ Toujours actuel à un siècle de sa parution, comme le montrent aussi les différentes manifestations scientifiques qui lui sont dédiées. Le Colloque Francontraste de Zagreb propose, pour 2016, une étude fédératrice sur l'influence du *Cours* dans maints domaines de recherche : sciences du langage, avec l'héritage du *Cours* en début du XXI^e siècle; didactique, avec un accent sur la notion de *discours* en classe de langue; traductologie, à partir de la nécessité d'approfondir l'*unité de traduction*; études littéraires, à partir de l'importance de la notion de *structure*.

Tullio de Mauro, le définissait comme l'un des textes « les plus cités et les plus connus de l'histoire culturelle du XX^e siècle », et formulait explicitement ce qui est d'ailleurs opinion commune : « la pensée de Saussure a été et est au centre de multiples développements, dont certains n'en sont qu'à leurs débuts, au sein des sciences historiques et anthropologiques » (p. XV).

Le livre est divisé en deux parties. La première, plutôt théorique, énumère les spécificités de la traduction des sciences humaines, avec une présentation des contraintes d'ordre linguistique, éditorial, contextuel et une discussion sur la place de la traduction des sciences humaines dans le contexte intellectuel et socio-économique où paraît le livre traduit ; la taxinomie des traductions, qui suit en général la taxinomie des textes/disciplines du livre traduit, est étudiée dans une perspective actuelle et réaliste, car, tout en étant consciente de l'utilité des classifications, nous sommes du côté des traductologues qui démontent la pertinence du clivage littéraire / non-littéraire.

Sont analysées par la suite l'importance et la nécessité de la recherche documentaire et de la connaissance du domaine, tout comme les compétences du traducteur, les contraintes d'ordre lexical, discursif et stylistique de ces types de textes, qui amènent des stratégies de traduction spécifiques.

Nous réunissons ainsi, dans ce volet, une présentation des problèmes spécifiques à la plupart des paramètres qui entrent dans l'élaboration de ce processus / produit complexe que l'on appelle *traduction*, autant en amont qu'en aval de sa production : texte, paratexte, traducteur, marché d'édition, éditeur, contexte socio-économique de la culture d'accueil.

Dans la deuxième partie, nous proposons quelques applications sur des textes traduits, relevant des domaines sus-mentionnés ; aussi notre livre peut-il servir également d'instrument didactique. Car en traduction – comme l'ont bien démontré les traducteurs-traductologues de Roumanie ou d'ailleurs – rien ne vaut la pratique, pour combler ce « fossé » entre les théoriciens de la traduction et ceux qui l'appliquent. C'est par cette métaphore que Jean-René Ladmiral essayait de montrer, dans son célèbre

livre sur les théorèmes de la traduction, en quoi l'expérience du traduire est essentielle pour la théorie du traduire. Dans ce sens, le traductologue affirme que : « En matière de traduction, l'articulation de la théorie à la pratique fait problème ; il existe un fossé entre théoriciens et praticiens » (Ladmiral, 1979/1994).

De son côté, Irina Mavrodin a réussi à imposer dans le champ de la traductologie roumaine le concept de *pratico-théorie* pour définir la traduction, qui dépend, comme elle le précise, d'une série de facteurs aussi complexes que l'horizon culturel du traducteur, les niveaux auxquels se situent sa compétence et performance linguistique, et également des facteurs plus subjectifs comme l'intuition correcte des solutions concrètes. C'est pour cela que :

« Dans les cas les plus heureux, elle est en fait une *pratico-théorie* au sens que, à travers une démarche inductive, pratique, résultat de ce que l'on appelle couramment vocation, talent, elle bâtit sa propre théorie dont elle déduit sa propre pratique etc. etc., mouvement alterné qui, au long de l'activité de traduction, par un processus d'autorégulation spécifique à toute activité artistique en train de se dérouler, prend en même temps connaissance de soi, en se constituant en une théorie bâtie sur ce mouvement alterné inductif-déductif, déductif-inductif. » (Mavrodin, 2002 / 2012 : 133)

Pour ce qui est de la méthode d'analyse des textes traduits, nous optons pour une approche mixte, qui mette à profit les acquis de la critique des traductions⁴ et, dans une certaine mesure, de la sociologie de la traduction. C'est, selon nous, la meilleure formule quand on tente de voir le texte traduit dans sa relation non pas seulement avec l'original qui l'engendre, mais également avec le marché de l'édition, avec le discours qui

⁴ Dans le sens d'une critique « productive », faite d'un œil neutre et bienveillant (voir notre ouvrage, Constantinescu et Balașchi (2014)), placée dans une perspective réaliste, proche des principes des traductologues-traducteurs, pour lesquels il n'y a pas de traduction parfaite : « Quant à la traduction parfaite, j'ai un petit peu de mal à y croire. Je pense au contraire qu'il faut renoncer à la perfection pour produire des traductions qui soient acceptables. Voilà où est le bonheur – et la perspective de durer dans la profession » (Froeliger, 2015 : 23).

le produit, l'entoure et / ou le fait circuler⁵, avec toute la complexité du cadre socio-culturel qui est responsable de et qui assure la réception du livre traduit. C'est également pour cette raison que nous accordons une place assez importante, dans l'économie du texte d'analyse des traductions, à la présentation de l'activité et de la personnalité des traducteurs des œuvres que nous prenons pour base de notre corpus.

En cela, nous pensons répondre aux exigences formulées par les spécialistes de renom du domaine, comme Nicolas Froeliger qui affirmait récemment à propos des « qualités » du traductologue pragmatique :

« il faut être conscient des enjeux, du caractère culturel plus que linguistique de ce que produit le traducteur, il faut avoir une bonne prise sur les réalités contemporaines du métier de traducteur, et à ce titre, connaître les outils, ainsi que leurs limitations. Et déjà, nous ne parlons plus de traductologie, mais de traduction : la première doit déboucher sur la seconde. En ce sens, la professionnalisation n'est pas l'opposé de la recherche. C'est même tout le contraire. » (Froeliger, 2015 : 26).

Le corpus d'analyse est, sans doute, minimal pour la complexité des problèmes pris en discussion, mais nous aimerions croire qu'il est suffisamment riche pour être représentatif et pertinent⁶, pour illustrer aussi la dialectique du théorique et du pratique, qui se dévoilent l'un l'autre, tel que le soulignait Henri Meschonnic : « le rôle de la théorie est de transformer les pratiques, le rôle des pratiques est de mettre à découvert les théories » (2009 : 46). Vu l'importance des œuvres choisies comme base du corpus d'analyse, nous pensons que chacune d'entre elles mériterait une analyse individuelle des stratégies de traduction, au sein d'un livre unique, pour pouvoir couvrir toute la problématique de leur traduction.

Dans l'analyse du corpus, nous avons essayé de respecter l'un des principes de la critique des traductions formulés par Katharina Reiss,

⁵ Voir Sophie Moirand (2007).

⁶ Pour la représentativité et la pertinence du corpus, nous nous rapportons aux principes de la linguistique de corpus en général (voir en particulier les travaux de Patrick Charaudeau et de Dominique Maingueneau, 2002, 2009) et aux principes de la constitution du corpus traductologique formulés par Lance Hewson dans sa critique des traductions (2011).

notamment celui de fournir nous-même une solution là où celle de la traduction étudiée ne semble pas convenable.

Sans que cette perspective entre parmi les objectifs principaux du présent ouvrage, il nous aurait été presque impossible d'ignorer la dimension historique de la traduction du français vers le roumain ou du roumain vers le français des disciplines que nous avons prises comme objet d'étude traductologique ; nous l'avons particulièrement privilégiée dans le cas des textes de religion traduits du roumain vers le français, tout d'abord parce que ce type de corpus traductologique est encore à ses débuts chez nous et que nous avons voulu valoriser certaines recherches personnelles récentes, à notre connaissance inédites, sur la question, déroulées au cadre d'une collaboration avec les responsables du projet *l'Histoire des traductions en langue française*, pour le volume dédié au XX^e siècle⁷. Pour les autres domaines, cette approche s'est réduite en général à quelques remarques sur l'histoire de la traduction et de la retraduction des œuvres étudiées.

Finalement, nous pensons que la dimension historique est quasiment inhérente à toute étude traductologique, surtout dans le contexte où, malgré les avancées importantes dans le domaine grâce aux publications récentes dédiée à la problématique comme celles de Michel Ballard⁸, dont la dernière s'occupe du phénomène traductif non seulement en France mais en général en Europe, on n'exploite jamais suffisamment son potentiel.

⁷ Il s'agit du monumental projet *Histoire des traductions en langue française*, éditions Verdier, coordonné par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson, qui se propose de donner, en quatre volumes organisés selon les siècles (XIX – paru en 2012, XVII-XVIII – paru en octobre 2014, XV-XVI – paru en novembre 2015, XX – à paraître) un tableau aussi complet que possible du phénomène traductif en langue française, quelles que soient les langues source, l'accent étant mis sur les traductions et les traducteurs, dans tous les domaines, donc non pas seulement en littérature, autant qu'ils concernent les aspects importants de la vie intellectuelle et culturelle des pays francophones où les livres sont parus.

⁸ Il s'agit des deux livres dédiés à l'histoire des traductions, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, paru en 1992, et *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, paru en 2013.

Première partie

*Traduire les sciences humaines :
quel défi ?*

I.1. Livres traduits et marché de l'édition

I.1.1. Les enjeux d'une approche sociologique de la traduction

La traduction est partie composante des échanges culturels et de la constitution de la culture depuis les débuts de l'humanité, sous forme orale d'abord et écrite par la suite. Un simple regard jeté sur les statistiques – dont celle fort utile de l'*Index Translationum*, l'instrument de l'Unesco qui permet une présentation exhaustive et actualisée des livres traduits dans le monde, par pays, auteur, sujet – montre que chaque année, un nombre immense de traductions paraissent sur le marché du livre dans le monde entier.

Le tableau des traductions sur le marché éditorial diffère d'un pays à un autre et d'une époque à une autre. Pour la France, comme le précise Rainer Rochlitz, les dernières décennies du XX^e siècle ont permis une récupération importante des retards quantitatifs et qualitatifs enregistrés auparavant, la France devenant, ainsi, « l'un des principaux pays traducteurs de philosophie et de sciences humaines, pouvant rivaliser avec des pays comparables » (Rochlitz, 2001 : 73).

Le flux des idées qui circulent à travers les traductions des œuvres d'un espace à l'autre est régi par toute une série d'acteurs, à part le traducteur en tant que tel. Parmi ceux-ci, on peut énumérer : éditeurs, agents littéraires, institutions culturelles. En même temps, ce processus est influencé par des facteurs aussi complexes que divers, d'ordre économique, linguistique, culturel, politique, pour n'en énumérer que les plus importants. Mais, derrière cette immense production éditoriale qui résulte de la dynamique du traduire, il existe, logiquement, des obstacles qui entravent le passage de

bien d'autres livres, qui restent non-traduits, dans une langue étrangère, qui empêchent nombre d'auteurs d'entrer, eux aussi, dans le circuit.

Car, s'il est bien évident que tous les livres ne sont pas traduits, que tous les auteurs ne sont pas lus dans d'autres langues que leur langue maternelle, il n'est pas si évident pourquoi / de quelle manière agissent les critères de la sélection dans ce domaine. Qu'est-ce qui joue dans le choix de la traduction d'un livre ? Dans quelles conditions décide-t-on de traduire un livre et quelles sont les conséquences ou bien les freins inhérents à cette décision ?

Ce sont des questions très pertinentes auxquelles assez peu d'études de traductologie s'attaquent. Une exception de taille pour le domaine français – que ce soit du point de vue de l'intraduction / de l'extraduction – est représentée par les recherches de la sociologue Gisèle Sapiro, bien connue pour ses études sur les enjeux de la traduction dans le domaine de l'économie du livre (voir Sapiro 2008, 2012). Nous allons rappeler dans ce qui suit les principales idées, vu qu'il s'agit d'un résultat d'un travail d'envergure, qui est parfaitement généralisable et transférable vers d'autres espaces⁹.

Les études de Gisèle Sapiro sont une excellente illustration de la nécessité de combiner l'analyse traductologique « classique », essentiellement fondée sur la comparaison du texte source au texte d'arrivée, avec l'analyse sociologique, qui permet au chercheur de regarder bien au-delà du texte traduit, ayant comme objet l'édition du livre, le chemin que parcourt un livre de son contexte d'origine jusqu'à l'édition dans le contexte d' « adoption ».

Car, aucune surprise là-dessus, la traduction des sciences humaines est régie par un jeu très intéressant de *conditions* et *d'obstacles* dont la connaissance approfondie est certainement utile à bien des acteurs de la traduction : identifier, à l'aide d'une série d'enquêtes sociologiques, les

⁹ Il nous semble également intéressant de mentionner que de tels travaux de recherche sont financés en France par l'État (dans ce cas le Ministère de la Culture et de la Communication), ce qui montre l'importance assignée dans ce pays à la pratique de la traduction, si souvent ignorée ou même dévalorisée et délibérément laissée dans l'ombre dans d'autres pays, où le statut du traducteur et de la traduction éditoriale est encore problématique.

obstacles spécifiques à l'importation et à l'exportation, par la traduction, vers et depuis la langue étrangère, des ouvrages de littérature et des sciences humaines.

La question des conditions et obstacles de la traduction n'est pas du tout nouvelle dans des disciplines traductologiques telles la critique et l'histoire de la traduction littéraire, qui s'occupent d'aspects comme la possibilité et l'impossibilité de la traduction, la / l'(in)traduisibilité d'une œuvre / d'un auteur, le traitement des termes intraduisibles, les conditions de travail du traducteur). Par contre, pour l'approche strictement sociologique du livre traduit, elle constitue sans doute un champ de recherche inédit, dans le traitement conjoint de la littérature et des sciences humaines. Grâce aux approches de type sociologique, la traduction devient un champ de recherche à riche potentiel, non pas seulement pour les traductologues, mais également pour les professionnels du livre, les sociologues et les médiateurs culturels, intéressés de comprendre la complexité du problème des obstacles à la traduction depuis / vers un certain espace.

Approche sociologique de la traduction signifie, entre autres, analyser à partir des chiffres, mais également des opinions des acteurs impliqués dans l'édition des traductions. C'est ainsi que l'on pourrait dresser le tableau de la dynamique du marché du livre traduit vers et depuis une certaine langue, pour exposer et expliquer les conditions qui régissent le pôle de sa production au niveau de l'édition, à partir de la décision même d'introduire un livre dans le processus traductif et par la suite de sa réception et de son « destin » en librairie.

Les enjeux de l'intraduction et de l'extraduction des textes de littérature et de sciences humaines sont établis selon les spécificités du couple de langues mises en contact, selon leur position dans la relation texte source – texte, selon le profil de l'éditeur, les conditions de travail et le statut des traducteurs, le degré d'implication de l'État dans le processus souvent sinueux de passage d'une œuvre d'une culture à une autre.

L'obstacle à la traduction n'est pas uniquement d'ordre financier, comme on pourrait, intuitivement, s'attendre, mais il se présente plutôt

sous la forme d'un réseau de facteurs de nature tout à fait différente, notamment d'ordre linguistique et culturel. Pour qu'une analyse sociologique du livre soit pertinente, des limites temporelles et spatiales doivent être clairement établies, et les types de méthodes bien évalués (qualitatives, sur la base d'entretiens avec les différents acteurs du monde de l'édition de la traduction, portant notamment sur les critères de sélection des livres à traduire, sur les motivations objectives et subjectives de la décision de traduire ou de ne pas traduire une certaine œuvre). On voit donc que les entretiens sont, en traductologie aussi, un instrument doublement utile – car ils sont illustratifs de l'analyse – et suffisamment riche et parlant pour permettre des développements futurs de la perspective sociologique sur le livre en traduction.

Il est très intéressant d'observer que l'un des résultats de l'analyse des entretiens obtenus par Gisèle Sapiro, sur les critères de jugement prévalant au niveau de la production est la priorité de l'esthétique sur l'économique ; en plus, le lecteur ou le traductologue qui, habitué aux analyses critiques de la traduction par la comparaison du texte traduit au texte de départ, aurait tendance à associer naturellement critère esthétique et contenu du livre à traduire, sera peut-être surpris de voir que, dans le champ de l'édition, les jugements de qualité passent par nombre d'autres types d'indicateurs comme le prestige de la maison d'édition où est paru l'original.

Malgré la diversité des disciplines généralement qualifiées de « sciences humaines », quand on regarde la traduction d'un point de vue sociologique, on voit qu'il existe nombre de traits communs au niveau de la dynamique et des conditions économiques et culturelles de la traduction dans le domaine de la littérature et des sciences humaines notamment par rapport à la logique des liens interculturels, à l'importance extrême des éditeurs volontaristes, tout comme, pour certains espaces dont la France, des soutiens publics.

Une enquête sociologique sur le livre traduit est un instrument révélateur de phénomènes d'intérêt majeur comme les rapports de force entre deux cultures, pour lesquels le marché de la traduction sert de véritable « baromètre » (Sapiro, 2012 : 371). Le nombre croissant /

décroissant de traductions d'une langue vers une autre indique, ainsi, un essor ou un déclin de la position de la culture source dans l'espace de la culture cible.

Ce qu'on publie en traduction, ce ne sont pas toujours de nouveaux textes, non-traduits : une telle observation statistique justifie la nécessité de regarder aussi le rapport entre livre retraduit (grand classique d'habitude) et livre contemporain, non-traduit, pour voir quelle est la place actuelle de la culture source dans la culture cible ; un écart très marqué indiquerait, logiquement, une trajectoire déclinante, et vice-versa.

Ces tendances sont néanmoins à juger en fonction des différences notables entre les deux extrêmes que sont la grande production où agissent de manière très prégnante les obstacles d'ordre économique et la production restreinte, où le facteur qualité est pris en ligne de compte en même temps que le facteur rentabilité, la traduction devenant donc, à ce niveau-ci, consécration, comme le montre Gisèle Sapiro dans cette même étude (2012 : 373).

L'édition de traductions représente certainement un marché en mouvement continu, dont les tendances peuvent être bien surprises par une approche sociologique de la traduction, qui permettrait, en plus, de relever les logiques culturelles entre les deux espaces mis en relation par l'acte du traduire.

La traduction des sciences humaines en particulier est la source de riches débats intellectuels, tel que le précise Rainer Rochlitz en étudiant le cas plus spécifique de la traduction philosophique : selon lui, vu que l'innovation intellectuelle passe, en fait, par les traductions, les éditeurs ont à leur disposition plusieurs stratégies : « celle de confirmer les attentes ou d'en prendre le contre-pied ; celle de combler un public fidèle ou d'éveiller la curiosité, les éditeurs ayant généralement tendance à ne pas prendre trop de risques » (Rochlitz, 2001 : 75).

Un autre aspect important souligné par le même auteur, et qui, selon nous, est valable pour nombre de disciplines en Roumanie aussi, est le rapport entre édition des traductions et enseignement : par l'intermédiaire des traductions, le travail des éditeurs agit comme « correctif de

l'université », puisque c'est par la traduction que l'on fait connaître des auteurs et des ouvrages non pris en compte dans les curricula :

« Les universitaires ont fréquemment tendance à privilégier les auteurs plus ou moins classiques, par lesquels ils ont été marqués au cours de leur propre formation, et à considérer les auteurs plus récents comme de simples rédacteurs de notes en bas de page aux textes de Platon ou de Kant. »
(Rochlitz, 2001 : 73)

1.1.2. Livres traduits et paysage éditorial roumain

Dans la Roumanie post-communiste et post-intégration européenne, on peut remarquer le développement parfois spectaculaire des maisons d'édition, autant par la réorganisation des anciennes maisons d'édition, qui détenaient le monopole pendant le communisme, pour un certain domaine, que par la parution de nombre de maisons nouvelles, avec une existence plus ou moins éphémère. Beaucoup de ces éditeurs proposent à leurs lecteurs, à l'heure actuelle, des collections entières destinées aux sciences humaines : parmi les exemples les plus révélateurs pour le domaine envisagé, on peut mentionner Institutul European, Humanitas, Polirom, Paralela 45, Casa Cărții de Știință. L'explosion des titres provenant des sciences humaines s'explique autant par l'ouverture du marché roumain vers l'Ouest, que par la disparition de la censure et par la découverte / la parution de nouveaux domaines du savoir. À cela s'ajoute sans doute le désir de combler les décalages et de s'aligner aux nouveaux domaines de la recherche scientifique.

La traduction de livres originaux, non-traduits auparavant, s'accompagne de la réédition des anciennes traductions – qui sont parfois des traductions vieilles, mais qui ont l'avantage d'être libres de droits –, tout comme de la retraduction de livres précédemment traduits¹⁰. Le

¹⁰ Dans une recherche sur la réédition et la retraduction en littérature d'enfance (Balațchi, 2014) nous avons remarqué la tendance des grands éditeurs de rééditer les anciennes

phénomène de la retraduction semble affecter dans une moindre mesure les sciences humaines – et là nous voyons une différence majeure par rapport à la littérature, explicable de par les raisons d’être complètement différentes des deux domaines, tout comme par la place centrale qu’occupe la terminologie dans le cas des sciences humaines.

Même s’il ne s’agit pas de sciences exactes ou de traduction technique, dans les sciences humaines, une terminologie une fois traduite devrait, sauf erreur de traduction, rester constante, comme nous allons le préciser *infra*. Ceci est particulièrement important pour la visée didactique des textes théoriques aussi, les traductions des livres fondateurs pour un domaine servant par exemple de point de repère pour les manuels, etc., donc entamant une circulation terminologique importante. La réédition des traductions, souvent révisées, est, par contre, une pratique courante, qui témoigne de la vitalité d’un certain auteur / titre, ou de l’intérêt du public pour un certain sujet. Elle s’impose d’autant plus dans le cas des sciences humaines vu l’évolution du savoir, le changement des paradigmes, etc.

Un autre rapport intéressant pour l’analyse du livre traduit est celui entre le nombre de traductions et le nombre de livres originaux / productions autochtones pour un domaine donné. À titre d’exemple, les chiffres pour les domaines des sciences humaines et des textes scientifiques proposés par la maison d’édition Institutul European, de Iași, sont les suivants¹¹ :

Domaine	Nombre total des livres	Livres traduits	Pourcentage traductions
Religie [Religion]	25	20	80%
Studii de televiziune [Études télévisuelles]	4	3	75%

traductions, à l’opposition des maisons d’édition jeunes, qui préféraient systématiquement proposer de nouvelles traductions. Le profil des traducteurs est donc un facteur important dans l’analyse du livre traduit, comme le suggèrent Outi Paloposki and Kaisa Koskinen (2010 : 34). Les données statistiques devraient confirmer les mêmes tendances pour les sciences humaines aussi.

¹¹ Nous avons réalisé cette statistique à partir des informations fournies par l’éditeur sur le site de la maison d’édition, www.euroinst.ro, le 5 octobre 2015.

Domaine	Nombre total des livres	Livres traduits	Pourcentage traductions
Relații internaționale și diplomatie [Relations internationales et diplomatie]	30	21	70%
Eseistică [Essais]	96	54	56,25%
Sociologie [Sociologie]	66	26	39,39%
Antropologie [Anthropologie]	8	3	37,5%
Jurnalism [Journalisme]	8	3	37,5%
Istorie. Istorie culturală, mentalități, antropologie [Histoire. Histoire culturelle, mentalités, anthropologie].	118	42	35,59%
Științele limbajului [Sciences du langage]	37	12	32,43
Științele comunicării [Sciences de la communication]	30	9	30%
Studii culturale și Media [Études culturelles et médias]	33	9	27,27%
Filosofie [Philosophie]	68	16	23,52%
Teorie și critică literară [Théorie et critique littéraire]	75	14	18,66
Psihologie [Psychologie]	25	4	16%
Traductologie [Traductologie]	11	1	9%

Les langues des textes source sont, dans l'ordre, le français, l'anglais, l'allemand, le russe¹².

Pour les domaines choisis, le total des traductions atteint presque 40 %, ce qui n'est pas du tout surprenant, vu, d'une part, le contexte socio-historique de la Roumanie post-communiste et post-intégration, tout comme les rapports entre les cultures mises en contact, à côté de facteurs

¹² Il est assez rare de trouver, dans les ouvrages de traductologie roumaine, des informations d'ordre éditorial sur le livre traduit. Deux exceptions sont valables pour les dernières décennies du XX^e siècle. Il s'agit des études statistiques pour la maison d'édition Polirom effectuées par la traductologue Magda Jeanrenaud dans son livre *Universaliile traducerii*, et par Gelu Ionescu dans *Orizontul traducerii*.

comme le prestige des cultures occidentales et l'influence très forte de la société du savoir occidental sur la société roumaine.

Un problème essentiel pour la traduction est le choix des livres à traduire en sciences humaines. C'est à la fois une question de *quoi* on choisit et de *qui* choisit. Puisqu'il est important de savoir que, à coup sûr plus que dans le cas de la littérature, où agit très souvent une option personnelle de la part du traducteur, pour les sciences humaines ce qu'on pourrait appeler l'« opportunité » de la traduction, en suivant Rainer Rochlitz, est une tâche qui est généralement accomplie par l'éditeur.

Évidemment, par *éditeur* nous comprenons tout ce qui signifie spécialistes et professionnels du livre qui travaillent dans une maison d'édition, de manière permanente ou temporaire, régulièrement ou sous la forme d'une collaboration. Les directeurs de collections sont très souvent des chercheurs spécialistes, et c'est sur leur conseil que les éditeurs proposent à un traducteur de donner une version du livre en question.

Ce ne sont pas toujours les spécialistes du domaine qui traduisent un livre, mais ils sont souvent les personnes qui révisent les traductions et assument un discours préfaciel¹³, qui, comme nous allons le voir *infra*, est parfois capital pour l'insertion du livre sur le marché et pour la relation avec le public récepteur. Nous touchons ici aux problèmes spécifiques au profil du traducteur des textes des sciences humaines ou du texte scientifique en général, que nous allons détailler dans un sous-chapitre ultérieur.

Parce que, comme déjà précisé, la retraduction est un phénomène généralement plus rare dans les sciences humaines par rapport à la littérature, dans le cas du premier contact, par la traduction, du public de la langue cible, l'éditeur et le traducteur ont une responsabilité importante, Une explication de cette situation est celle donnée par Rainer Rochlitz, qui montre que :

¹³ C'était par exemple le cas des traductions depuis le français de la collection *Stiințele Limbajului* [Sciences du Langage] de la maison d'édition Institutul European, coordonnée par la linguiste Sanda-Maria Ardeleanu, dans laquelle sont parus entre 2007 et 2009 huit volumes de linguistique française traduits en roumain, les traductrices étant toutes des jeunes chercheuses, débutantes dans le domaine de la traduction scientifique.

« À la différence de ce qui se passe dans le cas de la traduction poétique, la traduction en sciences humaines est destinée à dispenser de la lecture de l'original. [...] Il s'agit donc de permettre aux lecteurs de faire l'économie de l'apprentissage complet d'une langue étrangère. Le caractère **fiable** de la traduction est de ce fait primordial. Il suppose l'absence d'erreurs à la fois de compréhension et d'expression » (Rochlitz, 2001 : 68, *c'est nous qui soulignons*).

Comment décide-t-on quels livres, de la multitude de publications qui paraissent chaque jour dans le monde, méritent d'être traduits ? Qu'est-ce qui garantit le succès d'un livre une fois extrait de son contexte d'origine, surtout là où le domaine ou peut-être l'approche / le sujet est complètement nouveau pour le public récepteur ? Intuitivement on pourrait avancer nombre d'arguments, du type *livre important, livre apprécié dans la culture source, livre / auteur connu et apprécié par le traducteur*, donc des motivations autant objectives et subjectives. Néanmoins, il est plus prudent de regarder les résultats des questionnaires sociologiques, afin d'obtenir une image réaliste du marché de l'édition.

« Pourquoi traduit-on un livre ? Dans le domaine des sciences humaines, il ne s'agit pas essentiellement de coups de cœur, mais de la conviction de « l'importance » de l'ouvrage pour la discipline ou le domaine de recherches en question [...] Tel ouvrage, qui est soit déjà réputé dans son pays d'origine ou internationalement reconnu, soit découvert comme une source d'idées ou d'informations nouvelles ou originales dans un autre contexte culturel. » (Rochlitz, 2001 : 70)

La valeur d'un livre semble, en effet, être souvent un critère de choix des traductions, mais là aussi il faut analyser les choses prudemment, puisque, d'une part, les évaluations passent par des critères parfois flous et instables, et, d'autre part, le rapport entre grandeur d'une œuvre et sa traduction n'est pas toujours unidirectionnel. En effet, dans quel sens le rapport cause-effet agit-il ? Traduit-on un livre parce qu'il est un chef-d'œuvre ou est-ce que c'est le livre qui devient un chef d'œuvre par la / les (re)traductions ?

« La question des obstacles renvoie à celle des principes de sélection et des critères de jugement : qu'est-ce qu'une œuvre qui mérite d'être traduite ? Dans quelle mesure la reconnaissance de la « grandeur » d'une œuvre conditionne-t-elle sa traduction ? À l'inverse, on peut se demander dans quelle mesure, la traduction participe de la construction de la « grandeur » d'une œuvre. (Sapiro, 2012 : 15-16)

Une situation assez spécifique pour l'espace roumain, et qui mériterait une analyse plus attentive, est celle des grands livres qui reçoivent une traduction très tard, pour ne pas dire tardive, que l'on traduit donc parce qu'il était grand temps de le faire, mais qui n'ont pas le même impact qu'elles auraient pu avoir au moment de gloire d'une théorie ou d'un auteur. Dans ce cas, ce n'est ni la traduction qui consacre le livre, ni le renom du livre qui en impose la traduction, mais c'est le besoin de récupération d'une valeur qui motive la traduction. Et les attentes, tout comme la responsabilité du traducteur / éditeur, sont, croyons-nous, d'autant plus grandes. C'est le cas, par exemple, du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, traduit en roumain seulement à la fin des années 90. Nous y reviendrons dans le chapitre destiné à l'étude des traductions scientifiques.

I.2. Texte / discours en traduction

L'unité de traduction est un sujet de débat toujours actuel en traductologie, et inévitablement lié à la problématique des unités linguistiques, présentant de l'intérêt autant pour le critique / théoricien, le praticien comme le didacticien de la traduction. Les manuels de traduction actuels lui dédient d'habitude des chapitres importants, et illustrent la centralité des concepts chers à la pragmatique, notamment *énoncé*, *texte*, *discours*. C'est une terminologie que toute analyse traductologique est censée définir. Ceci est également valable pour la notion de *corpus*, que la traductologie emprunte également à l'analyse du discours, et qui a des spécificités bien évidentes dans l'étude des traductions, vu qu'elle est fondée sur l'analyse de textes de deux ou, plus rarement, plusieurs langues¹⁴.

I.2.1. Des termes problématiques

Entre les sciences du langage – notamment la linguistique – et la traductologie, les rapports ont été, depuis les débuts de la théorisation sur la traduction, plutôt complexes : branche de la linguistique, sœur jumelle, basculant par la suite dans le champ de la littérature / critique littéraire,

¹⁴ L'explosion des études linguistiques sur le corpus a influencé la traductologie aussi, où peuvent être exploités aussi utilement les corpus unilingues, parfois de très grande étendue, construits par les linguistes, que les corpus bilingues et parfois multilingues construits à partir de plusieurs couples de langue. Ils sont d'une extraordinaire utilité en maints domaines, à commencer par la terminologie, la didactique de la traduction, la conception de dictionnaires, etc. Parmi les auteurs de référence sur la question, nous rappelons Mona Baker (1995), Michel Ballard et Carmen Pineira-Tresmontant (2007).

enfin champ de recherche indépendant, la traductologie reste, quelle que soit l'approche pour laquelle on puisse opter afin de comprendre et de décrire le *traduire*, particulièrement sensible aux développements enregistrés par la linguistique, récupérant bien des concepts centraux sur la langue. L'intérêt récent pour la problématique de la linguistique en traductologie en est d'ailleurs une bonne illustration¹⁵.

Les avancées de la linguistique des dernières décennies du XX^e et début XXI^e, avec des mutations essentielles, qui ont permis le déplacement de l'intérêt des linguistes de la *phrase* au *texte* et au *discours en contexte* ont laissé leurs marques en traductologie aussi¹⁶. On ne traduit pas une langue, mais des discours et / ou des textes.

Définies comme unités supérieures à la phrase, les notions de *texte* et de *discours* sont conceptualisées soit en opposition, soit en complémentarité¹⁷, faisant l'objet de recherches fort diverses dans des disciplines qui les intègrent y compris au niveau de la dénomination générique ou des approches : *linguistique textuelle*, *analyse du discours*, *analyse textuelle des discours*.

La notion de *discours*, qui est peut-être l'une des plus complexes dans le domaine des sciences humaines, fait l'objet de nombre d'approches de plus en plus spécialisées en sciences du langage et en sciences sociales, à l'heure actuelle, les spécialistes parlant d'une véritable « prolifération », qui serait « le symptôme d'une modification dans la façon de concevoir le langage » (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 187).

¹⁵ Voir les thématiques des colloques actuels en traductologie en Europe, e.g. *Rhétorique et traduction*, Orléans, 2012, *Linguistique et traductologie*, Nancy, 2013, *Francontraste Structuration, langage, discours et au-delà*, Zagreb, 2016.

¹⁶ Il nous semble utile de rappeler ici la formule de Jean-René Ladmiral, selon qui (1994 : IX) : « la linguistique n'est plus tout à fait ce qu'elle était [...] La linguistique d'aujourd'hui intègre ce qui relevait hier de la « linguistique externe » et fait une place à la sémantique, mais aussi à la pragmatique ».

¹⁷ Parmi les définitions les plus utilisées, nous rappelons celles intégrées dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* : « Le discours constitue une unité linguistique constituée d'une succession de *phrases* » ; « La langue définie comme système de valeurs virtuelles s'oppose au discours, à l'usage de la langue dans un contexte particulier » ; « La langue définie comme système partagé par les membres d'une communauté linguistique s'oppose au « discours » considéré comme un usage restreint de ce système » ; « Le discours est conçu comme l'inclusion d'un texte dans son contexte. » (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 185-187)

Le simple fait qu'un dictionnaire spécialisé comme le *Dictionnaire d'analyse du discours* coordonné par Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (2002) propose pas moins de cinq définitions et de huit traits constitutifs du concept, et qu'un spécialiste en analyse du discours de premier rang comme Dominique Maingueneau formule dans une publication récente par rapport à l'histoire déjà longue de la discipline l'appréciation que la notion de *discours* est très confuse (2006 : 13¹⁸), montre la complexité du problème, et l'existence d'un réseau multifactoriel que doit prendre en ligne de compte le traducteur lors du passage d'un discours de la langue source à la langue cible¹⁹.

Rien qu'à parcourir la série des définitions et acceptions des notions de *texte / discours* soit sur l'axe vertical de la diachronie (avec un regard utile sur l'étymologie des mots) soit sur l'axe horizontal des diverses approches qui l'utilisent, on peut se rendre compte de l'étendue des zones d'intersection conceptuelle, d'où l'impossibilité de les opposer de manière absolue.

Les diverses oppositions classiques, selon lesquelles le texte est l'apanage de l'écrit et le discours celui de l'oral, ou bien le discours est constitué par le texte et son contexte ne se vérifient pas toujours à la lumière des recherches sur corpus. Ainsi, comme l'affirme Dominique Maingueneau (2006 : 19) « l'analyse du discours suppose en effet une dissolution de l'opposition entre texte et contexte ». On lui doit également une réflexion approfondie sur la liaison entre texte, méthodologie et analyse sur corpus, vu la prolifération des études sur les discours de tout type que proposent les recherches actuelles :

¹⁸ Dominique Maingueneau attire fort utilement l'attention sur les différences d'acception qui résultent de son usage par une certaine école, car, « en anglais *discourse* est plutôt orienté vers l'interaction orale, tandis qu'en France ce terme prend facilement un sens presque philosophique » (2006 : 11).

¹⁹ Le dictionnaire de sémiotique d'Algirdas Greimas et Joseph Courtès (1979) permet au chercheur de voir, dès les années 80, la complexité de la problématique, dans une perspective sémiotique : onze entrées développées sur neuf colonnes sont nécessaires pour caractériser le discours, alors que deux colonnes et six entrées permettent de donner une définition du *texte*.

« Si l'on entend par « discours » seulement des unités trans-phrastiques saisies en contexte, c'est une notion très pauvre : tout est discours. Le vrai problème est plutôt de savoir *de quel point de vue* on étudie ce discours, quel est l'intérêt du chercheur » (Maingueneau, 2006 : 11).

Le traitement conjoint des deux types de matérialisation linguistique, qui se chevauchent par nombre d'aspects, a été suggéré et modélisé par plus d'une approche, dont la sémiotique ou les études textuelles. Pour J.-M. Adam, le *texte* et le *discours* sont les deux faces d'un même objet. La théoricienne roumaine Carmen Vlad propose de les réunir, y compris au niveau de la dénomination, le syntagme *texte-iceberg* ou *texte-discours* désignant aussi bien le texte en tant que manifestation explicite que son contexte en tant qu'existence implicite (2000 : 9). Se situant sur la même lignée, Vasile Dospinescu observe que la distinction en vue de l'analyse entre le discours, vu comme processus et le texte vu comme produit ne semble à la limite pas féconde et donne la solution suivante :

« Leur réunion dans le nom composé *texte-discours* présenterait l'avantage de constituer une catégorie sociolinguistique qui conserve et peut exploiter [...] la relation intime entre l'acte de production du texte, le discours comme machine, et son produit fini le texte réalisé dans telle sémiotique, entre conditions de production du discours, énonciation et réception du sens ». (Dospinescu, 2007 : 76).

Il est clair, en ce qui nous concerne, que les modèles théoriques qui proposent non pas de superposer les notions, car on ne saurait les confondre, mais de les envisager en complémentarité se présentent comme les plus pertinents : ceci autant pour la compréhension de la problématique dans le contexte général de l'analyse du discours que pour son extension à la traductologie, au niveau des unités qui sont traduites, de leur relation au contexte. Ce n'est pas une langue que l'on traduit, mais des textes produits, résultant et s'encadrant dans des réseaux discursifs, qui sont les configurations des discours, suite à des coordonnées énonciatives qu'il s'agit de connaître et d'évaluer en vue d'une traduction pertinente.

Il faut cependant préciser de quelle complémentarité il s'agit, et encore comment on pourrait l'intégrer à la célèbre famille de réseaux textuels définie par Gérard Genette (*paratexte, métatexte, architexte, intertexte, hypertexte*), tout en expliquant quelles sont les implications de ce choix sur la constitution des corpus. Les observations de Patrick Charaudeau là-dessus [2009] sont, à notre sens, extrêmement éclaircissantes ; elles permettent de ne pas confondre les deux notions et de comprendre à la fois comment fonctionne le réseau de correspondances entre textes et discours :

« Le discours n'est pas le texte mais il est porté par des textes. Le discours est un parcours de signification qui se trouve inscrit dans un texte, et qui dépend de ses conditions de production et des locuteurs qui le produisent et l'interprètent. Un même texte est donc porteur de divers discours et un même discours peut irriguer des textes différents. Comme le discours a besoin de configuration textuelle pour signifier, cela veut dire que cette signification, à un moment donné, a été texte. »

C'est cet espace de transfert et de correspondances entre les textes qu'essaient de définir toute une série de notions relevant autant des études littéraires que des sciences du langage, telles *dialogisme / intertextualité / polyphonie / hétérogénéité* et, plus récemment, *interdiscursivité* (puisque'il peut concerner aussi les discours).

Mais si l'on définit l'interdiscours en suivant l'acception déjà standard de Patrick Charaudeau (1993)²⁰ on comprend pourquoi l'association du *corpus* au *discours* doit se faire avec précaution, et l'on devrait parler plutôt de *corpus de textes* ; dans les deux cas, la prise en compte des variables externes et internes des textes / discours est de mise.

Regardé par le biais des liens textuels, le corpus a un statut des plus intéressants : il peut être vu, tel que propose Patrick Charaudeau [2009],

²⁰ « Un jeu de renvois entre des discours qui ont eu un support textuel mais dont on n'a pas mémorisé la configuration », *apud* Charaudeau et Maingueneau (eds.), *Dictionnaire d'analyse du discours* (2002 : 325). Pour Adam et Virpey (2009), l'interdiscours est « un partage de formes et de normes langagières, constituées d'énoncés et même de textes emblématiques de ces normes et formes », ce qui fait que l'intertextualité soit *un sous-ensemble de l'interdiscursivité*.

comme un *prétexte*, donc comme une formation textuelle *antérieure* au texte : on a affaire au produit d'une opération double, de *déconstruction* et par la suite de *reconstruction*. D'autre part, il ne reçoit de signification que par rapport à d'autres textes et d'autres corpus, donc à travers un jeu de miroir qui fait ressortir tout un réseau de ressemblances ou de différences; aussi peut-on considérer que le corpus relève autant du *co-texte* que de l'*intertexte*. La notion de *textualité* avec l'ensemble de liens qu'elle construit à partir des variables internes et externes (*interdiscursivité*) reçoit des dimensions spectaculaires si on l'envisage par la lecture *réticulaire*, et non pas linéaire des corpus de grande étendue²¹.

Vu le caractère particulier de la traduction comme activité interlangagière et interdiscursive, il nous semble qu'elle pourrait être utilement exploitée en traductologie, afin d'éclaircir, surtout à la lumière de ses dernières théorisations en analyse du discours, les phénomènes spécifiques qui caractérisent le passage d'une langue à une autre, par l'intermédiaire d'un sujet de discours – le traducteur – qui passe de l'acte de lecture et d'interprétation dans la langue source à l'acte d'écriture dans la langue cible, en recréant / reconstruisant donc, par des stratégies discursives que le traductologue est censé découvrir et décrire, ce qu'a été le discours « original ». Car, ainsi que le souligne de manière intéressante pour le traductologue l'analyste du discours Dominique Maingueneau, l'analyse de discours n'est pas la seule discipline qui s'en occupe : l'analyse critique du discours, l'argumentation et même la traductologie peuvent être considérées comme des disciplines qui sont centrées sur le discours :

« Ce qu'on appelle traduction, en effet, est une activité fondamentalement discursive. Certes, la linguistique de la langue est massivement impliquée dans la traduction, mais elle est dominée par d'autres considérations : on traduit toujours des textes en fonction des normes de traduction qui sont relatives à une situation donnée » (Maingueneau, 2006 : 9).

²¹ « Tandis que nous, linguistes, mettons l'accent sur la définition des unités élémentaires, sur le traitement de la linéarité des textes, [...] les recherches informatisées insistent sur la structure *non-séquentielle* et *réticulaire* des textes. La *textualité* doit résolument être pensée comme la combinaison de parcours linéaires et réticulaires » [Adam, Viprey: 2009, *c'est nous qui soulignons*].

I.2.2. Discours et traduction

Mettre en relation *discours* et *traduction* permet à la fois de comprendre la spécificité du phénomène traductif en général et d'évaluer et de décrire avec plus de pertinence des espaces du texte traduit très souvent laissés en marge par la critique des traductions, comme les préfaces et les notes des traducteurs. Du côté de la pédagogie de la traduction aussi, une compréhension réaliste de la relation entre *texte* et *discours* laisse voir les limites inhérentes des exercices traditionnels de la classe des langues, notamment le *thème* et la *version*, et la nécessité de se rapporter en permanence, pour un texte à traduire, au réseau discursif qui l'engendre. Nous rappelons dans ce sens l'opinion de Jean-René Ladmiral, qui soulignait dans ses *Théorèmes pour la traduction* les leurres de ce qu'il nomme le « texte-extrait » :

« Alors que le texte-source soumis à la traduction est un *discours* au sens d'un texte ayant ses propres critères de clôture [...], un texte de version est découpé par l'institution pédagogique qu'incarne le professeur (ou l'auteur de Manuels). De la traduction à la version, il y a une différence de nature qualitative, du fait que certains problèmes fondamentaux de la traduction sont du même coup totalement occultés par cette première scotomisation manifeste » (2010 : 65).

C'est ce qui fait d'ailleurs toute la différence entre une *traduction* et une *version*, la « clôture pédagogique » ayant des conséquences visibles autant sur le processus que sur le produit final appelé *traduction*, au niveau lexical, grammatical et surtout stylistique.

Le réputé traductologue Henri Meschonnic est très catégorique dans sa *Poétique du traduire* quant au rôle du *discours* dans la chaîne des traductions censées faire continuer le texte et l'écriture de l'original, car :

« Le discours, comme organisation d'un sujet par son langage et du langage par un sujet apparaît comme le seul principe qui puisse mouvoir vers d'autres traductions ». (Meschonnic, 1999 : 223).

C'est d'ici que découle le statut tout à fait particulier de la traduction où l'acte de lire se superpose en fait à celui de l'écrire, la traduction devenant pour le même traductologue, le seul mode de lecture « qui se réalise comme écriture et ne se réalise que comme écriture ».

En suivant la construction pyramidale du faire discursif, on peut affirmer que, si pour traduire il faut se rapporter non pas à la langue, mais au discours, afin de pouvoir surprendre le discours, on est obligé d'en envisager le sujet. Aussi retrouvons-nous dans la poétique d'Henri Meschonnic une réévaluation importante de la théorie d'Émile Benveniste sur la subjectivité langagière et sur la place du sujet dans le discours ; si, comme le veut Henri Meschonnic, « le discours suppose le sujet, inscrit prosodiquement, rythmiquement dans le langage, son oralité, sa physique », alors on peut comprendre pourquoi dans la pratique de la traduction une place importante doit être accordée au traducteur en tant que tel.

À part le *sujet*, un deuxième concept central dans la théorie d'Henri Meschonnic, et qui a fait fortune si l'on regarde la production récente en traductologie, est celui de *rythme*. Même si c'était toujours Emile Benveniste qui avait originalement associé *discours* et *rythme*, le linguiste y avait très peu insisté, ce qui n'est pas le cas pour le traductologue, qui en fait le centre de sa théorie et le démontre par ses analyses sur les textes traduits :

« À la suite de Benveniste, [...] je prends le rythme comme l'organisation et la démarche même du sens dans le discours. C'est-à-dire l'organisation de la subjectivité et de la spécificité d'un discours : son historicité »

On retrouve ici toutes les particularités définitoires du *discours* répertoriées par l'analyse du discours auxquelles nous avons fait référence *supra*. Parmi les traits identificatoires du *discours*, il nous semble que ce qui pourrait mieux servir à la compréhension de l'activité traductive est la force actionnelle du discours : le discours *est* action, et les théories des *actes de langage* qu'ont mises au point les philosophes du langage et qui ont servi de fondements à la pragmatique par la suite en sont, évidemment, la meilleure

illustration. L'option terminologique de nombre de traductologues qui ont embrassé la perspective d'Henri Meschonnic pour le verbe nominalisé *le traduire* à la place du nom *traduction* met clairement l'accent sur la capacité actionnelle de cet apparent banal transfert linguistique.

Non pas moins dépourvue d'intérêt est l'approche de la traduction par Henri Meschonnic en tant que mode de signification, vu que « l'objectif de la traduction n'est plus le sens, mais bien plus que le sens, et qui l'inclut : le mode de signifier (*idem*, 125). Et, de manière intéressante, c'est toujours par la notion englobante de *rythme*, que le traductologue explique la possibilité de déceler en traduction, au-delà des signes en tant que tels, ce qu'a été l'original :

« Le rythme, comme organisation du mouvement de la parole dans l'écriture, comme subjectivation généralisée, peut permettre ce qui a toujours existé [dans l'original d'une traduction], même si le signe ne permettrait pas de le savoir. » (Meschonnic, 1999 : 175)

Les connotations conférées à cette notion sont bien plus généreuses chez Henri Meschonnic, car, pour lui, le rythme, entendu comme « socialité et subjectivité du discours » est à relier au rythme du sujet dans son discours. Regardé du côté de la pratique traductive, il semblerait que la traduction comme activité est extrêmement bénéfique pour tout ce qui signifie analyse du discours, car le processus traductif semble être « le meilleur poste d'observation » des stratégies discursives, vu qu'il permet, à partir d'un même texte, de les suivre dans la série ouverte des retraductions qui viennent s'ajouter à une première version dans la même langue cible.

I.2.3. Unité de traduction

Parmi les problèmes de traductologie récurrents, y compris dans les travaux actuels, une présence constante est l'« », qui, de manière apparemment curieuse, peut être plus ou moins réduite, en fonction des approches, ou des types de textes. Du simple *mot* jusqu'au *texte* tout entier,

en passant par les *syntagmes* ou les *phrases / énoncés*, tout peut entrer dans la définition de l'unité de traduction.

De manière générale, l'unité de traduction désigne le segment du texte source qui est le point de départ dans la traduction, l'unité constitutive du texte à traduire sur laquelle on se penche pour le reconstruire en langue cible²². Cette unité est toujours à analyser en fonction du texte intégral, aussi l'idée avancée par certains spécialistes, rejetée par nombre d'autres, que le texte dans son intégralité peut constituer une unité de traduction en tant que telle, n'est-elle pas tout à fait dépourvue de pertinence : elle fonctionne dans chaque situation, au moins au niveau de l'analyse préliminaire des textes à traduire, et peut devenir une unité de traduction en tant que telle au niveau des textes brefs, fort cohésifs, comme c'est le cas du discours publicitaire.

Si le segment que l'on appelle *unité de traduction*²³ est variable, c'est que les types de textes traduits sont variables, eux aussi : une publicité ne sera pas segmentée de la même façon qu'une poésie ou qu'une nouvelle, par exemple, mais ce qui varie aussi c'est le support / le canal de traduction : on ne segmentera pas de la même façon un texte écrit et un texte oral, un texte à canal unique et un texte multimédia. À cela s'ajoute une autre variable importante, essentielle même, c'est la compétence et l'expérience du traducteur : plus le traducteur a d'expérience, plus l'unité de traduction est élaborée. Ces unités peuvent dépendre aussi du code, les structures linguistiques qui définissent les systèmes des langues dont relèvent les textes source et cible étant responsables de ces unités.

L'identification des unités de traduction est de manière évidente reliée à l'approche des unités textuelles ; par exemple, une approche strictement

²² Vinay et Darbelnet (*Stylistique comparée de français et de l'anglais*, 1958) : « le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément ».

²³ Ce n'est d'ailleurs pas la seule dénomination rencontrée en traductologie, même si elle est la plus fréquente; on a également *unité de sens / unité d'idée*, *unité de structure*, *unité linguistique* et *unité lexicale*. Ce débat a même résulté dans la création d'un nouveau terme, *traductème*, qui a eu cependant un succès assez relatif par rapport au syntagme qui semble consacré, notamment *unité de traduction*. On le doit à Larose (1989, *apud* Guidère, 2011 : 92), qui le définit comme l'unité sémantique qui a une valeur fonctionnelle au moment de la traduction.

linguistique ou au contraire pragmatique des énoncés peut résulter dans des segmentations et finalement des traductions sensiblement différentes, comme on peut le voir très bien dans le cas des actes de langage, fortement reliés au contexte.

Pour le domaine français-roumain, nous aimerions mentionner également, parmi les références importantes, les ouvrages de Teodora Cristea, qui analyse, en linguiste mais également en didacticienne de la traduction le problème des unités de traduction dans son approche linguistique des stratégies de la traduction (2000 : 19). La traduction consiste, selon la spécialiste, en deux opérations complémentaires, notamment le repérage des unités de traduction, et l'identification du résultat du transfert, plusieurs niveaux fonctionnels d'analyse étant identifiables : morphématique, lexical, phrastique et textuel.

C'est selon la cohésion des mots à l'intérieur du syntagme / énoncé que l'on identifie une unité de traduction ; ce critère permet de faire la distinction entre les unités source qui sont non cohésives et compositionnelles, et qui permettent la traduction terme à terme, et les unités cohésives et non compositionnelles, que l'on peut traduire soit terme à terme soit par des procédés de traduction indirects.

Une distinction utile peut être faite, ainsi que l'a suggéré Michel Ballard (1992 / 2007 : 13), entre l'unité à atteindre et les bases d'unités de travail, dans le but final, qui est celui d'obtenir un texte cohérent et lisible en langue d'arrivée :

« l'objet étant le texte, il y a constitution d'une unité de travail en traduction lorsque le traducteur met en rapport une unité constituante du texte de départ avec le système de la langue d'arrivée, en vue de reproduire un texte dont l'équivalence par rapport au texte de départ doit s'accommoder d'ajustements internes guidés par sa cohérence et sa lisibilité ».

On peut comprendre, ainsi, non seulement l'importance d'une segmentation correcte du texte source mais également de la mise en relation de celui-ci avec le texte cible, puisque, ainsi que le montre le même auteur, « tout élément du texte de départ est censé servir de base, à des degrés divers, à la constitution d'une unité de traduction ».

Jean Delisle (2013 : 692) propose de systématiser les acceptions de la notion « unité de traduction » dans le glossaire qui accompagne sa *Traduction raisonnée*, et il donne, en conséquence, deux sens au syntagme qui nous intéresse ici, l'un valable pour l'unité de traduction comme composante du texte de départ, avec un accent particulier mis sur la cohérence sémantique de celle-ci²⁴, l'autre pour l'unité de traduction vue dans sa relation au texte cible, comme résultat de l'opération traduisante²⁵.

Pour la deuxième acception, il nous semble que l'énumération et la description des fonctions de l'unité résultant du relationnement des deux textes présentent un intérêt particulier, surtout pour l'utilisation de la notion autant au niveau de la pratique que de la pédagogie de la traduction : vérification, évaluation, description des pratiques, exploitation de corpus.

Pour les sciences humaines, à part les considérations générales sur l'unité de traduction, valables pour tout texte, une attention particulière devra être prêtée aux unités contenant des noms propres, qui sont constituées sur des exemples qui sous-tendent une théorie, sur des citations illustrant des points de vue, sur des fragments à renvois intertextuels plus ou moins explicites, enfin aux unités fondées sur des éléments relevant de la dimension culturelle du texte.

²⁴ « Ensemble d'éléments du texte de départ qui possèdent des traits sémantiques communs, et que le traducteur interprète en y associant des compléments cognitifs et émotifs. » (Delisle, 2013 : 692). Il est important de mentionner que, selon le cas, ces unités peuvent être des formants discontinus, les unités étant appelées dans ce cas « transphrastiques ».

Le traductologue canadien n'accepte cependant pas de considérer le texte en tant que tel une unité de traduction, mais juste un cadre de référence, contrairement à d'autres spécialistes.

²⁵ « Ensemble formé de l'appariement d'un ou de plusieurs éléments du texte de départ et de leurs équivalents dans le texte d'arrivée. » (Delisle, 2013 : 692)

I.3. Typologie des textes, typologie des traductions

I.2.1. Types de traduction

Aucune théorie ne saurait échapper à la typologisation. Les traductions sont, dans la théorie comme dans la pratique, associées à des étiquettes, parfois intuitives, parfois sous-tendues par des théories linguistiques, qui résultent, en général, de la typologie des textes qui forment l'objet de la traduction, mais aussi des spécificités de la pratique de traduction en tant que telle. À partir de la dichotomie la plus connue et la plus fréquente, en pratique tout d'abord, mais également en théorie, *i.e. traduction générale / spécialisée*, ou bien *littéraire / non-littéraire*, une liste très longue de taxinomies peut être recrée à partir des modèles des différentes approches de la traduction. Parmi les critères de classification les plus souvent utilisés, nous rappelons : les types de textes / genres traduits, les disciplines auxquelles appartiennent les textes source, le canal / le support de transmission, le code, la visée de la traduction, les procédés et les stratégies de traduction utilisées.

Généralement, les manuels de traduction et les dictionnaires de spécialité accordent une importance particulière à cet aspect. Nous allons reprendre quelques exemples de typologisation pour faire voir à quel point diffèrent autant les critères de classification que la perspective sur l'utilité et sur la fréquence des types de traduction présentés / définis.

Dans le glossaire de sa *Traduction raisonnée*²⁶, Jean Delisle propose des entrées pour les types de traductions suivants : *traduction assistée par ordinateur ; automatique ; calque ; cibliste ; commentée ; didactique ; idiomatique ;*

²⁶ Nous nous rapportons ici à la 3^e édition, de 2013.

libre ; linguistique ; littérale ; mot à mot ; pédagogique ; professionnelle ; scolaire ; sourcière ; universitaire.

Dans les deux uniques dictionnaires de traductologie, parus à la maison d'édition Editura Universităţii de Vest (Georgiana Lungu-Badea, 2003, et Maria Țenchea, 2008), les entrées destinées à la typologie des traductions sont fondées sur les critères du code (avec la célèbre tripartition proposée par Roman Jakobson, *i.e. traduction intralinguale / interlinguale / intersémiotique*) sur celui du résultat (*traduction-adaptation, traduction commentée / traduction érudite / libre / professionnelle*) et sur la perspective sémiotique appliquée à la traduction (*traduction iconique / indiciaire / symbolique*) (cf. Lungu-Badea, 2008 : 138-139). Des entrées individuelles sont destinées à : *traduction absolue / automatique / assistée par l'ordinateur / commentée / communicative / culturelle / directe / ethnocentrique / hypertextuelle / idiomatique / indirecte / interne / interprétative / à vue / libre / littérale / indiciaire / iconique / littéraire / oblique / pédagogique / professionnelle / sémantique / symbolique.*

Mathieu Guidère (2010 : 89-91) synthétise très utilement, dans son récent manuel de traductologie, les types de traduction, dressant une liste ordonnée chronologiquement d'auteurs qui ont donné, dans leurs écrits, des typologies plus ou moins élaborées mais restées célèbres dans l'histoire de la traduction : Goethe, Schleiermacher, Jakobson, Meschonnic et Etkind.

Parmi les théories de la traduction les plus influentes et les plus cohérentes, par le fait d'avoir lié l'acte de la traduction à un certain type de texte, il faut mentionner celle proposée par Katharina Reiss. Selon elle, la méthode de traduction doit se faire « en conformité avec le type du texte à traduire ». La chercheuse définit trois types de textes : informatifs, expressifs et opérationnels / incitatifs, à partir du schéma tripartite des fonctions du langage établi par Karl Bühler. La fonction représentative est prédominante dans les textes informatifs, la fonction expressive dans les textes expressifs et la fonction d'appel dans les textes incitatifs.

C'est donc le *skopos* des textes qui en oriente la traduction, et non pas strictement l'original : on prêtera plus d'attention à la forme dans les textes expressifs, aux marques et structures argumentatives / interactionnelles

dans les textes incitatifs, au contenu informationnel dans les textes informatifs.

Malgré l'accent presque exclusif mis sur la relation entre *translatum* et *skopos*, à la place du lien *texte source* – *texte cible*, tout comme les inconvénients qu'il présente au niveau de la traduction littéraire, pour lesquels la théorie a été vivement critiquée, le cadre conceptuel de ce modèle théorique compte parmi les points de référence centraux en traductologie à l'heure actuelle, permettant des applications sur nombre de textes et dans nombre de domaines, dont les sciences humaines.

Les différentes perspectives rappelées ci-dessus peuvent être résumées dans le tableau suivant :

Critère	Traduction
Produit/stratégies de traduction	• traduction/adaptation/réécriture; • traduction libre/littérale; directe/indirecte (oblique); • érudite (commentée)/généraliste (pour le grand public); • traduction ethnocentrique (naturalisante)/ exotisante (éthique)
Code/processus:	• intralinguistique/interlinguistique/intersémiotique • interne/externe/par intermédiaire (indirecte)
Type de texte/discours/domaine:	• généraliste/spécialisée/technique (juridique/médicale); pragmatique/littéraire.
Traducteur:	• humaine/automatique (assistée par la machine) • individuelle/collective • traducteur connu/anonyme
Support:	• orale/écrite/multimédia
Objectif:	• professionnelle/didactique (pédagogique)

Les typologies de la traduction doivent d'autre part tenir compte de l'évolution de la technique et des moyens de communication, qui transforme parfois du jour au jour les conditions de travail du traducteur, et rend désuètes nombre d'oppositions traditionnellement reconnues : le concept de multimédia, par exemple, annihile la différence entre traduction orale / écrite, sur support unique.

Une deuxième remarque synthétique importante est la liaison intrinsèque entre type de traduction, pratique traduisante, compétences et savoir-faire, voire statut du traducteur, essentielle dans l'analyse actuelle de la profession de traducteur. Nous rappelons à ce sujet les remarques fort pertinentes des implications de la mondialisation / globalisation pour ce domaine qui appartiennent au traductologue Yves Gambier, spécialiste en traduction pragmatique et éminent chercheur et professeur :

« [...] ce sont le statut et l'expérience des traducteurs qui influent sur le choix des étiquettes, finalement affaire de marketing et de valorisation professionnelle. Ainsi donc la division des traducteurs, la compartimentation des traductions ne cessent de hanter programmes de formation et nomenclature des organisations professionnelles. Mais les catégorisations qui étaient peut-être acceptables il y a quelques décennies le sont-elles aujourd'hui avec la mondialisation, les technologies de l'information et de la communication (TIC), l'hybridité des documents à traduire ? » (Gambier, 2009 : 10)

La conclusion évidente d'un tel questionnement est que l'on a tout intérêt à approfondir le concept même de *traduction spécialisée*.

Pour le rapport entre type de texte et pratique traduisante, certains traductologues mettent à profit l'opposition entre *compétence* et *performance* du traducteur. Pour Irina Mavrodin, traductrice, qui construit sa théorie de la traduction à partir de sa pratique, signant, à part les bien connus titres de la littérature française, de nombreux essais, tout comme des œuvres d'histoire de l'art et des textes théoriques²⁷, par exemple, traduire un roman

²⁷ Son nom figure ainsi sur la couverture de ces deux catégories importantes de types et genres textuels que sont les essais et les ouvrages de civilisation et histoire de l'art, que nous reprenons respectivement ci-dessous :

- Eseuri, Marcel Proust, 1981; *Metafora vie*, Paul Ricœur, 1985; 3 livres de Gaston Bachelard (*Apa și visele*; *Pământul și reveriile voinței*; *Pământul și reveriile odihnei*), tous ces ouvrages étant parus chez Editura Univers;

- *Arta faraonilor*, E. Drioton et Pierre du Bourguet, 1970; *Istoria impresionismului*, John Rewald, 1974, *Istoria artei* (5 volumes), Élie Faure, 1979, *Civilizația Europei în Secolul Luminilor*, Pierre Chaunu, 1986, *Spiritul formelor*, Élie Faure, 1990, *Civilizația japoneză*, V. et D. Elisseef, tous ces ouvrages étant parus chez Editura Meridiane.

et traduire un essai actualisent des compétences différentes, car le traducteur adapte toujours ses stratégies au genre et à l'auteur du livre.

La même traductrice attire l'attention sur le fait que les compétences professionnelles doivent être doublées par un horizon culturel suffisamment large tout comme par des convictions esthétiques, pour assurer une traduction réussie de ce genre à part qui est l'essai. La principale caractéristique de ce type de textes réside, selon Irina Mavrodin, dans l'intéressant mélange de discours scientifique et de discours poétique, c'est-à-dire le lieu de rencontre entre la métaphore et le concept, entre un haut degré de scientificité et une grande proportion de subjectivité. Car l'essai, loin d'opposer la métaphore au concept, rend possible leur enrichissement réciproque.

1.2.2. Traduction générale / traduction spécialisée – pertinence des clivages

S'il est vrai que, pour une bonne traduction, le traducteur doit correctement encadrer et identifier les caractéristiques de son texte, ce que les manuels de traduction ne cessent de rappeler²⁸, pour une traduction de qualité, qui est, comme le répète Jean Delisle, une traduction fondée sur la raison et réalisée avec intelligence, le traducteur se doit de dépasser et comprendre les limites inhérentes à toute typologie.

Pour Jean-René Ladmiral, les extrêmes que sont *science* et *poésie* ne sauraient couvrir la réalité des formes de discours possibles que l'on rencontre en traduction, si on les prend dans une conception étroite. C'est pour cela que la théorie dualiste ne pourrait tenir en place :

« Il y a de l'intraduisible et il y a du traduisible : d'un côté la poésie, de l'autre la science. Science et poésie. Et le reste ? En fait, il n'y a pas de reste !

²⁸ Nous donnons à titre d'exemple l'opinion de Roger Bell (2000), qui considère que l'on ne saurait que faire d'un texte, on ne réussirait ni à le comprendre, ni à l'écrire et évidemment ni à le traduire si on ne pouvait reconnaître dans ce texte un échantillon d'une certaine forme, qui est, à son tour, l'exemple d'un type de texte.

Car il faut entendre les deux termes de cette opposition en un sens élargi, de sorte qu'ils tendent à couvrir l'ensemble des formes de discours possibles. On aurait donc là deux types discursifs ou langagiers fondamentaux, qui, à vrai dire restent à définir » (1994 : 10).

Yves Gambier (2009) se situe sur une position en quelque sorte semblable, quoique résultant d'une perspective différente, lorsqu'il propose même de parler, au lieu des dichotomies traditionnelles, d'un axe de technicité / littérarité sur lequel on pourrait situer les traductions. Ceci parce que, de manière évidente, les textes littéraires ne sont jamais complètement dépourvus d'un certain degré de technicité, et, vice-versa, les textes techniques empruntent parfois des procédés stylistiques spécifiques aux textes littéraires :

Toute la problématique des traductions spécialisées n'est-elle pas ainsi biaisée par ce clivage présumé, présent avec insistance dans nombre d'écrits et d'opinions sur la traduction et en traductologie, et reprenant, sans les questionner, les dichotomies traditionnelles entre créativité et contrainte, entre forme et fond, entre signifiant et référent, entre lettre et sens, entre art et artisanat ou prestation de service, entre adaptation et traduction ?

Pour les différentes catégories établies selon les domaines (*traduction juridique, médicale, commerciale*), selon les genres (*philosophique, publicitaire*) ou selon le support (*écrit / audio / audio-visuel / multimedia*), qui, dans la réalité discursive se croisent (*traduction philosophique écrite, médicale audio-visuelle, etc.*), l'auteur se pose pertinemment la question de la limite des typologisations et la nécessité de les situer plutôt sur un continuum, à la limite, toute traduction ayant un degré de spécialisation, et tout traducteur généraliste ayant la possibilité de devenir un « spécialiste d'occasion ». En effet, les textes littéraires eux-mêmes posent parfois des problèmes terminologiques particuliers, tout comme certains textes scientifiques ont un style / rythme clairement défini, que le traducteur est censé sentir et rendre en langue-cible.

« Plutôt que d’avoir une opposition binaire, fondée sur les textes à traduire et sur certaines représentations, et impliquant deux catégories socio-professionnelles distinctes, on pourrait privilégier une perception en continuum qui aurait le mérite de mieux appréhender les marchés et de ne pas bloquer les discussions sur les compétences et la formation des traducteurs » (Gambier, 2009: 12).

Les sciences humaines, tout en étant, de par leur contenu, plus proches de la traduction littéraire, ont bien des points communs avec la traduction technique, comportant des degrés de spécialisation différents, selon le domaine, par la présence d’une terminologie spécifique; par l’importance de la documentation préalable, demandant souvent au traducteur des compétences techniques particulières. La dimension stylistique est, de toute façon, une composante toujours présente, pour tous les types de textes, y compris les plus « banals », car, comme le rappelle Zuber (*apud* Delisle, 2013 : 522) : « Au traducteur s’impose une double tâche, également nécessaire : d’intelligence et d’éloquence ».

Dans une interview récente, Nicolas Frolicher, spécialiste de la traduction pragmatique, formulait également des doutes relativement aux différences entre les domaines, se plaçant du côté du praticien de la traduction :

« je ne suis pas certain que, pour un traducteur pragmatique, la différence soit si nette que cela entre littérature, sciences humaines et sciences exactes : une traduction pragmatique, après tout, est aussi un objet linguistique, et à ce titre relève des sciences humaines, quel que soit le domaine de spécialité qu’elle aborde ».

I.2.3. Langue / langage/ Discours de spécialité

Vu nos précisions antérieures sur les notions de *texte / discours*, tout comme la co-existence de plusieurs terminologies sur la question des *langues de spécialité* dans les sciences du langage comme en traductologie, il nous semble que des précisions terminologiques et des clarifications conceptuelles sont nécessaires pour une compréhension des dichotomies *littéraire / spécialisé* à leur juste valeur.

Si le discours spécialisé se caractérise par des traits bien spécifiques, il reste quand même un sous-élément du langage général, il n'en crée pas d'autre.

Le discours scientifique est un sous-type de la langue naturelle, enrichi d'éléments symboliques et idéographiques, qui partage des caractéristiques d'une part avec les langages artificiels (sans devenir pour autant un), et, d'autre part, avec le discours ordinaire : il fait cependant un usage tout particulier des ressources communes, du noyau de langue naturelle qu'il contient, se définissant par un lexique spécialisé dans son contenu et ses relations sémantiques, par une syntaxe assez épurée (avec un choix préférentiel des subordonnées) et abrégée en quelque sorte car on y applique beaucoup plus souvent la nominalisation (ce que M. K. Halliday appelle *la métaphore grammaticale*) et par une morphologie assez restreinte, surtout dans le domaine des personnes.

On associe normalement l'adjectif *scientifique* à un discours qui se définit par objectivité, précision et méthode (cf. *Le Petit Robert*). La langue scientifique s'oppose à la langue commune du point de vue des traits suivants : elle est univoque, plus précise, plus économe, plus objective et neutre. Il est donc très fréquent de rencontrer le sème [+ objectif] parmi les caractéristiques intrinsèques de ce discours, puisque, en principe, le but du texte scientifique est de transmettre une information aussi objective que possible par rapport à la réalité, sans intervention aucune de la part du sujet émetteur. L'énonciateur disparaît, se retire pour ainsi dire, afin de faire passer son message au premier plan.

En traductologie comme en linguistique, une longue liste d'étiquettes existe pour distinguer la « langue » de spécialité de la langue générale ou de la langue littéraire, les deux catégories étant caractérisées par des traits lexicaux, discursifs et rhétoriques qui servent le plus souvent la didactique des langues / de la traduction. Cependant, selon les spécialistes de la traduction spécialisée, de la taille d'un Yves Gambier, la multiplication des désignations et la prolifération des typologies n'ont facilité ni la recherche ni la progression de l'enseignement de la traduction :

S'en tenir à des traits syntaxiques, lexicaux, terminologiques, rhétoriques, textuels pour circonscrire des usages de certains locuteurs appartenant à telle ou telle catégorie socio-professionnelle ou traitant de tel ou tel objet, ne permet d'éviter ni la tautologie (une langue de spécialité a des caractéristiques particulières) ni la circularité (une langue de spécialité est une langue de spécialistes, les spécialistes ont recours à une langue de spécialité).

Néanmoins, le problème qui reste, même là où l'on est d'accord avec la non-pertinence des clivages, est de trouver le modèle théorique adapté à la pratique des traductions comme à son enseignement qui puisse répondre aux nécessités de représentation conceptuelle du traduire, au lieu de créer des blocages ou même des vides. Pour Yves Gambier, il n'est pas concevable de rester uniquement sur l'aspect didactique de la problématique, car cela supposerait renoncer à toute avancée conceptuelle et, finalement, renoncer à l'idée même de clarifier les notions.

I.4.

Le traducteur et ses compétences

I.4.1. Le statut du traducteur en traductologie actuelle. Théorisations du pôle *Traducteur*

Le « retour » au traducteur compte parmi les grands mérites de la traductologie de nos jours. Ceci est d'autant plus important si l'on pense au statut même du traducteur – actuel comme passé – constamment caractérisé par une rhétorique de « lamentation » (cf. Yves Gambier, 2009)²⁹.

Analyser une traduction revient non pas seulement à regarder le texte de départ et le texte d'arrivée mais également à s'arrêter sur celui qui en assure le passage, le traducteur, dans la plupart des cas, mais également, avec l'avancée des approches sociologiques en traductologie, les autres « actants » du livre traduits, l'éditeur, le réviseur, le responsable d'une collection, enfin l'agent littéraire. Lance Hewson (2013 : 17) rappelle les catégories d'actants de la traduction identifiés par Justa Holz-Mänttari (1984), ceux-ci étant positionnés en amont et en aval de l'acte traductif. Comme il le souligne, deux catégories peuvent être identifiées : les actants purement « virtuels », en l'occurrence l'auteur du texte-source et les lecteurs du texte-cible, qui restent dans l'ombre par rapport à l'acte traductif, et qui pourraient aussi recevoir l'étiquette de « passifs » ; les actants potentiellement (très) présents, faisant sentir leur présence autant en amont qu'en aval de la traduction : l'initiateur, le mandataire, l'éditeur,

²⁹ « Il y a sans doute très peu d'autres professions où le discours des lamentations, sinon misérabiliste, de « servitude volontaire » soit aussi prédominant, et cela depuis plus de trois siècles » (Gambier, 2009).

le réviseur, comme toute personne dont le travail pourrait à un degré ou à un autre apporter des modifications de divers types à la forme du texte établie par le traducteur en vue de la publication.

Des thèmes comme la « visibilité » du traducteur, ou bien la « subjectivité » du traducteur sont récurrents dans les bibliographies ou les manifestations scientifiques de la traductologie des vingt dernières années.

La critique des traductions littéraires inaugurerait, en 1995 avec Antoine Berman, l'intérêt pour ce pôle définitoire de l'acte traductif, en établissant, parmi les six étapes du travail critique, l'étude du traducteur, de sa position traductive, de son projet et de son horizon de traduction, après la lecture de la traduction et de l'original. Pour le traductologue, « aller au traducteur » représente un véritable tournant méthodologique, et l'une des tâches de l'herméneutique de la traduction est la prise en vue du sujet traduisant. Pour Antoine Berman, il est de nos jours impensable de continuer à considérer le traducteur comme un parfait inconnu.

Puisque, si devant une œuvre littéraire la question *qui est l'auteur* est tout à fait normale, elle devrait être obligatoire face à la traduction. Répondre à la question *Qui est le traducteur* signifie inclure des données sur sa nationalité, sa profession, ses autres traductions, son œuvre de traducteur / d'auteur / de traductologue. Bien de ces éléments seront d'ailleurs présents dans les portraits de traducteurs.

Dans la traductologie roumaine, c'est Irina Mavrodin qui a constamment rappelé, surtout dans ses essais critiques sur la traduction, la nécessité de la spécialisation du traducteur littéraire, comme garantie de la qualité de la traduction : cette spécialisation suppose une documentation sur des domaines d'activité connexes, ne se réduisant donc pas au simple travail de traduction. Pour les sciences humaines, cette spécialisation est un *sine qua non* du travail de traduction en tant que tel, accompagnant le traduire dans toutes les phases du processus de construction du nouveau texte en langue cible, mais surtout dans l'étape préliminaire de sa préparation.

Du côté de la sociologie de la traduction, une place à part occupent les « portraits de traducteurs », inaugurés par Jean Delisle en 1999, véritable

« voie royale pour réintroduire la subjectivité dans le discours sur la traduction et faciliter l'émergence des éléments subjectifs présents en filigrane dans les textes traduits » (1999 : 1). Au-delà de l'importance des portraits pour le recentrement de l'attention des analystes sur la personne du traducteur, de tels textes permettent, comme le précise Yves Gambier sur le texte de la quatrième de couverture du livre de portraits de Jean Delisle (1999), de redynamiser la traductologie, tissant des liens originaux entre « destinées individuelles et contraintes collectives, entre créativité d'une personne et déterminations historiques ».

1.4.2. La subjectivité du traducteur

La subjectivité de la traduction / du traducteur, quoique rarement abordée en traductologie, est, selon nous, une forme des plus intéressantes de théorisation du pôle *traducteur*. Même si on l'associe plus aisément à la traduction littéraire, si le traducteur est compris comme *sujet*, la notion concerne, évidemment, tout type de traduction. Puisque, tel que le montre Giuseppe Mininni (2009 : 29), quand on s'occupe de « traduction », il est pratiquement impossible de ne pas tenir compte de « l'implication émotive et motivationnelle » de ceux qui en sont responsables.

Récupérant des éléments de la théorie d'Émile Benveniste et mettant au premier plan la subjectivité discursive, Henri Meschonnic (1999 : 91) en analyse les conséquences au niveau de la pratique de la traduction aussi et relie la subjectivité au rythme de la traduction, insistant, comme nous l'avons vu *supra*, sur le primat du discours, et non pas de la langue, comme élément de référence en analyse des traductions, vu que c'est le discours qui suppose le sujet, et qu'il est intrinsèquement lié à la notion de rythme, qui est l'organisation même du sens dans le discours.

Dans une étude récente sur les dangers et les richesses de la subjectivité du traducteur, Lance Hewson souligne ses liens étroits avec la créativité, qui agissent malgré les contraintes inévitables dans le cadre de ce processus, aucune traduction ne réussissant en fait à s'identifier à l'original :

« La subjectivité dans son acception la plus large, en effet, recèle deux dangers : la tentation de produire le « strict minimum » que n'importe quel traducteur qui a du métier peut fournir, et le désir de dépasser l'auteur de l'original en se livrant à une subjectivité qui prône la rupture radicale avec l'objet du travail, le texte-source. Or, entre ces deux extrêmes se trouve un espace de créativité placé sous le double signe de la liberté et de la contrainte. » (Hewson, 2013 : 14)

La complexité du travail du traducteur consiste pour le traductologue de Genève dans l'équilibre qu'il doit chercher entre les « diverses facettes de la mise en discours ». Ceci explique en partie pourquoi autant la créativité que la subjectivité ne sauraient se manifester globalement, mais sont à trouver dans le microtexte, dans le détail des traductions.

Naturellement présente dans toute traduction, la subjectivité reste une notion complexe, étant une véritable opportunité pour le traducteur de rendre manifestes ses compétences.

L'approche de Lance Hewson nous semble d'autant plus originale et novatrice pour une tradition traductologique qui voyait dans la subjectivité l'un des grands péchés du traducteur, censé rester soi-disant objectif par rapport à son travail de ce qui devrait être le transfert d'un texte d'une langue à une autre. Au contraire, le traductologue et professeur de Genève démontre qu'il s'agit d'une véritable chance pour le traducteur, qui peut ainsi déployer toute sa créativité, à condition évidemment de bien en saisir les limites ou les dangers :

« [...] pour le traducteur, pris en tenaille entre les exigences de la source et de la cible, une conscience accrue de sa situation inconfortable lui permet de dépasser les dangers et de saisir la chance qui lui est offerte par l'espace de subjectivité qui s'ouvre à lui. Rien n'est simple dans cette démarche, et le traducteur qui tente cette aventure vit dangereusement. Pour le plus grand bonheur de ses lecteurs. » (Hewson, 2013: 26)

L'essentiel consisterait, ainsi, pour le traducteur, dans une appréciation judicieuse des frontières entre lesquelles il doit et peut agir, tout comme des liens qui seront ainsi établis entre le nouveau texte et les lecteurs de la culture cible.

I.4.3. Formation et compétences du traducteur

L'un des aspects essentiels qui séparent nettement les sciences humaines de la littérature est l'importance et la nécessité de la recherche documentaire et de la connaissance du domaine. Ceci exige des compétences particulières de la part du traducteur, à part celles strictement linguistiques, reliées à la connaissance de la langue source et de la langue cible. Selon la discipline, il y aura une terminologie spécifique, pour laquelle il existe ou non des instruments de traduction adéquats.

À la différence des sciences exactes où les bases de données, dictionnaires multilingue etc. se font de plus en plus nombreux et spécialisés, de tels instruments sont rares, voire inexistantes dans le cas des disciplines des sciences humaines comme l'histoire, la philosophie, etc., ce que déplorent la plupart des spécialistes et / ou des traducteurs. Aux contraintes d'ordre lexical viennent s'ajouter les spécificités d'ordre discursif et stylistique, qui amènent des stratégies de traduction spécifiques. Il s'agit en général des particularités stylistiques des textes scientifiques, mais adaptées au contexte et normes de rédaction de la langue cible.

Les compétences du traducteur sont ainsi non pas seulement linguistiques, mais également techniques, scientifiques et culturelles. Sont obligatoires un minimum de connaissances du domaine scientifique dans lequel on traduit. Les informations culturelles incluses dans un original, d'autre part, rendent obligatoire un bagage important de culture générale, surtout pour les données implicites, intertextuelles. En plus, tenant compte du fait que les livres de sciences humaines apportent souvent des points de vue novateurs, avec des concepts sans correspondants en langue cible, une bonne dose de créativité doit s'ajouter à la connaissance scientifique du domaine. Car nous sommes pleinement d'accord avec Yves Gambier qui affirmait que :

« Les traducteurs sont avant tout des **créateurs**, quelle que soit leur spécialisation – littéraire, philosophique, technique, audiovisuelle, multimédia, etc., créateurs non pas dans le sens d'un artisanat laborieux et

répétitif mais d'une **production avec des contraintes qui exigent des solutions toujours appropriées, parfois novatrices.** » (Gambier, 2009, *c'est nous qui soulignons*)

Ceci étant dit, les attentes sur le niveau de documentation et de spécialisation des traducteurs doivent être cependant adaptées à la réalité autant de la profession que du contexte. Puisque, tel que le fait judicieusement observer Nicolas Froeliger, formateur lui-même de traducteurs, dans son analyse récente des particularités de la profession de traducteur à l'ère numérique, sous-tendue par une expérience importante dans le domaine, le statut et le métier même de traducteur devraient être changés ou au moins recevoir une dénomination différente, si celui-ci arrivait à tout savoir du domaine de spécialité dans lequel il traduit. D'autre part, de toute façon, il semble assez improbable pour un traducteur, toutes disciplines confondues, de réussir à évoluer autant que le font les spécialistes du domaine, s'il garde sa profession de traducteur. Ceci parce que, en fait, ce n'est pas principalement du côté de la spécialisation que doit être cherchée la compétence et le savoir-faire du traducteur, mais plutôt dans la maîtrise de l'expression et des moyens de communication.

C'est pourquoi, au lieu de s'attendre à ce que le traducteur d'un texte non-littéraire soit un spécialiste de la discipline à laquelle appartient le texte qui fait l'objet de la traduction, il est plus réaliste d'exiger de lui « une bonne appréhension du domaine dans lequel il traduit, en s'aidant de la recherche documentaire et terminologique, des corpus, des contacts avec les spécialistes etc. ». (Froeliger, 2015). Le même auteur propose une perspective nouvelle sur les compétences du traducteur par rapport aux compétences de l'auteur de l'original, et conclut par l'affirmation :

« [...] dans un monde où traduction et traducteurs sont de plus en plus indispensables, les compétences essentielles des traducteurs se distinguent de celles des auteurs de leurs textes. L'effet produit sur le destinataire doit être le même; les moyens employés pour y parvenir sont spécifiques ».

Intermédiaire par excellence, le traducteur se doit donc d'intégrer à la compétence de communication les connaissances indispensables pour la

réalisation d'une traduction valable et correcte, car, parmi ses devoirs, il y a aussi celui de laisser entendre qu'il a la capacité et les compétences de procurer un service que les spécialistes ne peuvent pas fournir eux-mêmes, aussi Nicolas Froeliger a parfaitement raison quand il affirme qu'il n'a pas à entrer en concurrence avec ceux-ci.

L'intérêt accordé à la formation du traducteur est une autre forme de recentrement de l'attention sur la personne du traducteur, cette fois-ci le traducteur en herbe. Pour la traduction technique, la question la plus importante est celle de la priorité qu'il faut accorder à la connaissance des langues ou à la connaissance du domaine. Même si en traduction il est plutôt rare d'avoir des spécialistes du domaine, le besoin d'une permanente spécialisation, comme le montre Yves Gambier, se fait ressentir en fonction de l'évolution de la technique. Ce qui complique en plus le tableau c'est le caractère multidisciplinaire qui est présent dans le cas de maints domaines de nos jours :

« Au quotidien, les traductions dites spécialisées font appel à des **outils d'aide** et révèlent un caractère très souvent **hybride, pluridisciplinaire**: il y a du judiciaire dans le commercial, du technique dans le financier, du juridique dans l'économique, du pharmaceutique dans le médical, etc. Chaque traducteur, indépendamment de son secteur dominant, traduit divers types de documents. **Ni le domaine ni le genre ne suffisent à qualifier le traducteur** qui est un prestataire de services et un marchand. »
(Gambier, 2009, *c'est nous qui soulignons*)

Pour ce qui est de la visibilité du traducteur des sciences humaines, les spécialistes apprécient que la France occupe une place de choix : Rainer Rochlitz (2001) rappelle, par exemple, le fait que, en France, il est assez habituel de voir les auteurs citer les noms des traducteurs dans les notes et les bibliographies, tradition imposée y compris pour des raisons pratiques. Ainsi, cela permet de distinguer entre plusieurs traductions d'une même œuvre. C'est une reconnaissance qui pourrait paraître, à la limite, excessive, et ceci se voit également au niveau du paratexte de la traduction, lieu privilégié du livre traduit dont nous nous occuperons dans les pages qui

suivent. Il s'agit d'une sorte de concurrence entre l'auteur et le traducteur, observée par Rainer Rochlitz dans le cas de la traduction des textes de philosophie, pour le domaine franco-allemand, qui justifie les conclusions suivantes pour cette discipline et couple des langues-cultures particuliers, mais qui sans doute ne sont pas valables pour le contexte roumain, où une logique complètement différente est à la base du rapport auteur – traducteur :

« Assurément, le *médiateur* jouit, en France, d'une considération plus grande qu'ailleurs, où l'on cherche le contact direct avec l'auteur, au détriment de son présentateur, qu'on ignore la plupart du temps comme s'il n'existait pas. [...] Il n'est pas rare de voir un traducteur assortir un texte traduit d'une introduction monumentale qui fait de ce texte une illustration ou un repoussoir de ses propres thèses » (Rochlitz, 2009 : 73).

I.5. Le paratexte du livre traduit : préface et notes

I.5.1. Le paratexte

La nécessité d'une perspective traductologique pour l'appareil paratextuel qui accompagne les traductions dans le domaine des sciences humaines est visible dans l'intérêt tout récent des chercheurs dans le domaine. Généralement considéré comme un élément « périphérique », le paratexte s'avère être fort utile, voire indispensable, autant pour créer le lien nécessaire entre le texte et le nouveau public de réception, celui de la culture cible, que pour marquer la position traductive adoptée, et faire entendre clairement la voix de celui qui reste d'habitude inaudible et invisible, le traducteur. Côté terminologique, nous préférons parler de *paratexte traductif* ou *paratexte de la traduction*, et non pas de *paratexte du traducteur*, parce que nous aimerions discuter également le paratexte d'un tiers qui accompagne la traduction, par exemple d'un spécialiste du domaine / de l'auteur traduit.

La théorisation du paratexte est due à Gérard Genette, qui y dédie le volume *Seuils* (1987). C'est ici que sont définies les caractéristiques des messages paratextuels : spatiales (l'endroit où est placé le paratexte est responsable de la forme du texte comme de son contenu et rôle dans l'ensemble du livre, par rapport au texte lui-même), temporelles (existence plus ou moins éphémère de certains éléments paratextuels), substantielles (structure textuelle du paratexte), pragmatiques, fonctionnelles (rôle du paratexte, responsabilité des acteurs impliqués : pour quoi faire ? de qui ? à qui ?). Selon la distinction proposée par Gérard Genette, à l'intérieur du paratexte, on fait la différence entre le péri-texte (matérialité du livre, nom

d’auteur, titres, dédicaces, préfaces, notes) – qui entoure le texte dans l’espace du volume, et l’épître – qui entoure le livre mais en se situant à l’extérieur de celui-ci (interviews, entretiens, correspondance, etc.).

Il s’agit d’une étiquette qui réunit, comme on le voit, une gamme large de productions discursives et textuelles, dont le rôle est, comme le précise Philippe Lane dans son ouvrage *La périphérie du texte*, le titre étant certainement la deuxième référence importante pour le sujet, d’ « informer et convaincre, asserter et argumenter » (Lane, 1992 : 17). Le discours paratextuel a ainsi une dimension pragmatique fort intéressante, puisque la vocation des éléments qui le composent, au-delà de la diversité des formes textuelles, est d’ « agir sur le lecteur et de tenter de modifier leurs représentations ou systèmes de croyance dans une certaine direction » (Lane, 1992 : 17). Le principal enjeu de cet élément accompagnateur du texte est d’assurer à l’ouvrage « un sort conforme au dessein de l’auteur ». Si Gérard Genette s’occupe dans *Seuils* des éléments paratextuels qui engagent la responsabilité de l’auteur, Philippe Lane assure en quelque sorte la suite de l’analyse par la description détaillée du paratexte éditorial. Ce sont ces deux instances qui sont considérées généralement comme responsables des messages paratextuels.

Curieusement, aucun auteur n’inclut dans la liste des « responsables » le traducteur. On parle, entre parenthèses, des « associés » de l’auteur ou de l’éditeur, mais le traducteur n’entre pas en ligne de compte et n’y est pas mentionné. Or, il est évident que le schéma du paratexte qui résulte des modèles théoriques de ces deux spécialistes peut être utilement complété par cette donnée, que la réalité éditoriale confirme pleinement, dans l’espace roumain comme ailleurs. C’est ce que nous proposons dans la deuxième colonne du tableau ci-dessous :

PERITEXTE DU LIVRE ORIGINAL	PERITEXTE DU LIVRE TRADUIT
Nom d’auteur	Nom du traducteur
Titres-intertitres	Titres/sous-titres introduits dans la traduction, inexistant dans l’original
Dédicaces	-

PERITEXTE DU LIVRE ORIGINAL	PERITEXTE DU LIVRE TRADUIT
Epigraphes	-
Préfaces / Postfaces	Préface /Postfaces/Note du traducteur /sur la traduction
Notes de bas de page	Notes du traducteur/de l'éditeur

Pour le titre du livre même, qui reste, en traduction, en principe, partie intégrante du péri-texte de l'original, on peut se poser pertinemment la question de la responsabilité du traducteur, surtout là où les procédés de traduction sont indirects et le titre se trouve, de ce fait, complètement changé en langue cible, méconnaissable sans l'association au nom de l'auteur. Car le titre est, certainement, l'un des éléments paratextuels les plus travaillés en traduction, de par son rôle important dans l'appareil publicitaire :

« Très fréquemment, le titre d'un ouvrage original n'est pas directement transposable dans la traduction. Le traducteur a souvent trop tendance à conserver le titre original. C'est fréquemment l'éditeur qui pressent le risque d'une mévente due au choix d'un mauvais titre, inintelligible, trop compliqué, phonétiquement rébarbatif, etc., par fidélité excessive à l'original. Le problème des titres résume *in nuce* la difficulté de la traduction. » (Rochlitz, 2001 : 77)

L'un des rôles importants du titre est, à ce que le fait remarquer le même auteur, de créer une sorte de complicité avec son public. Généralement, dans les sciences humaines, on traduit les titres littéralement, surtout qu'il s'agit en général de titres qui synthétisent bien le contenu du livre en question.

Pour ce qui est de l'épitéxte, il n'est pas rare d'avoir des interviews des traducteurs du livre X, des correspondances, etc., les traducteurs de nos jours étant d'habitude très actifs de ce point de vue et assumant souvent un excellent travail d'insertion du livre traduit sur le marché d' « adoption ».

Introduire le vecteur Traducteur dans la discussion du paratexte devrait également changer la perspective sur sa définition même, ou du

moins sur le sens prêté à certains syntagmes. Si pour Gérard Genette, le paratexte, sous toutes ses formes, est un « discours fondamentalement hétéronome, auxiliaire, voué au service d'autre chose qui constitue sa raison d'être, et qui est le texte », nous pensons que cet *autre chose* est, pour le paratexte du traducteur, le potentiel du texte d'être transféré en langue cible, et la manière de le faire.

Il reste à voir à quel point on peut transférer également l'opinion de Genette à propos de la « justesse du point de vue auctorial » au niveau du traducteur, pour avoir, dans le paratexte, le matériel nécessaire à la constitution de ce qui resterait plutôt flou, cette position traductive pour laquelle militait Antoine Berman dans sa critique des traductions :

« La pertinence ici accordée au dessein de l'auteur, et donc à son point de vue [...] est simplement imposée par l'objet, dont tout le fonctionnement repose, même s'il s'en défend parfois, sur ce postulat simple que **l'auteur « sait mieux »** ce qu'il faut penser de son œuvre. On ne peut voyager dans le paratexte sans rencontrer cette croyance [...] : **la justesse du point de vue auctorial** (et accessoirement éditorial) est **le credo implicite et l'idéologie spontanée du paratexte.** » (Genette, 1987 : 375, *c'est nous qui soulignons*)

Côté strictement terminologique, nous serions d'accord de parler, en suivant une suggestion de Philippe Lane, de *discours paratextuel*, et non pas seulement de paratexte, puisque les données contextuelles sont indispensables pour comprendre la prise de parole d'un traducteur en marge de son texte, comme partie composante d'un discours éditorial, mais également comme chaînon important de l'interdiscours qui relie l'auteur de l'original au lecteur de la traduction.

Les fonctions du paratexte, telles qu'elles sont identifiées par Gérard Genette, sont parfaitement valables dans le cas de la traduction aussi, mais nous pensons, et d'autres études traductologiques récentes le confirment (voir l'article de Rodica Dimitriu, 2009, sur les préfaces des traducteurs comme sources de documentation), que des fonctions supplémentaires peuvent y être ajoutées : fonction de désignation et d'identification ; fonction de description ; valeur connotative ; incitation à la lecture. Les

préfaces entreraient dans les types de paratexte à valeur connotative, puisqu'elles prennent pour objet de discussion le sens du message transmis par le livre ; une interprétation certainement subjective, puisque venant de la part de l'auteur ou d'un critique ; cette valeur reste d'autant plus valable dans le cas des préfaces signées par les traducteurs qui, tout en expliquant leur travail, donnent leur vision du texte, qui, dans ce cas, suppose vision sur le sens du texte comme sur sa forme.

1.5.2. Le paratexte en traductologie. Les préfaces

Les ouvrages théoriques traditionnels sur le paratexte ignorent généralement les paratextes des traducteurs, malgré le nombre impressionnant de traductions pourvues d'éléments paratextuels et l'important travail que font les traducteurs en dehors de la traduction du texte en tant que tel. Du côté de la traductologie, les paratextes traductifs ont marqué l'histoire de la traduction depuis ses débuts, mais ne sont entrés que depuis assez peu de temps dans l'attention des traductologues ; nous signalons dans ce sens les ouvrages de Chiara Elefante, *Traduzione e paratesto*, 2012, les collectifs *Translation Peripheries : Paratextual Elements in Translation*, 2012, éditions Peter Lang, *Text, Extratext, Metatext and Paratext in Translation*, 2013, éditions Cambridge Scholars Publishing, auxquels s'ajoutent quelques articles de date toujours récente, comme ceux réunis par Maryvonne Boisseau dans le numéro 20 de la célèbre revue de traductologie *Palimpsestes*.

Les paratextes représentent un champ de recherche à riche potentiel, pour plusieurs raisons : ils permettent de suivre le processus traductif, étant donc des textes théorisants, or, on le sait, rien ne vaut une théorie qui résulte de la pratique ; deuxièmement, ils se constituent dans des discours généralement subjectifs, importants pour la théorisation de la voix du traducteur, de son statut ; enfin, comme textes et discours hétéronymes et foncièrement polyphoniques, ils sont un exemple de rencontre entre lecteur et auteur, traducteur et public, traducteur et éditeur / communauté scientifique.

Dans son article de 2009, Rodica Dimitriu suggérait que les préfaces sont une ressource importante de documentation mais également de formation en traduction, étant des textes plurifonctionnels dans la culture d'arrivée, dont l'étude permettrait des avancées pour la critique des traductions en tant que telle.

Pour Chiara Elefante (2012 : 152), le paratexte qu'assure le traducteur est une forme de médiation indispensable et constructive, non pas seulement entre deux voix, deux cultures, mais également entre le travail de traduction et le monde éditorial.

Comme nous l'avons montré dans une étude commune avec Muguraș Constantinescu sur les préfaces des traductions littéraires, le discours préfaciel s'organise selon une rhétorique particulière et suivant une logique propre. C'est un discours qui change de visage d'une époque à une autre et intéresse en égale mesure l'histoire et la critique des traductions. *Formes « extérieures » de traductologie* pour Michel Ballard, les préfaces de traducteurs sont, dès la fin du Moyen Age et le début de la Renaissance, « des réactions à des difficultés qui viennent d'être rencontrées, et surtout elles sont éternellement accompagnées du besoin de s'excuser, de se justifier, de s'humilier » (Ballard, 1992 : 275). Il s'agit donc d'un espace qui éclaircit la relation du traducteur au texte et à la langue.

Produire des discours sur la traduction n'est, par conséquent, nullement le privilège du traductologue, du critique de la traduction, mais une pratique qui a accompagné la traduction depuis ses débuts.

« Si l'on considère l'histoire de la traduction et de la traductologie on constate [...] que ce sont les traducteurs eux-mêmes qui éprouvent le besoin, de façon compulsive, de parler de leur travail. De Cicéron à Yves Bonnefoy, en passant par Luther, Etienne Dolet, John Dryden, George Campbell, André Gide ou Vladimir Nabokov, les traducteurs n'ont cessé de prendre leur travail pour objet de discours, c'est-à-dire de pratiquer des formes de traductologie » (Ballard, 1992 : 273).

Pour Antoine Berman, il s'agit de l'une des multiples *formes du projet de traduction* (1995 : 77), qui devrait intéresser le critique dans la mesure où le

projet exposé trouve sa correspondance dans la traduction en tant que telle ; étudier le projet de traduction constituerait, d'ailleurs, la première phase de la critique du texte traduit, comme déjà rappelé dans le chapitre antérieur.

En tout cas, les dernières décennies, sans doute sous l'impulsion du développement de la traductologie, l'espace paratextuel assumé par le traducteur se fait plus fréquent, ce qui a engendré un enrichissement métalinguistique en traductologie, où l'on parle de « paratraduction » (cf. José Yuste Frias). En effet, on le voit très souvent de nos jours, une traduction importante ne reste jamais dans l'ombre, on la transforme presque dans un événement justement par l'intermédiaire des paratextes, intérieurs ou extérieurs au livre traduit, qui se constituent dans une véritable « zone de transition de tout échange, le lieu décisif pour le succès ou l'échec de tout processus de médiation culturelle » (Elefante, 2012 : 19) qu'est, par excellence, la traduction.

Parfois les événements prennent la forme de véritables manifestations culturelles ou scientifiques, où la parution d'un livre traduit est, si l'on peut dire, « spectacularisée », le traducteur devenant le principal acteur de cet événement : nous pensons ici à des manifestations de type *Festival de la Traduction* comme, en Roumanie, celui de Iași – *Festivalul Internațional de Literatură și Traducere*, arrivé cette année à sa troisième édition, où à l'ouverture vers le grand public de colloques scientifiques sur la traduction, comme la série de conférences *Traductologie de plein champ* des universités de Genève, Bruxelles et Paris. Le traducteur sort ainsi de l'ombre comme du silence, de manière textuelle et discursive, écrite et orale, directe et médiatisée, est une personnalité et un participant actif à la promotion du livre qu'il traduit.

L'espace paratextuel fonctionne tout d'abord comme lieu de présentation du texte original et traduit mais peut agir parfois en tant qu'espace de « résolution d'une tension » (Sanconie, 2007 : 174). Il peut s'agir d'une tension entre le texte et son traducteur, entre l'auteur et son traducteur mais aussi, dans le cas des retraductions, entre la traduction antérieure et la nouvelle version. Par rapport à la littérature, les

retraductions sont plus rares en sciences humaines, mais les tensions existent, surtout au niveau terminologique, quand il faut se délimiter par rapport aux travaux des autres et imposer sa solution.

Si aux débuts de la traduction, les préfaces étaient dominées par une rhétorique de modestie et d'humilité, ce topos est complètement renversé de nos jours, on fait entendre une voix plus audible du traducteur, qui construit un texte selon les stratégies spécifiques à une rhétorique de la reconnaissance, qui implique souvent un discours du spécialiste qui explique, argumente, critique. Car, d'habitude, les traducteurs assument dans les préfaces une multiple posture : spécialiste du domaine, traducteur, traductologue et, parce que c'est souvent le statut des traducteurs de ces textes, professeur.

Pour Isabelle Génin, organisatrice de la manifestation récente « Quand les traducteurs prennent la parole : préfaces et projets traductifs », de l'Université de Paris IV, la préface d'une traduction est un lieu privilégié de manifestation du projet traductif par son réalisateur même, le discours du traducteur se faisant clairement entendre, car on y trouve de manière explicite l'exposition de ce projet, souvent théorisant la rencontre entre original et résultat de la traduction, sur la base d'exemples spécifiques. C'est une excellente source de documentation pour l'histoire de la traduction, car de nombreuses préfaces de traductions anciennes nous permettent de mieux comprendre l'activité traductive des siècles précédents.

Le péri-texte de la traduction, préfaces et postfaces surtout, met en avant, comme le remarque Maryvonne Boisseau (2007), « la place de l'exégète, du chercheur et du traducteur. Le travail du traducteur qui présente et commente lui-même sa propre traduction est en quelque sorte, comme le formule cette auteure, une « revendication auctoriale de visibilité et de contrôle modifiant les conditions de lecture du texte traduit ».

Au XX^e et XXI^e, on rencontre une double pratique, pour la littérature et pour les sciences humaines en traduction: la préface est rédigée par un spécialiste de l'auteur / du domaine, qui ne fait d'habitude pas référence au traducteur, ni au statut même de texte traduit, le lecteur ayant très souvent

l'impression que ce que l'on commente et présente est un original, ou bien par le traducteur lui-même. D'où le prolongement, dans le paratexte aussi, de l'invisibilité du traducteur et de son travail.

Une variété de techniques textuelles et de stratégies argumentatives peut être rencontrée, la préface de la traduction étant ou non conforme aux attentes normalement créées pour cet espace du texte par les codes tacites résultant de la tradition de leur rhétorique : on va ainsi de la présentation de l'auteur / du domaine traduit, à celle de la démarche du traducteur ; on peut, par contre, la dédier à l'explication du texte, ou à de simples « expérimentations stylistiques », la transformant dans un véritable essai ; dans des cas plus rares, on l'utilise comme une forme de défense du travail traductif. C'est un lieu qui permet l'articulation de la théorie et de la praxis, où se mêlent la voix des traductologues et des traducteurs.

Il s'agit, de toute façon, d'un espace éminemment (inter)subjectif, beaucoup plus visible que n'est le texte traduit, logiquement le « miroir » de l'original. Car si celui-ci est, par tradition, un espace où, consciemment ou non, le traducteur tend de se rendre invisible, la pratique de la rédaction de discours d'accompagnement du texte par les traducteurs – des préfaces, des notes en bas de page, des postfaces, des notes finales du traducteur – montre un sujet traduisant actif, qui ressent le besoin de dialoguer avec le récepteur de sa traduction, soit pour avertir, soit pour justifier, soit pour accuser.

1.5.3. Types de préfaces des traductions

En sciences humaines, l'introduction d'un paratexte du traducteur / d'un spécialiste du domaine est une pratique très courante. Il existe au moins les quatrièmes de couvertures, et très souvent, des préfaces, postfaces, ou notes des traducteurs. Les stratégies diffèrent selon le domaine, la collection, mais aussi ce que l'on pourrait appeler le profil du traducteur : un traducteur débutant aura d'habitude une préface de la part d'un spécialiste, qui fonctionnera comme « capital symbolique », un traducteur chevronné rédige sa propre préface.

Pour la littérature, les préfaces et postfaces des traductions semblent avoir changé de visage depuis quelques dizaines d'années dans le contexte éditorial roumain : à la place des textes de critique littéraire portant sur l'auteur du texte traduit, rédigés soit par des spécialistes de l'auteur, soit par les traducteurs eux-mêmes, mais qui ne disaient presque rien sur la traduction en tant que telle, on voit de plus en plus souvent à l'heure actuelle des traducteurs qui prennent la plume pour s'ériger en traductologues, critiques des traductions antérieures, didacticiens de la traduction, formulant dans leurs préfaces ou postfaces de véritables projets réviseurs, correcteurs, de toute façon renouvelants.

Pour les sciences humaines, trois modèles semblent toujours coexister. Nous les présentons succinctement dans ce qui suit par ordre croissant d'implication du traducteur et de référence au traduire. Dans la deuxième partie, pour les livres traduits analysés, nous nous référerons plus en détail au rôle et à la rhétorique du paratexte en cause par rapport à la réception de la traduction dans la culture cible, en l'occurrence roumaine ou française.

1.5.3.1. La préface est rédigée par un spécialiste consacré du domaine, qui fait ou non référence au texte traduit

C'est le cas des traductions du français vers le roumain du domaine des sciences du langage parues chez Institutul European, projet auquel nous avons participé nous-même en tant que traductrice ; vu le fait que les traductrices des sept volumes de ce projet déroulé pendant 2007-2009 étaient à leur première traduction, quoique jeunes chercheuses en formation du domaine, la stratégie de l'éditeur a été de faire préfacier les ouvrages par des chercheurs chevronnés, spécialistes du domaine, dont le nom puisse constituer un capital symbolique suffisamment puissant pour assurer le succès du texte sur le marché.

Ainsi, notre traduction du volume *Pragmatique pour le discours littéraire*, de Dominique Maingueneau, a été préfacée par Alexandra Cuniță, pragmaticienne consacrée. Même si les cinq pages de ce texte ne

contiennent aucun commentaire ou jugement de valeur sur la traduction, mais se constitue dans une présentation synthétique et critique de l'approche pragmatique du discours littéraire, la spécialiste prend le soin, dans le dernier paragraphe, de remercier l'auteur et la maison d'édition pour la décision de faire paraître, en traduction, une série d'ouvrages essentiels pour le domaine.

I.5.3.2. La préface est rédigée par le traducteur lui-même

Le traducteur produit un texte plutôt technique, de longueur variable, plus ou moins élaboré, le contenu étant destiné autant à la présentation de l'auteur / du domaine que des problèmes de traduction et à l'opportunité de la traduction.

C'est le cas du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure traduit aux éditions Polirom par Irina Izverna Tarabac : sa préface vient enrichir un appareil paratextuel déjà complexe : préface de l'éditeur français, préface de Charles Bally et Albert Sechehaye ; il s'agit d'un texte assez bref, et qui insiste, de manière très pertinente de notre point de vue, sur l'opportunité de cette traduction.

I.5.3.3. La préface est rédigée par le traducteur, chercheur chevronné et spécialiste consacré du domaine

Le traducteur spécialiste est l'auteur d'un texte scientifique, savant, sur le domaine / le livre traduit, articulant théorie et praxis, argumentant et imposant ses solutions, renouvelant la pratique, assurant l'ouverture du public vers le domaine / l'auteur traduits.

Nous allons donner l'exemple de la traduction en roumain faite par Magda Jeanrenaud du texte du philosophe Paul Ricoeur, *Sur la traduction*. La voix du traductologue et du sémanticien concurrence ici celle de la traductrice, la préface étant une véritable étude, qui impressionne autant par la profondeur de l'analyse que par la quantité d'informations fournies : pour une traduction de 160 pages, la traductrice rédige un texte introductif

de 40 pages, donc le quart du texte traduit, où elle assume cette multiple posture de spécialiste en terminologie et sémantique, après avoir présenté l'œuvre et la personnalité de Paul Ricœur.

Ce paratexte, intitulé *Traducerea filosofiei, filosofia traducerii*, peut être d'ailleurs considéré comme un texte de référence pour l'analyse des problèmes spécifiques à la traduction des sciences humaines, en l'occurrence la philosophie. On renvoie à une bibliographie spécialisée, on synthétise et discute des problèmes controversés dans la littérature de spécialité, à partir de la possibilité même de traduire la philosophie, on s'explique enfin sur les choix de certains termes, mais uniquement après avoir donné les définitions générales et spécialisées des termes et rappelé les choix des traductions antérieures.

On résout, ainsi, des « tensions » terminologiques, à propos de la terminologie psychanalytique comme de la terminologie traductologique. Nous allons donner deux exemples, pour les deux domaines mentionnés. Le terme *pulsion* repris par Ricœur à la psychanalyse de Freud est analysé sur trois pages, en passant par toutes les traductions roumaines de Freud comme par les traductions françaises (*instinct, pulsione, impulsive*). Du côté traductologique, la spécialiste discute l'intéressant exemple du titre et concept d'Antoine Berman, *épreuve de l'étranger*, pour laquelle elle propose une solution de traduction indirecte, par modulation, notamment *experiența traducerii*.

Véritable texte savant, mais qui porte à tout temps l'empreinte de la subjectivité de la traductrice qui, tout en explicitant son travail, réussit à transformer ses solutions en véritables principes de traduction du texte philosophique, à partir du principe généralement valable de la nécessité de comprendre un auteur pour en assurer une bonne traduction: le passage du *nous* au *je* dans ce paratexte traductif est significatif, d'ailleurs, le traducteur porte-parole de l'éditeur s'effaçant derrière le traducteur conscient de son expertise, tout comme de ses compétences :

« în 2004, după ce va fi devenit el însuși un filozof celebru, Paul Ricœur publică un mic volum intitulat *Despre traducere*, pe care-l **oferim** astăzi publicului român într-o versiune adăugită [...] În ceea ce **mă** privește, **voi**

încerca să recapitulez **propria mea experiență** a lecturii acestei cărți – o lectură ce coincide cu practica transpunerii ei în limba română. Dezideratul de a-l înțelege pe Ricœur s-a suprapus peste cel al traducerii ca « lucru bine făcut », în litera și « spiritul » autorului. »

Les paratextes des traducteurs représentent un champ de recherche à un riche potentiel : c'est un lieu privilégié autant pour ce qu'on appelle la Voix du traducteur, car la subjectivité du traducteur s'y manifeste pleinement, que pour la théorisation du *traduire*, donc la traduction comme discours en train de se faire, le traducteur explicitant dans les préfaces, notes, postfaces, les étapes, les obstacles et les solutions qui s'imposent dans la construction de la traduction comme produit destiné au public de la langue cible.

Dans le domaine des sciences humaines, le paratexte du traducteur semble devenir un élément quasi-obligatoire, et sa fonction est multiple: guide de lecture, introduction dans le domaine, texte justificatif, texte théorique sur la traduction, enfin, discours argumentatif, car incitatif à la lecture. La relation entre traduction et paratexte reste bien sûr encore à découvrir, surtout que la traduction elle-même est une forme de paratexte, de par sa définition.

Le paratexte du traducteur, même si situé à la « périphérie du texte », est un exemple de discours particulièrement intéressant autant pour le linguiste que pour le traductologue, en vertu de sa position stratégique à la fois au carrefour du texte traduit et de l'original, comme discours introduisant un texte traduit, plaçant donc l'original dans une culture d'arrivée, d'emprunt en quelque sorte, définissant la traduction comme telle et rompant l'illusion de l'original.

Les paratextes des traducteurs font entendre la voix d'un sujet discursif qui est à la fois créateur de discours (car toute traduction est un nouveau texte) et transmetteur de discours déjà créé (celui de l'auteur). Ce sont donc des textes qui entrent dans un circuit discursif qui traverse temps et espace, guidant les lecteurs et permettant à la fois aux traducteurs de sortir de leur traditionnelle invisibilité.

Si certains traducteurs actuels préfèrent toujours y rester, d'autres affirment clairement la nécessité du discours paratextuel : ainsi, Irina

Mavrodin considère qu'il est inconcevable de ne pas fournir aux lecteurs de la traduction un appareil paratextuel, qui est nécessaire, selon la traductrice-traductologue, autant pour la compréhension des aspects génétiques du livre que pour les particularités de la traduction. En plus, c'est pour elle un métatexte qui ouvre la voie à la réflexion sur la traduction, qui se constitue dans un espace approprié à l'herméneutique d'un auteur / d'une œuvre.

I.5.4. Les notes du traducteur

Les notes du traducteur, placées en bas de page ou à la fin du texte, sont le deuxième niveau important de manifestation explicite de la présence du traducteur dans le livre traduit, devenant également un espace privilégié de la subjectivité du traducteur, car sa voix s'y fait clairement entendre. Dans les sciences humaines, le travail de documentation est reflété dans cet espace parallèle du texte traduit, qui vient éclaircir, compléter ou faciliter, pour le nouveau lecteur du texte, sa lecture.

Bien qu'il s'agisse d'éléments allographes, par rapport au texte / à l'auteur original, les notes du traducteur / de l'éditeur entrent, très souvent, dans les obligations des traducteurs des sciences humaines, fonctionnant en tant que support de lecture important. C'est un autre élément qui particularise la traduction des sciences humaines par rapport à la traduction de la littérature, où l'usage excessif des notes du traducteur – très prisé par les traducteurs actuels – est soumis aux débats dans la critique des traductions³⁰.

Le statut de la note du traducteur nous paraît particulièrement intéressant : la plupart des études la rangent dans la catégorie des éléments allographes, puisqu'elle relève d'une personne autre que l'auteur.

³⁰ Nous en avons montré nous-même les dangers dans une étude récente sur les notes des retraducteurs des chefs-d'œuvre de la littérature française vers le roumain (2014b : 187), vu que, au-delà des implications importantes sur l'acte de lecture en tant que tel, l'excès de notes et leur longueur ont des conséquences significatives sur la matérialité du texte traduit, surchargeant l'espace de la page.

Cependant, il nous semble que la note se situerait plutôt à la frontière des éléments allographes et auctoriaux³¹ : tout en émanant d'une personne autre que l'auteur de l'original, mi-auctorial, la note relève cependant du travail de l'auteur de la traduction.

Si déjà pour l'original la note de bas de page est un « greffon » appliqué au texte (Lefèbvre, apud Henry, 2000), pour le texte traduit, ces éléments paratextuels agrandissent encore, au niveau visuel et informationnel, l'espace d'en bas de page du texte traduit ; aussi peut-on se demander, avec Jacqueline Henry :

« la note du traducteur est-elle admissible ou à bannir, s'agit-il d'un ajout érudit justifiable, ou d'un aveu d'échec qui jette l'opprobre sur le traducteur ? » (Henry, 2000: 228).

Les notes du traducteur dans les sciences humaines sont, dans leur grande majorité, des notes d'érudition : le traducteur active son espace en bas de page soit pour compléter une information que le lecteur n'est pas censé détenir, soit pour enrichir le texte de données supplémentaires. Évidemment, d'un traducteur ou d'un éditeur à un autre, ce que le lecteur est censé connaître est fort subjectif, dépendant de la fonction du texte, du profil de l'éditeur mais également de l'état de la recherche au moment de la publication du livre.

La note du traducteur correspond dans ce cas aux fonctions des notes allographes telles qu'elles sont identifiées par les analystes du paratexte :

La note allographe, elle, ressortit le plus souvent au commentaire critique ; de nos jours, les commentaires portant une appréciation morale et esthétique

³¹ Jacqueline Henry (2000: 230) résume utilement les types de notes trouvés dans les livres originaux, et nous pensons que jusqu'à un certain degré, ces rôles peuvent être extrapolés à la traduction aussi: ajout métalinguistique, définition, explication d'un terme, traduction d'une citation produite en langue étrangère dans le texte ; précision sur un point non développé dans le texte, mention d'une motivation de l'auteur, apport d'informations biographiques, digression, véritable commentaire, parfois en réponse aux critiques des éditions antérieures, information destinée à éclairer le contexte historique ou géographique de l'intrigue, avec le rôle de documenter le lecteur.

ont le plus souvent disparu au profit de commentaires d'éclaircissement encyclopédique et linguistique ou d'information sur la genèse du texte, sur les sources de l'auteur, sa vie, etc. (Henry, 2000: 230).

Les notes dans lesquelles le traducteur mentionne l'existence de structures dans une autre langue dans l'original ou commente les difficultés de traductions peuvent être également présentes, mais elles sont beaucoup plus rares par rapport aux autres. Pour reprendre les observations de Jacqueline Henry [2000], c'est seulement dans ce cas que l'on peut parler de véritables *notes du traducteur*. Cependant, celles-ci ne servent jamais à l'image du traducteur, mais au contraire la défavorisent, montrant les limites implicites de l'acte traductif.

Le ton de ces notes est d'habitude neutre, le traducteur n'intervenant que rarement avec des commentaires personnels sur la traduction, sur le contenu du texte qu'il traduit.

I.6. Le texte traduit

La fonction primordiale de la traduction d'un texte théorique relevant des sciences humaines étant de rendre les idées du texte source en langue cible, le texte cible doit être construit de telle manière à pouvoir agencer et formuler, en langue cible, l'argumentation originale. Les choix terminologiques tout comme la mise en discours lors de la traduction, notamment au niveau de l'argumentation, comptent certainement parmi les aspects essentiels au niveau du texte des sciences humaines.

La traduction d'un texte des sciences humaines devrait répondre, dans l'idéal, à l'exigence de restituer « la *raison* et les *raisons* de l'auteur dans une autre langue » (Rochlitz, 2001 : 70).

I.6.1. La terminologie

Situées à mi-chemin entre littérature et discours de spécialité, les sciences humaines rendent indispensables, pour le traducteur, la connaissance et la maîtrise de la terminologie du domaine traduit, telle qu'elles sont utilisées en langue-cible, dans des textes relevant de la même discipline ; car, à la différence de ce qui se passe dans le cas du discours littéraire, où la créativité est une composante constante du traduire, pour les textes des sciences humaines, le recours à la terminologie d'usage – si elle existe – est obligatoire. Ceci suppose également un rapport bien différent entre connotation et dénotation autant par rapport à la littérature que par rapport aux sciences exactes.

Sans avoir l'obligation d'être terminologue, vu le haut degré de spécialisation qu'atteint déjà cette discipline, le traducteur doit cependant connaître, comprendre et maîtriser les termes relevant de la discipline pour laquelle il traduit, dans les deux langues, au point de pouvoir fournir une traduction de qualité, de transférer donc des connaissances par ces termes d'une culture à une autre, sans courir le risque de l'ambiguïté, du contre-sens ou du non-sens. La terminologie est, comme le souligne M. Teresa Cabré (1991 : 56), un outil important de « normalisation » linguistique, ce dont le traducteur des sciences humaines doit être conscient, dans son travail de réécriture du texte en langue cible : à la différence des textes littéraires, le recours aux termes consacrés s'impose à chaque fois où un discours de spécialité est utilisé, pour assurer une bonne entrée du livre traduit dans le circuit scientifique. Lors de la réécriture du texte dans la nouvelle langue d'accueil, c'est donc souvent la standardisation qui prend les devants, annihilant apparemment toute créativité, mais ceci en faveur de la bonne communication entre spécialistes ou encore entre auteur et lecteur : « *normaliser* signifie *standardiser* pour mieux se comprendre ; donc, appauvrir la langue en faveur de la communication ». (Cabré, 1991 : 56). Si nous avons précisé que la terminologie ne s'oppose qu'apparemment à la créativité, c'est parce que, en fait, la capacité d'une langue de construire et adapter des terminologies rend compte de sa vitalité. D'où le rôle important du traducteur confronté à des textes caractérisés par des théories et appareils terminologiques novateurs pour la langue cible.

Bien des disciplines se caractérisent par des termes à un haut degré d'abstraction, ont un métalangage spécifique, aussi la cohérence terminologique est-elle une contrainte importante. En plus, une plus grande attention est normalement exigée de la part du traducteur par rapport à un auteur d'un livre original du même domaine, car, comme le précise Rainer Rochlitz pour le cas concret de la philosophie, le traducteur devrait essayer, par ses choix terminologiques, d'éviter les possibles malentendus (2001 : 75). Ceci supposerait, comme stratégie, les explicitations, par la pratique des ajouts ou des paraphrases, et même la recherche d'équivalences là où les écarts culturels sont importants.

Une analyse attentive s'impose, pour la terminologie du texte à traduire, afin de se décider sur la valeur qu'on va assigner aux mots : mots appartenant au lexique général / au lexique spécialisé³²/ à la terminologie de spécialité en tant que telle. Cette distinction est parfois difficile pour les sciences humaines, où la frontière entre mots du lexique général et termes spécialisés est bien floue, et fort dépendante du contexte. Ceci dans les conditions où, de toute façon, quel que soit le degré de technicité du texte, y compris pour les sciences exactes, le taux de présence des mots du lexique commun est important, les deux autres types variant en fonction du texte / discours mais également de la situation de communication. Car, « la thématique du domaine, à côté du degré d'abstraction du discours, conditionne le pourcentage de lexique commun et spécialisé » (Cabré, 1991 : 59).

La terminologie est intrinsèquement liée à l'exigence de la documentation. Plusieurs catégories de documentation sont généralement reconnues par les spécialistes de la question, nous les présentons en suivant dans les grandes lignes le modèle de Rondeau (1980 : 154) :

- la documentation relative au développement de la recherche et au métalangage de la discipline ;
- la documentation relative aux postulats spécifiques aux travaux terminologiques, aux méthodes de traitement terminologique, documents produits par différents organismes et réseaux ;
- la documentation à contenu terminologique. Elle est la plus intéressante pour le domaine des sciences humaines. Il s'agit des différents types de documents qui contiennent de la terminologie en ou hors contexte, comme : les manuels, guides, modes d'emploi ; les livres et les publications de spécialité ; les vocabulaires, les glossaires ; les dictionnaires généraux et de spécialité ; les encyclopédies ; les banques de termes.

La consultation avec un spécialiste du domaine entre également dans les possibilités – ou parfois les obligations – du travail de documentation

³² On le considère comme un lexique « charnière », cf. Cabré (1991 : 58). Il est utilisé surtout dans les textes spécialisés destinés au grand public.

du traducteur des sciences humaines³³. Une vérification de la qualité autant du terme (niveau scientifique *et* linguistique) que de la source est absolument nécessaire pour fournir une traduction valable et pertinente pour le domaine envisagé par le texte.

La notion de *terme* est ambiguë si l'on se rapporte aux définitions des travaux de spécialité. C'est à Marie-Claude L'Homme que l'on doit l'une des études de référence sur la problématique (2005) : compris tantôt comme signe linguistique complet, tantôt comme une composante formelle qui transmet un concept, la notion de *terme* a la particularité de se « colorer » souvent selon la perspective du spécialiste qui l'utilise. Cette diversité d'approches est cependant considérée comme utile, puisqu'elle permet d'envisager les multiples facettes du concept, sans tomber dans le flou spécifique aux approches généralistes, unificatrices. Mais d'habitude l'analyste se doit de préciser clairement quelles méthodologie et approche sont valables pour l'étude envisagée :

« [...] le terminologue doit faire un choix entre deux conceptions centrales : 1. le terme comme étiquette de concept ; 2. le terme comme véhicule d'un sens spécialisé. Chacune des options a des conséquences méthodologiques et descriptives importantes et mènent à des descriptions incompatibles » (L'Homme, 2005 : 1130).

Il nous semble que, pour l'analyse des termes relevant des différentes disciplines des sciences humaines qui constituent notre corpus, c'est la deuxième acception, celle du terme comme *véhicule d'un sens spécialisé*, qui est à prendre en ligne de compte. Comme pour l'étude de la traduction en tant que telle, l'analyse des termes doit être toujours ancrée dans la pratique.

³³ Un exemple intéressant dans ce sens est donné par Muguraş Constantinescu dans son article sur la traduction des textes ethnologiques (2009), pour lesquels elle a eu une collaboration autant avec l'auteur de l'original – pour une meilleure compréhension des croyances spécifiques à la région de Bretagne, qu'avec un spécialiste du domaine pour le contexte roumain, Dan-Horia Mazilu.

« [...] il est extrêmement difficile, voire impossible, d'aborder le terme en faisant abstraction de l'application dans laquelle il est mis à contribution. La diversité des applications terminologiques (construction d'ontologies, élaboration de dictionnaires, documentation, traduction, etc.) et les postulats théoriques qu'elles appellent (description ou normalisation, cadre conceptuel ou lexico-sémantique, onomasiologie ou sémasiologie, etc.) mènent à des conceptions diversifiées de l'objet terminologique. » (L'Homme, 2005 : 1130).

L'un des principes importants au niveau des termes de spécialité, que recommandent les traducteurs chevronnés, est l'utilisation des termes les plus fréquents en langue cible, là où des équivalents existent, puisqu'ils ont été déjà « validés » par la pratique. Comme le précise Irina Mavrodin, en se basant sur son expérience de traductrice d'un nombre impressionnant d'ouvrages de culture et civilisation, tout comme de théorie dans le domaine de la critique littéraire ou de la philosophie, dans le domaine des langages de spécialité, le traducteur doit adopter la forme imposée par la fréquence d'un certain usage (qui tient de nombreux et d'imprévisibles facteurs).

I.6.2. Procédés et stratégies de traduction

L'analyse des procédés de traduction doit prendre en ligne de compte autant le rôle du texte traduit dans le circuit du savoir pour la discipline dont il relève, que la problématique toujours épineuse des « stratégies » du traducteur : elles tiennent à la fois des contraintes spécifiques à la fonction du texte que de la subjectivité du traducteur³⁴.

³⁴ Sans pouvoir entrer dans des détails ici, puisque ce n'est pas le sujet central de notre ouvrage, nous aimerions pourtant rappeler les observations de Lance Hewson sur l'approche des « stratégies » en traduction, autant du point de vue de leur identification que de leur évaluation : même si le critique des traductions ne peut jamais savoir avec exactitude quel projet a été à la base de la traduction, les orientations du traducteur, ou, très souvent, l'absence d'orientations – d'où aussi l'absence de toute stratégie de traduction – sont les meilleurs indices de celui-ci. La critique des traductions met en parallèle un objet textuel et un commentaire de cet objet, montrant les conséquences des choix traductionnels, montrant ce qui a été déjà fait et préparant la voie pour la nouvelle traduction (268-269).

Comme procédés de traduction, les procédés directs semblent être utilisés avec une fréquence plus grande par rapport à la littérature, où le traducteur se sent sans doute plus « libre » à reformuler, recréer, reconstituer un discours généralement regardé comme subjectif. Les emprunts, les calques et les paraphrases littérales sont donc ainsi largement présents.

I.6.2.1. Les emprunts

Pour les discours de spécialité, des controverses séparent les usagers et les analystes de ces discours, notamment à propos du rapport entre emprunts / calques et créations linguistiques propres. Ainsi, selon Chansou (1984), ce choix est lié à des options de nature linguistique et méthodologique, mais également à la diversité des conditions sociales de la communication : « leur implantation dans l'usage repose non seulement sur des mécanismes linguistiques, mais aussi sur des processus d'ordre social » (Chansou, 1984 : 285).

Les emprunts, sous forme intégrale ou partielle – vu que les calques, tout en étant présentés dans les manuels de traductologie comme une catégorie distincte, peuvent être considérés comme des emprunts remaniés –, sont des procédés indispensables à l'intérieur de ou indépendamment du travail du traducteur, là où, en langue cible, des dénominations nouvelles s'imposent, répondant autant au besoin de désignation sans équivoque des référents qu'à la nécessité de l'internationalisation des terminologies. Si dans le cas des discours techniques la place des néologismes de toutes formes bénéficie d'une analyse systématique³⁵, la traduction des sciences humaines, de par la

³⁵ Parmi les conclusions de Chansou (1984 : 285) à ce sujet, nous retenons le fait que le développement d'une terminologie dépend de multiples facteurs économiques, psycholinguistiques et sociaux, et que les exigences de la communication internationale comme le souci de préserver la clarté de la langue ne sont pas les seuls principes à retenir pour orienter les travaux terminologiques. C'est pour cela que, « dans la perspective d'un aménagement « raisonné » des langues techniques, les terminologues et les normalisateurs devraient pouvoir s'appuyer sur des descriptions méthodiques des divers usages sociaux des vocabulaires techniques et sur une analyse des facteurs qui favorisent l'implantation des néologismes dans la langue. »

nature « mixte » de ces textes, est très rarement soumise à l'attention de la part des spécialistes en terminologie.

Défini dans les dictionnaires de référence comme le procédé par lequel on « transplante » un mot en langue cible, l'emprunt est utilisé surtout dans les textes de spécialité, mais dans les textes littéraires aussi, d'habitude, pour la première catégorie, pour combler des vides lexicaux ; au niveau des culturèmes, leur rôle est essentiel pour la préservation de la « couleur locale ». Diverses solutions peuvent apparaître dans le processus du traduire, en fonction des besoins concrets du texte, de la simple insertion sans modification aucune du terme, jusqu'à l'usage des périphrases explicatives (appelées en traductologie *incrémentialisations*) dans le texte ou des explications paratextuelles dans des notes de bas de page.

Comme moyen d'enrichissement du lexique ou comme procédé de traduction, les emprunts sont un baromètre important de la dynamique de la langue : Eugène Coşeriu, qui a théorisé la langue y compris dans la perspective du potentiel traductif, attirait l'attention sur les rapports intrinsèques entre les structures d'une langue et les phénomènes³⁶ de la vie spirituelle et sociale.

Considérée par les spécialistes comme étant une langue à caractère hospitalier (voir par exemple, 1997 : 9), douée d'un potentiel important d'intégration des mots nouveaux, la langue roumaine comme langue cible donne au traducteur des sciences humaines la possibilité d'utiliser le procédé de l'emprunt sous toutes ses formes. La langue française comme langue source occupe une position privilégiée de ce point de vue, puisque le français, comme langue romane, a contribué de manière essentielle à la modernisation du lexique, à partir du XVIII^e siècle, s'intégrant dans un mouvement de ce qu'on appelle la « re-romanisation » de la langue roumaine.

³⁶ « Les langues existent et se développent non pas seulement en vertu des raisons internes de leur équilibre comme systèmes (relations structurales) mais surtout en relation avec d'autres phénomènes d'ordre spirituel et social : la langue est légitimement liée à la vie sociale, à la civilisation, à l'art, au développement de la pensée, à la politique, etc., en un mot, à la vie entière de l'homme » (Coşeriu 1999 : 58, *c'est nous qui traduisons*).

L'influence de cette langue sur le roumain a été définitoire, comme le montrent nombre d'études de spécialité, dont le récent projet de recherche exploratoire sur la question dirigé par Daniela Dincă, qui a eu comme résultat la parution d'un dictionnaire de spécialité³⁷. Il s'agit pratiquement de la plupart des parties du lexique roumain, autant pour les mots usuels que pour le lexique des divers domaines scientifiques et techniques : à côté des sciences exactes comme la médecine, la mécanique, les spécialistes énumèrent également des sciences humaines comme la sociologie, l'histoire, la psychologie.

En général, les emprunts relevant de ces domaines du savoir gardent en totalité le sens de la langue d'origine, ce qui n'est que partiellement valable pour les mots de la catégorie du lexique usuel. Un statut plus particulier ont, selon nous, et mériteraient une attention accrue, les mots relevant des sciences humaines qui peuvent appartenir aux deux catégories, étant, en fonction du contexte, des mots du vocabulaire quotidien ou des termes de spécialité.

Qu'il s'agisse de mots à etymon unique ou multiple, les emprunts sont parfaitement intégrés dans la langue cible, étant facilement soumis aux procédés de la dérivation et de la composition. Le parcours historique de ces emprunts est fort intéressant, c'est pourquoi nous considérons que le rôle de la traduction et du traducteur, surtout pour les sciences humaines, devrait plus souvent être inclus dans ces études.

I.6.2.2. La reformulation

Dans les textes théoriques et scientifiques, dont le propre serait d'assurer, pour le lecteur, le parcours du « connu vers une découverte » (cf. Vidalenc, apud Thoiron, 1991), on a généralement recours assez souvent au procédé de la reformulation.

La reformulation est en même temps une stratégie de traduction importante dans le transfert de ces textes d'une langue à une autre,

³⁷ *Dicționar de împrumuturi lexicale din limba franceză*, coordinateurs Adriana Costăchescu, Daniela Dincă, Editura Universitară Craiova, 2009.

étroitement liée à l'explicitation. En fonction du type de texte, de sa rhétorique aussi, le traducteur les utilise généralement pour répondre au besoin souvent ressenti en traduction d'éclaircir, de faciliter la compréhension de certains segments du texte, qu'il anticipe comme problématiques, d'où la nécessité d'une permanente corrélation entre traduction et profil du public récepteur.

Définie comme une « aide à la présentation de l'inconnu » (Thoiron, 1991 : 101), la reformulation est, en traduction, non pas obligatoirement un pis aller, ou encore l'illustration d'un échec de traduction, comme on pourrait le croire à première vue, démasquant les limites d'un traducteur qui ne trouve pas le bon équivalent en langue cible, mais une nécessité d'adaptation discursive, d'explicitation dans un registre ou à l'aide d'un lexique plus familier, censé être mieux décodé par les lecteurs du texte cible. La reformulation peut résulter du et affecter autant le niveau stylistique, que le niveau strictement lexical. Pour les sciences humaines, nous pensons que c'est le deuxième cas qui est le plus intéressant, le premier relevant plutôt d'une option personnelle, d'une subjectivité individuelle du traducteur, difficilement généralisable.

En tant que lecteur spécialisé et privilégié du texte qu'il traduit, le traducteur d'un livre de sciences humaines suit d'habitude le mouvement général du texte scientifique d'origine, en ponctuant, s'il considère qu'il est nécessaire, les explications du texte, et en s'assurant, par des reformulations, que les concepts nouveaux ou les apports informationnels vont bien passer en langue cible.

La progression du connu vers l'inconnu, spécifique au texte scientifique, autant au niveau des concepts que des termes en tant que tels, peut se trouver, ainsi, plus ou moins modifiée en traduction, généralement dans le sens d'une plus grande place accordée à la reformulation et à l'explicitation. Ceci suppose aussi une intervention dans le degré de vulgarisation du texte en traduction, qui est normalement en proportion inverse avec le degré de terminologisation du texte envisagé. Pour une bonne gestion de ces rapports, le traducteur doit évidemment bien comprendre le texte qu'il traduit, mais également suivre une stratégie constante de progression entre informations censées être connues et

informations nouvelles pour le traducteur de la langue cible le long de sa traduction, afin d'assurer la cohérence terminologique, la proportion nécessaire entre termes et mots génériques, mais également l'efficacité à la limite didactique du texte par rapport à son lecteur³⁸, cette stratégie affectant y compris la rhétorique du texte en traduction, car elle touche à l'économie du texte aussi.

Tout est question de perception et d'analyse du type de relation qui s'institue entre lecteur et texte, du type d'information ou de connaissance que l'on veut fournir au lecteur, en fonction aussi de l'éditeur, de la collection, de toute la logique de l'intégration du livre traduit dans le circuit éditorial au moment de sa parution. Ce que Philippe Thoiron et Henri Béjoint affirment à propos de la reformulation dans le texte scientifique est également valable pour la traduction de ce texte :

« Le choix des éléments d'information présents dans la reformulation dépend donc étroitement du contexte, et c'est seulement dans cette optique qu'on pourrait se livrer à une évaluation de la qualité des reformulations : certes les reformulations sont fragmentaires, mais la question pertinente est de savoir si elles permettent d'avancer, de continuer, à lire, de comprendre. Ce qui compte, c'est l'efficacité du message, et non la précision dans l'absolu des équivalents fournis par les reformulations » (Thoiron, Béjoint, 1991 : 105).

Il ne nous semble pas du tout accidentel, d'ailleurs, que le traductologue Antoine Berman (1999) plaçait en deuxième place, dans la liste des célèbres treize tendances « déformantes de l'original »³⁹, la « clarification » et la « vulgarisation », que l'on pourrait rapprocher de la

³⁸ La didacticité des textes et discours théoriques / scientifiques / techniques et ou de vulgarisation a été largement débattue dans le domaine de l'analyse du discours (Sophie Moirand, Francine Cicurel pour le domaine français, surtout dans le cadre du CEDISCOR, Vasile Dospinescu, pour le domaine roumain); en traduction, la tendance à une surdidacticisation du texte traduit, est, à notre avis, très présente pour les sciences humaines.

³⁹ Ces tendances sont : la rationalisation; la clarification; l'allongement; l'ennoblissement et la vulgarisation ; l'appauvrissement qualitatif ; l'appauvrissement quantitatif ; l'homogénéisation ; la destruction des rythmes ; la destruction des réseaux signifiants sous-jacents ; la destruction des systématismes ; la destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires ; la destruction des locutions et idiotismes ; l'effacement des superpositions de langues.

stratégie de reformulation. Mais il est clair, en ce qui nous concerne, que sa théorie ne saurait s'appliquer en dehors du texte strictement littéraire, et qu'une approche plutôt fonctionnaliste des stratégies de traduction serait profitable aux livres des sciences humaines.

1.6.3. La relation Culture-Traduction en sciences humaines

Sujet de réflexion important dans la traductologie de nos jours, bénéficiant de l'attention des grands noms de cette science (Antoine Berman, Henri Meschonnic, André Lefevere et Susan Bassnett, Jean-Louis Cordonnier, Michel Ballard, Salah Mejri, et, pour le domaine roumain, Georgiana Lungu-Badea, Irina Mavrodin, Muguraș Constantinescu), la dimension culturelle de la traduction telle qu'elle se manifeste dans le livre traduit a été fort différemment perçue dans la pratique de la traduction le long du temps, étant, toutes approches confondues, soumise à un véritable *filtrage*. Comme nous le précisons avec Muguraș Constantinescu dans le texte de cadrage du récent colloque international organisé à Suceava sur la thématique (*Dimension culturelle du texte en traduction*, 2014), la relation, absente ou, au contraire, valorisante, entre traduction et culture est à mettre en rapport avec l'histoire des traductions et à être jugée en fonction de la pression de l'époque, du contexte culturel, des convictions intimes du traducteur, de l'histoire des mentalités, de l'écart entre les deux cultures impliquées.

Avec cette relation, nous sommes certainement devant l'aspect qui stimule peut-être le plus le potentiel de la langue cible, vu que les référents culturels ont généralement été associés au problème de la « résistance » à la traduction, et même de l'intraduisibilité, vu leur « irréductible singularité » (cf. Paul Bensimon, 1998). D'où le besoin d'Antoine Berman d'introduire dans la terminologie traductologique le syntagme *traduisibilité littéraire*.

Bien avant l'explosion des approches culturelles de la traduction, Henri Meschonnic forgeait, en 1973, le concept de *langue-culture*, qui, malgré les vives critiques qui ont suivies, dont celles de Jean-René Ladmiral, met en avant l'importance de la prise en ligne de compte de la dimension

culturelle de toute traduction, opération qui, selon le même spécialiste, ne saurait se développer et être analysée sans la placer dans un cadre culturel élargi, où entreraient, en même temps, le langage, la politique, l'histoire, la littérature. Il nous semble que, pour la conception actuelle des sciences humaines, qui réunit littérature et œuvres non-littéraires, censées construire le savoir sur l'homme, une telle perspective a des bénéfices évidents, intégrant de manière cohérente des éléments au départ distincts.

Pour André Lefevere, la part de la traduction dans la culture en général est essentielle, au point qu'on peut apprécier que l'histoire des traductions est aussi l'histoire du pouvoir formateur d'une culture sur une autre. La culture, et en particulier la culture d'arrivée, ne doit pas être automatiquement associée à une entité monolithique, car il existe toujours une tension à l'intérieur de la même culture, responsable de l'évolution de celle-ci. Les traductions sont faites avec l'objectif précis d'influencer le développement d'une culture. Une observation importante pour le domaine qui nous intéresse est que la traduction a besoin d'être étudiée en étroite liaison avec la typologie textuelle, les registres, et le degré d'intégration des différents univers discursifs.

L'un des traductologues de référence pour l'étude du rapport entre langue et culture en traduction, Jean-Louis Cordonnier, propose d'encadrer les études sur la traduction et la culture dans un tableau encore plus large, car, à côté de l'histoire, il énumère nombre de disciplines relevant des sciences humaines qui pourraient permettre une description fiable de la complexité de cette relation:

« Aujourd'hui il faut recourir à l'ensemble des outils conceptuels mis à notre disposition par l'ethnologie, l'anthropologie, la sociologie, la littérature, et qui nous permettront d'analyser sérieusement les paramètres de la culture dans la traduction. Cela est vrai en ce qui concerne les traductions de maintenant. » (Cordonnier, 2002 : 43).

Selon lui, la traduction a un rôle *constitutif* sur le plan de la culture, participant à la « complétude du langage », approche qui permet de traiter la question de l'intraduisibilité d'une manière positive. Ses remarques sur

la capacité de la traduction d'accomplir un travail de ré-écriture nous semblent également fort pertinentes, mettant en avant le discours et ses possibilités infinies de rendre les potentialités des signes comme un tout⁴⁰.

Il apprécie également, dans le même article datant de 2002, et ce dans le contexte où on peut considérer qu'il y a eu nombre d'avancées et de publications dès la fin du XX^e siècle, que les histoires de la traduction manquent dans le domaine, leur rôle étant principalement de sortir les traducteurs de l'ombre, de mettre en évidence leur rôle au cœur pour le développement des relations interculturelles, pour la transmission d'informations, pour la constitution des littératures et des cultures nationales.

La relation entre la culture et la traduction se manifeste dans le cas des livres relevant des sciences humaines à deux niveaux du texte : un premier niveau plutôt implicite, permettant la construction pertinente du cadre général du texte, résultant de la connaissance globale du contexte, et un deuxième niveau explicite, dans le cas des culturèmes. Ceux-ci constituent un problème terminologique spécifique, étant porteurs d'informations d'ordre culturel, particuliers pour un certain espace.

C'est donc une question à la fois de *problèmes* et de *termes*. Les deux sont importants dans la mesure où le traducteur est cet « interprète auprès d'un autre public, celui, en fait, qu'il connaît en vertu de sa familiarité avec la langue dans laquelle il traduit, avec le public qui la parle et avec la culture qu'il partage. » (Rochlitz, 2001 : 76). Le même spécialiste attire l'attention sur un aspect important qui distingue l'auteur et le traducteur : à la différence de celui dont il traduit le texte, qui n'a comme point de repère que son propre univers culturel, le traducteur doit avoir la capacité de se déplacer entre deux univers culturels, ce qui signifie souvent une organisation sociale et économique, ou des mentalités fort différentes, et en anticiper, pour trouver la solution optimale, les problèmes, sans sacrifier les

⁴⁰ « Quant au travail de ré-écriture de la traduction, sur le plan linguistique, il n'est pas celui ou du sens, ou de la signifiante, mais celui de la totalité du signe, c'est-à-dire celui du sens *et* de la signifiante. *Ni cibliste, ni sourcier*. Dichotomie simpliste dans laquelle nous ne nous reconnaissons pas. Le travail de ré-écriture n'est pas une traduction de la langue, mais de ce que le discours fait de la langue. » (Cordonnier, 2002 : 49)

idées de l'original. Cette capacité permet au traducteur et / ou à l'éditeur d'anticiper l'intérêt du public pour une certaine thématique / théorie, par rapport aussi à sa conformité aux normes / à la mentalité définitoire pour le contexte de la parution de la traduction :

Ce que le traductologue Antoine Berman appelle « l'étrangéité » d'un texte ne fonctionnera jamais de la même façon dans un livre relevant des sciences humaines – par exemple de la philosophie ou de la religion – et dans un texte littéraire, où une certaine distance se crée dès le début entre le lecteur et le texte de fiction, de par son statut. Aussi la question des mentalités est-elle beaucoup plus délicate et un véritable « problème de traduction » pour les sciences humaines. Traducteur et éditeur sont directement responsables de la réaction du nouveau public face à des idées toutes nouvelles, parfois contraires ou du moins étrangères à la façon de penser du lecteur cible.

Jean-Louis Cordonnier, soulignait au début des années 2000 l'importance des analyses des paramètres culturels dans tous les types de traductions, y compris non-littéraires, et que la traductologie devrait « puiser » dans nombre de disciplines relevant des sciences humaines. Ainsi, il précise qu'il est souhaitable de faire appel également à d'autres sciences humaines, car ceci permettrait le développement d'une traductologie aux multiples facettes (Cordonnier, 2002 : 39).

Parmi ces sciences, l'auteur énumère l'histoire, les sciences du langage, l'anthropologie, la sociologie, la psychanalyse et la philosophie. Ceci a une importance particulière pour la définition même de la traduction, qui n'est sans doute pas uniquement une opération linguistique, mais un processus fonctionnant selon des paramètres sociaux et culturels qu'il s'agit de comprendre et d'analyser dans toute la complexité du réseau dont ils relèvent.

« Les paramètres culturels sont à même de jouer par conséquent un grand rôle dans la traduction en général, y compris dans ce qu'on appelle traditionnellement la traduction scientifique et technique, même si ce type de traduction n'est pas le lieu où les enjeux culturels se manifestent avec le plus d'acuité. » (Cordonnier, 2002 : 39)

Une recherche sur la dimension culturelle de la traduction implique une réflexion sur les référents culturels. Si l'on est d'accord que, parmi les tâches importantes du traducteur, celle d'élucider la référence des unités de langue occupe une place importante, il y a lieu de se demander à quel point cette tâche est accomplie dans le cas de l'épineuse question des *culturèmes* – mots relevant des réalités socio-culturelles spécifiques à une certaine communauté et difficilement traduisibles dans une autre, couvrant une aire sémantique fort généreuse : géographie, tradition, technique, organisation sociale, modes de vie.

Relevant d'une terminologie assez riche, qui témoigne d'un effort constant de conceptualisation (*culturème*, *référent culturel*, *désignateur culturel*, *catégorie culturelle*), le domaine pose des problèmes fondamentaux non pas seulement pour la pratique de la traduction (les stratégies mises en place, vu les limites de l'équivalence à ce niveau ; le rapport entre traduit et intraduit) mais aussi pour son épistémologie (la manière dont il faudrait concevoir le concept de traduction à partir de sa relation avec la culture, surtout lorsqu'il s'agit de cultures peu ou non compatibles).

La question des culturèmes se pose de manière tout à fait différente dans la traduction des sciences humaines par rapport à la littérature, où le traducteur a certainement plus de liberté à jouer entre emprunt et adaptation, entre préservation de l'étrangéité du texte source, neutralisation, ou, encore, naturalisation.

Si nous sommes d'accord avec la théoricienne roumaine des « culturèmes », Georgiana Lungu-Badea, qu'une distinction nette doit être faite entre les mots qui assurent le « transfert de l'information » et ceux qui sont responsables du « transfert culturel » (2009 : 23)⁴¹, nous considérons, cependant, que cette proposition pourrait être légèrement affinée.

En tant qu'expressions référentielles désignant des référents spécifiques à la culture source, étroitement liés à l'organisation sociale et économique, à la vie quotidienne, à tout ce qui est d'habitude inclus dans la notion de

⁴¹ Puisque « l'opération de traduction est à la fois un processus de traitement de l'information et une action interlinguale transculturelle partagée par les protagonistes de l'interaction » (Lungu-Badea, 2009 : 23).

culture et de *civilisation*⁴², les culturèmes ont, selon nous, un rôle double, assurant, en plus du transfert strictement informationnel, le transfert culturel. Il s'agit, sans doute, d'unités complexes, porteuses d'informations d'habitude nouvelles ou même inédites pour le lecteur de la langue cible, mais dont l'identification même pose parfois problème et engendre des controverses lors de l'analyse critique des stratégies et procédés de traduction.

De toute façon, dans les sciences humaines, les culturèmes doivent être analysés en étroite relation avec le degré de spécialisation des termes utilisés dans le texte, tout comme avec le *skopos* du livre traduit. Nous rappelons à l'appui, même si l'affirmation concernait l'importance de la dimension culturelle du texte littéraire en traduction, les observations de Paul Bensimon dans le numéro de la revue *Palimpsestes* dédié à la question :

« Au lieu de considérer l'exactitude d'une traduction selon des critères purement linguistiques, l'approche culturelle scrute les *fonctions* respectives du texte premier dans la culture d'origine et du texte traduit dans la culture réceptrice. Une telle approche remet en question, directement ou indirectement, le concept traditionnel de fidélité : une traduction n'est-elle pas « fidèle » lorsque le texte traduit *fonctionne* dans la culture cible de la même façon que l'original dans la culture source ? » [Paul Bensimon, 1998 : 14]

Tout analyste de la traduction d'un livre des sciences humaines devrait, selon nous, se poser sérieusement la question de la possibilité d'appliquer à ce genre de texte / discours les principes de la critique des traductions généralement acceptés à l'heure actuelle en traductologie, notamment, pour

⁴² Conformément à ce qu'on appelle « le triade culturel de Hall » [in Baker, 2001] la culture peut être entendue comme *civilisation* (arts, nourriture, vêtements, architecture, institutions), comme *norme* (coutumes, rituels, conduite, style) ou encore comme *système de croyance et de représentation* (temps, espace, action). Pour Jean Louis Cordonnier (1995), le concept de culture est relativement jeune. Une définition qui nous semble bien couvrir les perspectives actuelles du concept est celle incluse par Mona Baker dans son encyclopédie sur les études de traductologie, à savoir « modèle du monde commun pour les membres d'une communauté, un système hiérarchisé de croyances, valeurs, stratégies qui interagissent et dirigent les actions des membres de cette communauté » (Katan, in Baker, 2001).

ce qui est du fameux rapport entre *traduction ethnocentrique* et *traduction éthique* d'Antoine Berman (1999).

I.6.4. Les noms propres dans la traduction des textes de sciences humaines

Dans la catégorie des expressions référentielles qui deviennent problématiques en traduction, une place bien particulière est occupée par les expressions désignatives, notamment par les noms propres. Les traductologues y ont depuis toujours prêté une attention accrue, des livres entiers comme celui bien connu de Michel Ballard, *Le nom propre en traduction*, paru en 1996 et bénéficiant également d'une traduction roumaine⁴³, y étant dédiés.

Dans les sciences humaines, ils peuvent constituer en effet un problème de traduction, dans la mesure où la stratégie de transfert des noms propres d'une langue dans une autre ne se pose jamais de la même manière dans un texte de fiction et dans un texte d'histoire par exemple ; des différences notables existent autant du point de vue de leur fréquence, que de leur typologie et de leur valeur en contexte.

Une bonne documentation comme une connaissance du domaine sont, de nouveau, des prérequis importants pour le traducteur d'un tel texte. Nous considérons également qu'une connaissance minimale des caractéristiques linguistiques de ces types d'expressions référentielles dont s'est longuement occupée non seulement la linguistique générale mais la logique aussi est en principe nécessaire, surtout pour la traduction des textes qui utilisent un nombre important de noms propres relevant des différents types généralement inclus dans les classifications.

Si traditionnellement on inclut dans l'onomastique trois grandes classes, notamment les anthroponymes, les toponymes et, pour certains chercheurs, dont Michel Ballard (2001), les référents culturels, dans les

⁴³ Editura Universităţii de Vest, Timişoara, 2011. Il s'agit d'une traduction collaborative, réalisée par une équipe de l'Université de Timişoara, sous la coordination de la professeure traductologue Georgiana Lungu-Badea.

publications plus récentes, les linguistes identifient des classes plus précises pour les éléments assez disparates inclus dans la dernière catégorie, celle des « référents culturels », construisant d'habitude des modèles taxonomiques à cinq ou à six membres :

- les anthroponymes,
- les toponymes,
- les ergonymes,
- les pragmonymes (appelés aussi praxonymes),
- les phénonymes,
- les zoonymes.

Comme expressions référentielles dénomminatives, qui entrent en concurrence avec les descriptions définies pour désigner les référents dans le monde, les noms propres n'offrent pas d'informations sur les caractéristiques des objets auxquels ils réfèrent, mais assurent une désignation directe du référent, ressemblant, de ce point de vue, aux déictiques ; bien sûr, dans chaque communauté, les noms propres ont une certaine signification culturelle et sociale. L'existence d'un rapport référentiel entre le nom propre et un objet dans le monde est le fait d'attribuer à cet objet le nom en question, et de le garder en tant que tel.

Les noms propres se caractérisent donc par stabilité. Mais, en termes de fréquence, comme le précise Dominique Maingueneau (2005), un nombre relativement petit de référents peuvent être désignés à travers un nom propre. Ainsi, nous donnons des noms propres aux objets qui sont fréquemment évoqués, relativement stables dans l'espace comme dans le temps et qui ont une importance sociale ou affective.

Les noms propres remplissent d'habitude trois fonctions principales. Ils permettent d'*identifier* un référent. Il s'agit en fait de leur fonction primordiale, par laquelle le nom propre renvoie directement à un objet dans le monde, envisagé comme objet singulier, et qui est fondée sur les connaissances communes, partagées par les participants à la communication. Leur deuxième rôle est de *dénommer* un référent. C'est la fonction par laquelle le locuteur transmet à son interlocuteur qu'il existe un référent qui porte ce nom, dont l'identification correcte est conditionnée par

l'existence d'un savoir partagé des participants à la communication, dans notre cas précis les lecteurs du texte traduit face au travail du traducteur. Enfin, les noms propres ont aussi pour fonction d'assurer la prédication : dans certains cas, par l'utilisation d'un nom propre, le locuteur renvoie à certaines propriétés du référent en question censés être connues par les interlocuteurs.

Pour le transfert des noms propres d'un texte à un autre dans une langue cible, il existe plusieurs solutions⁴⁴, qui s'appliquent en fonction de plusieurs critères, de nature différente. Nous rappelons, entre autres, le type de langues mises en contact, la catégorie et le type de nom propre, le type de référent qu'il désigne, le type de texte à traduire, le genre textuel, le rôle du nom propre dans l'économie du texte original, le contexte historique et socio-culturel de l'œuvre originale, le contexte historique et socio-culturel dans lequel paraît la traduction, les normes traductives qui sont en vigueur à l'époque de la traduction, enfin la subjectivité du traducteur. Autant de facteurs dont tout critique des traductions doit tenir compte avant d'émettre des jugements de valeur sur la traduction fournie par un certain traducteur.

L'idée que les noms propres « ne se traduisent pas », mais sont préservés tels quels ne peut pas entrer, comme le souligne dès le début de son ouvrage Michel Ballard (2001 : 15), dans une analyse traductologique sérieuse, correspondant en fait, si on la soumet à l'examen du corpus réel des traductions, à un nombre très limité de situations auxquelles se confrontent les traducteurs.

Vu les particularités sémantiques des noms propres, comme leurs divers types et structures, on peut identifier plusieurs « degrés » dans leur passage d'une langue à une autre. Notre présentation suit en grandes lignes la classification proposée par Michel Ballard dans son analyse traductologique, qui, tout en étant appliquée sur un corpus anglais-

⁴⁴ L'étude du nom propre en traduction a par ailleurs engendré nombre d'analyses traductologiques, surtout ces dernières années, or il est clair que autant les occurrences de ces unités linguistiques dans les corpus bilingues que les types de solutions proposées par les traducteurs sont suffisamment variées pour ne pas se bloquer sur des considérations de ce genre.

français, est parfaitement généralisable à d'autres couples de langues⁴⁵ (2001, 18-48) :

1. Le report, procédé par lequel on transfère intégralement l'unité du texte source dans le texte cible, représente une sorte de « degré zéro » de la traduction du signifiant, à la limite une non-traduction. On l'utilise surtout dans la catégorie des anthroponymes (comme une sorte de « concession à l'étranger », pour reprendre l'explication métaphorique de Michel Ballard) pour les noms de famille, pour les prénoms⁴⁶ et pour certains appellatifs (notamment ceux qui n'ont pas d'équivalent en langue cible, les autres étant soit reportés, soit traduits).

Pour les toponymes, le report est utilisé en général dans le cas de certains lieux à l'intérieur des villes. Il est plus rare dans les autres classes de noms propres, mais apparaît néanmoins dans le cas de certains noms d'institutions, de publications, de noms de marque, etc., sans toutefois caractériser de manière générale les classes entières.

2. Comme formes particulières de report, situées donc toujours au degré zéro de traduction, la transcription et la translittération sont des procédés qui s'appliquent dans les situations où les deux langues mises en contact par l'acte de la traduction relèvent de systèmes d'écriture différents. Pour les deux langues de notre corpus, ce procédé ne s'impose que si les noms propres utilisés dans l'original sont eux-mêmes transcrits d'une langue à système différent et ne sont pas identiques à la structure transcrite en langue cible (c'est le cas des noms des linguistes russes mentionnés dans le *Cours* de Ferdinand de Saussure).

3. Le premier degré de traduction dans le cas des noms propres est représenté par l'assimilation phonétique et graphique de ceux-ci en langue cible, on parlera donc de roumanisation pour les assimilations du français

⁴⁵ Ce qui est également prouvé par le fait que le livre a pu être traduit.

⁴⁶ Pour lesquels il existe une « tentation » assez grande de la part des traducteurs de leur trouver des « équivalents » en langue cible, or il est plus prudent d'appliquer à leur niveau aussi le principe de report du prénom afin d'éviter les brouillages des réseaux construits dans les textes comme l'incohérence : « Ce sont en fait la visée d'homogénéité et la fonction de repère culturel assumée par le nom propre qui jettent l'interdit sur la pulsion de traduire » (Ballard, 2001 : 20).

vers le roumain et de francisation pour le cas inverse ; c'est un procédé fréquent dans la plupart des classes des noms propres, surtout pour les toponymes. Évidemment, ce n'est pas l'option individuelle des traducteurs qui y intervient, puisque c'est un phénomène linguistique qui doit être soumis à l'épreuve du temps, qui relève de la dynamique de la langue et des types de contacts entre les langues, mais le traducteur est censé connaître les formes des noms propres spécifiques à chaque langue et avoir recours aux dictionnaires encyclopédiques et de noms propres pour chaque langue en cas de doute.

4. Le deuxième degré de traduction, l'étape où l'on peut effectivement parler de traduction, est celui de l'équivalence plus ou moins littérale qui apparaît dans le cas des traductions « consacrées » pour les noms propres de référents bien connus dans les deux cultures, comme il arrive dans le domaine de l'histoire ou de la religion. La tâche du traducteur est, dans ce cas aussi, de bien connaître les équivalences, sans pouvoir / devoir effectuer d'interventions personnelles à ce niveau.

Normalement, ce sont des syntagmes nominaux qui ont la structure : nom propre + nom commun (e.g. Guillaume le Conquérant – Wilhelm Cuceritorul), ou bien nom commun + nom propre (Saint Jean-Baptiste / Sfântul Ioan Botezătorul) et cette structure est préservée telle quelle en langue cible, le nom propre étant transféré par assimilation et les noms communs par traduction littérale, par l'association aux équivalents courants en langue cible. La tâche du traducteur se résume à l'association correcte des deux noms propres, envoyant, par des codes différents, au même référent dans le monde.

5. Le troisième degré de traduction est représenté par l'utilisation en langue cible de mots complètement différents, l'usage imposant une désignation distincte dans les deux langues pour le même référent. Conformément aux observations de Michel Ballard, cette pratique vise en particulier les noms de lieux et les référents culturels, comme certaines fêtes ou certains événements (des « praxonymes »). Ils sont particulièrement importants dans le cas des sciences humaines pour les ouvrages d'histoire, de civilisation, d'anthropologie, etc., le traducteur ayant la tâche de bien

s'informer sur les équivalences existantes à ce niveau pour ne pas provoquer de confusions, des identifications erronées, etc.

6. Le quatrième degré de traduction est représenté par les situations où les équivalents des noms propres en langue cible présentent une différence significative de concentration, dans le sens d'une réduction ou bien d'une extension du signifiant ; ce sont les toponymes qui en sont le plus souvent affectés, mais les anthroponymes ne sont pas complètement exceptés (e.g. *DSK – Dominique Strauss-Kahn*, le traducteur ayant le choix de garder dans le texte traduit la siglaison ou au contraire de transférer le nom propre sous sa forme intégrale, en rétablissant ce qui était effacé, afin d'en faciliter la compréhension par les lecteurs de la langue cible, qui n'y sont certainement pas toujours familiarisés au même degré que les lecteurs de la culture source).

7. Le dernier degré de traduction identifié par Michel Ballard rend compte de situations spécifiques plutôt au discours littéraire, qui se rencontrent très rarement dans le cas des sciences humaines : il s'agit des jeux de sons et des transferts ludiques ayant à la base des noms propres, et qui mettent à l'œuvre le compliqué problème de la créativité du traducteur. À la différence de toutes les autres situations répertoriées jusqu'ici, la tâche du traducteur y est double : il doit non seulement choisir les bons équivalents des noms propres en question en langue cible, mais aussi essayer de préserver le niveau stylistique du texte traduit.

L'importance de l'application de la meilleure stratégie de transfert d'une langue à une autre au niveau des noms propres est de premier rang si nous pensons au fait qu'ils désignent des référents censés être uniques, référents qui sont très souvent les éléments centraux dans les textes des sciences humaines. Proposer les bons équivalents en texte cible est donc un *sine qua non* de la qualité de la traduction, tout échec d'identification de leurs référents lié aux erreurs de traduction ayant des conséquences significatives autour de la possibilité, pour le lecteur, de construire et de comprendre les réseaux signifiants bâtis entre le texte et le contexte extralinguistique, mais également à l'intérieur du texte en tant que tel. L'observation de Michel Ballard à ce sujet nous semble fort intéressante :

« Outre le fait qu'il renvoie à un référent, à identifier, et qu'il peut renvoyer à du sens par des voies détournées, le Npr est aussi un **élément de texture** par la densité des réseaux auxquels il appartient et par la nature des relations qui s'y instaurent : en ce domaine également on voit intervenir un donné constitué par les tendances des discours et des options plus ou moins marquées de la part des traducteurs dans leurs application » (Ballard, 2001 : 204, *c'est nous qui soulignons*).

Vu leurs particularités sémantiques, les noms propres ont souvent été rapprochés des emprunts, ce qui montre aussi leur rôle dans la construction de la dimension culturelle du texte en traduction. Les procédés du report et de l'assimilation, fortement liés à l'usage et aux normes, doivent être bien maîtrisés par le traducteur : la documentation joue, dans ce cas aussi, un rôle central, pour assurer une connaissance approfondie des coordonnées contextuelles, historiques, sociales, économiques spécifiques aux textes où ces unités de langue apparaissent.

Seconde partie
*Problèmes de traduction
et diversité des textes / discours*

II.1. Traduire les textes des sciences du langage

Pendant la deuxième moitié du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle on a enregistré des évolutions importantes dans le domaine des sciences du langage, bien des nouvelles disciplines faisant leur apparition, à côté de nombreuses approches différentes, à caractère notamment interdisciplinaire. Les exemples les plus révélateurs dans ce sens sont, selon nous, l'analyse du discours et la pragmatique, domaines qui ont établi, dans leur description de la langue en contexte et des réseaux discursifs, de forts liens avec la rhétorique, la sociologie, la psychologie, en renouvelant également la perspective sur la littérature.

Le texte littéraire, vu comme type de discours, est nécessairement lié à son contexte, ce qui transforme l'œuvre, selon la vision de Dominique Maingueneau [2004], dans un *événement énonciatif*, construit à partir d'un tissage compliqué de fils entre *subjectivité*, *ethos*, *institution littéraire* et *fonctionnement textuel*. Comme l'auteur l'affirme :

« Le texte n'est pas destiné à la contemplation, il est **énonciation** tendue vers un **co-énonciateur** qu'il faut mobiliser pour le faire adhérer « physiquement » à un certain univers de sens. » (Maingueneau, 2004 : 203, *c'est nous qui soulignons*)

Les reconsidérations et reconfigurations d'ordre théorique ont engendré toute une série de renouvellements sur le plan terminologique aussi. Sans toujours bénéficier de traduction rapide dans le contexte roumain, restant parfois même non-traduits, les ouvrages fondateurs de l'analyse du discours et de la pragmatique, à côté de ceux, beaucoup plus

vieux, de linguistique générale, relevant notamment de la recherche dans le domaine français, ont été connus en Roumanie, jusqu'au moment de leur parution en roumain, uniquement dans le cercle des spécialistes du domaine.

Dans ce qui suit, après une présentation générale des problèmes que posent en traduction les textes relevant des sciences du langage, nous nous proposons d'analyser quelques aspects relatifs au cas de la traduction roumaine du livre fondateur de la linguistique moderne, notamment le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, et à celui d'une série de livres d'analyse de discours et de linguistique textuelle parus aux éditions Institutul European de Iași, dans la première décennie des années 2000, à laquelle nous avons contribué nous-même en tant que traductrice.

Le choix du corpus, qui ne peut être, vu l'étendue du domaine de la linguistique actuelle, que très partiel, peut apparaître comme subjectif, puisque nous avons tenu à y inclure notre propre expérience de traduction, mais il suit les principes de formation d'un corpus pertinent auxquels nous avons fait référence dans l'argument de ce livre. Le *Cours* de Ferdinand de Saussure est emblématique pour le concept de *grande œuvre*, de livre *fondateur* d'un domaine. C'est avec Ferdinand de Saussure et sa théorie sur la langue que s'est défini l'objet d'étude même de ce qu'on appelle les sciences du langage, notamment la *langue*. Il est également un excellent exemple pour illustrer le cas des textes importants d'une discipline qui reçoivent une traduction tardive dans une langue et culture cible, aussi sa traduction pourrait entrer dans un mouvement de récupération plutôt que de configuration au niveau de l'épistémologie même de la discipline.

Les livres de Dominique Maingueneau, d'autre part, nous semblent révélateurs du point de vue de l'effort conjoint d'une maison d'édition et d'un groupe de chercheurs-traducteurs d'assurer au grand public l'ouverture, par la traduction, vers un domaine en pleine émergence, l'analyse du discours et la pragmatique.

II.1. Problèmes de traduction des sciences du langage

Avant d'entrer dans la présentation et la discussion des problèmes concrets que posent, en traduction, le passage d'une langue à l'autre des textes métalinguistiques, nous aimerions rappeler quelques idées directrices – sans lesquelles, à notre avis, il est difficile de comprendre et de résoudre la complexité du processus traductif – qui relient la traduction à la théorie du langage : de grands traductologues comme Henri Meschonnic ont maintes fois présenté cette relation comme centrale pour la traductologie.

Dans son étude sur l'enjeu du traduire pour la théorie du langage, pièce centrale du numéro de la revue de traductologie *Septet* dédié au rapport entre traduction et philosophie du langage, Henri Meschonnic démontre l'importance de l'influence réciproque entre les deux : d'une part, la traduction a un rôle central pour la représentation du langage et de la société, d'autre part, « le problème majeur et même unique de la traduction est sa théorie du langage » (Meschonnic, 2009 : 33). Mais la complexité de cette relation ne peut être surprise que si l'on accepte, en suivant l'argumentation de l'auteur, que la conception habituelle du savoir, des sciences humaines, qui sépare langage, poésie, littérature, art, éthique, politique, ne permet pas de saisir leur interaction profonde : « la théorie du langage est la pensée du continu et de l'interaction entre ces activités », ce continu devant pouvoir être transformé en véritable « poétique de la société ». Ceci parce que :

« La traduction ne se borne pas à être l'instrument de communication et d'information d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, traditionnellement considéré comme inférieur à la création originale en littérature. C'est une poétique expérimentale. Le meilleur poste d'observation sur les stratégies de langage, par l'examen, pour un même texte, des retraductions successives » (Meschonnic, 2009 : 37).

Selon Henri Meschonnic, il existe deux transformations majeures au XX^e siècle dans le domaine des sciences du langage et de la politique qui sont responsables des changements importants dans la pratique et la théorie de la traduction : le déplacement d'intérêt de la langue vers le

discours, sur le plan de la linguistique, et de l'identité à l'altérité, sur celui de la politique.

Nous considérons, ainsi que nous avons déjà essayé de démontrer dans la première partie, que les avancées de la linguistique à propos de la notion de *discours* – surtout des disciplines qui lui sont directement dédiées, l'analyse du discours et la pragmatique – sont une excellente source de recherche pour la traductologie actuelle, permettant une compréhension à fond des problèmes liés à la dynamique du traduire, à ses relations avec toutes les coordonnées du contexte, avec les acteurs du traduire ou ses bénéficiaires.

Les particularités de la traduction des textes de linguistique résultent tout d'abord de leur statut. Située à mi-chemin entre la traduction technique et littéraire, la traduction des textes théoriques impose l'application à la fois de processus spécifiques aux discours de spécialité et de stratégies et compétences caractéristiques pour les sciences humaines. Dans la vision de Jean-René Ladmiral (1990), toute traduction s'organise autour de trois pôles : professionnel, scientifique, culturel.

Pour le traducteur d'un texte de linguistique, au-delà de la maîtrise des deux langues concernées, il s'agit également d'une excellente connaissance du domaine de spécialité envisagé ; d'autre part, nous tenons à mentionner que le champ de la linguistique impose également un côté créatif, novateur, car le traducteur adapte ou introduit dans la langue cible des concepts et des perspectives novatrices. Il va sans dire que les spécificités internes des textes de spécialité imposent un certain comportement traduisant, influant sur les choix structurels et terminologiques. Les compétences du traducteur dans le domaine envisagé sont un prérequis indispensable pour le succès d'une telle entreprise, aussi pensons-nous qu'il est souhaitable d'avoir des spécialistes linguistes en position de traducteur pour les textes de ce type : ceci se vérifie pour les livres pris par nous comme base d'échantillons de corpus ; selon notre expérience, c'est généralement une règle que les éditeurs roumains tendent à respecter, du moins pour les ouvrages de référence des sciences du langage⁴⁷.

⁴⁷ Nous donnons deux exemples seulement à l'appui, pour deux dictionnaires de référence : le *Nouveau dictionnaire des sciences du langage* a reçu une traduction roumaine en 1996, par

II.1.1. La terminologie linguistique

S'interrogeant sur les problèmes que soulèvent, de par leur complexité, les traductions linguistiques, le traductologue Salah Mejri [2003 : 177] attire en particulier l'attention sur l'importance du contenu conceptuel et de la cohérence terminologique, qui sont, pour lui, les questions les plus évidentes de la traduction linguistique comme sous-type de la traduction spécialisée, mais pour lesquelles les réponses sont encore à chercher, de manière évidente par rapport aussi aux spécificités des langues mises en contact par l'acte de la traduction. Cette absence de solutions toutes faites pour les problèmes de traduction d'un texte de linguistique est expliquée de la manière suivante par Salah Mejri :

« La raison en est la complexité de la question qui implique non seulement des concepts censés avoir avec les termes employés une relation de bi-univocité mais aussi et surtout un discours métalinguistique qui, de par sa hiérarchie, renvoie à une langue renfermant des règles propres et disposant d'un métalangage en place. » (Mejri, 2003 : 177).

Les études traductologiques sur les problèmes posés par la traduction des textes de linguistique sont en général rares et d'habitude concentrées sur les difficultés spécifiques à une certaine langue, mais on peut en dégager cependant quelques principes généraux : elles insistent toutes, en tout premier lieu, sur l'importance de l'établissement d'une terminologie unifiée de la discipline par divers moyens normatifs⁴⁸.

Parmi les problèmes que les textes de linguistique ont en commun avec les autres types de textes / discours spécialisés, on peut mentionner la

Anca Măgureanu, sémanticienne et pragmaticienne chevronnée, Marina-Oltea Păunescu, spécialiste en analyse du discours et linguistique textuelle, et Viorel Vișan, spécialiste en linguistique française; le *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique* de Jacques Moeschler et Anne Reboul a été traduit en 1999 par une équipe de linguistes de Cluj, coordonnée par Liana Pop et Carmen Vlad, éminentes spécialistes du domaine, Liana Pop étant également la traductrice de *La pragmatique aujourd'hui : une nouvelle science de la communication* de Jacques Moeschler.

⁴⁸ Voir, pour l'espace de la langue grecque, les études d'Anna Anastassiadis-Syméonidis, 1994, pour celui de la langue arabe celles de Salah Mejri et de L. Oueslati, 2003, 2008, pour celui de la langue polonaise celles de Alicja Hajok, 2010.

terminologie et le contenu conceptuel. Quant aux problèmes spécifiques, il nous semble que le plus épineux est celui de la traduction de l'exemple qui sous-tend l'analyse linguistique.

« Tout texte linguistique répond à un schéma logico-sémantique binaire de base : un support et des commentaires, le support étant l'exemple et les commentaires le discours métalinguistique qui s'y rapporte. » (Mejri, 2011 : 1)

Comme pour la plupart des sciences, la traduction des textes de linguistique a pour première raison d'être la nécessité de combler des déficits dans la langue cible, répondant ainsi à des besoins scientifiques de la communauté des spécialistes ou du grand public intéressé par le domaine. Comme Salah Mejri le montre à propos de la culture arabe par rapport à la culture française, nous pensons qu'un parallélisme quasi-similaire, même si fonctionnant à des proportions différentes, peut s'établir pour les cultures roumaine et française, car une dissymétrie existe entre les systèmes mis en relation par la traduction.

« il est rare de disposer des mêmes stocks terminologiques des deux côtés, et ce pour des raisons multiples : l'écart dans le développement de la recherche dans les langues respectives, la différence dans les catégorisations menées dans chaque langue, l'équilibre structurel des terminologies » (Mejri, 2011 : 2).

C'est donc au traducteur d'effectuer, idéalement en tant que spécialiste du domaine, travaillant dans la recherche à l'intérieur de la même discipline, une pré-analyse pour évaluer les différences entre les bases terminologiques des deux langues, et surtout de la langue cible pour pouvoir utiliser de manière appropriée par la suite les termes nécessaires à la construction de l'appareil théorique du livre traduit. Une excellente illustration d'un tel travail nous semble être la présentation des problèmes de terminologie posés par la traduction du domaine de la pragmatique, faite par Carmen Vlad (1999 : IV-V) dans sa préface à la traduction du *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique* de Jacques Moeschler et Anne Reboul, les deux dernières pages de ce texte liminaire leur étant dédiées:

ainsi, on précise que, dans l'absence en roumain de termes consacrés pour nombre de concepts spécifiques au domaine – il faut ici avoir en vue, croyons-nous, la distance relativement brève entre année de parution de l'original et de la traduction, la situation ayant sensiblement changé depuis – plusieurs stratégies ont été appliquées : l'usage des équivalents a été préféré, malgré certaines non-concordances sémantiques (*loi de faiblesse / legea insuficienței ; portée / incidență, domeniu*), au calque, plus rarement choisi (*de décitation / discitațional*); une solution plutôt particulière a été donnée pour les termes ayant plusieurs solutions de traductions, notamment la préservation des deux variantes dans le cas de *pertinence / pertinentă (relevantă)* ou *acte de langage / act de limbaj (vorbiire)*.

C'est ce que Salah Mejri appelle le « stock terminologique » d'une langue, qui se constitue selon lui sur trois niveaux : le strate de base, assurant la fondement du stock, essentiel pour pouvoir définir le texte en question comme appartenant aux discours de spécialité, qui comporte une partie de linguistique générale et une partie plus spécifique ; un deuxième strate construit à partir des principales disciplines et théories linguistiques, y compris les plus récentes, qui sont, pour le traducteur, les plus utiles dans son rendu du texte ; enfin le troisième strate correspondant au niveau terminologique proprement dit, au métalangage le plus spécifique de la discipline, qui est le plus directement affecté par les solutions de traduction, car c'est ici que vont entrer les termes problématiques, à dénomination controversée, ou à statut instable.

Pour exemplifier, dans le cas de la pragmatique nous aurons, au premier niveau, des concepts comme *langue / limbă ; discours / discurs, contexte / context* ; au deuxième niveau *la pragmatique / pragmatică*⁴⁹, *théorie de la pertinence / teoria pertinentței (relevantței)*, les deux co-existant dans la littérature de spécialité, à cause sans doute de la concurrence non encore résolue des sources anglaise (*relevance*) et française (*pertinence*), la *théorie des*

⁴⁹ Le nom de la discipline est de date beaucoup plus récente en roumain, le dictionnaire de référence du roumain DEX n'enregistrant le sens spécialisé, de discipline linguistique, donné à ce nom dérivé d'adjectif que dans les éditions d'après 2000; ainsi, absente dans l'édition de 1998, l'entrée dédiée au nom définissant la discipline linguistique est présente dans l'édition de 2009.

actes de langage – teoria actelor de limbaj / actelor de vorbire, avec la même remarque pour la double source (*actes de langage / speech acts*) ; au troisième niveau *maxime conversationnelle / maximă conversațională*, *acte locutionnaire / illocutionnaire / perlocutionnaire – act locuționar / ilocuționar / perlocuționar*.

Ceci signifie une bonne connaissance de la terminologie consacrée dans le domaine grâce autant aux publications scientifiques résultant de la recherche que de tout ce qui entre dans la catégorie des ouvrages normatifs, tels les dictionnaires de spécialité du domaine, les grammaires, les manuels aussi.

Comme certains termes peuvent être moins bien intégrés, moins stables que d'autres, le traducteur doit décider en fonction du contexte quelle solution établir là où un certain terme ne se trouve pas dans les ouvrages normatifs, a des fréquences plus rares, n'est pas attesté par l'usage. Il arrive également que d'autres termes ne soient pas monosémiques et peuvent même engendrer des ambiguïtés, à ce niveau aussi le travail d'évaluation et d'appréciation du traducteur se faisant en fonction du contexte / cotexte pertinent(s) pour le terme en question. Nous pouvons exemplifier par le terme de *subjectivité* pour lequel il faut bien préciser quelle acception est envisagée, celle plutôt générale qui en fait l'antonyme de *l'objectivité*, ou celle plutôt spécialisée, envoyant à *tout ce qui a trait au sujet* du discours.

La tâche la plus difficile du traducteur est sans doute celle de trouver des solutions appropriées pour les termes de la langue source qui n'ont aucun correspondant en langue cible, c'est-à-dire de couvrir les vides terminologiques. Ici interviennent les compétences du traducteur résultant de son expérience autant comme chercheur dans le domaine du savoir qu'il traduit, que de pratique de traduction en tant que telle, d'un traducteur à un autre les solutions étant différentes.

L'importance de la spécialisation du traducteur dans le domaine traduit est d'autant plus grande si nous sommes d'accord, avec Salah Mejri, qu'il existe une correspondance directe entre la terminologie et l'état de la recherche dans la communauté scientifique de la culture cible : l'existence de travaux de recherche similaires facilite bien sûr la tâche du traducteur, car l'espace terminologique dans lequel il va travailler et puiser ses solutions sera d'autant plus large, plus stable et plus fiable.

II.1.2. Les exemples en traduction

Nous avons affirmé ci-dessus que le problème spécifique le plus significatif des textes de linguistique est celui de la gestion des exemples sur lesquels s'appuient les théories et arguments des linguistes. Deux cas de figure sont d'habitude rencontrés dans la littérature de spécialité : il peut s'agir d'exemples construits par l'auteur, non-attestés, ou au contraire, d'extraits de discours produits par des locuteurs dans des situations de communication véritables, attestés, relevant de plusieurs types, littéraires, médiatiques, ou communications individuelles, écrites ou orales.

De nos jours, grâce au développement de ce qu'on appelle la *linguistique de corpus*, on travaille presque exclusivement sur des corpus de textes et de discours attestés, y compris dans les ouvrages à visée didactique. Il est également possible d'avoir des textes où les deux types d'illustration sont utilisés : c'est le cas par exemple du *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique* de Jacques Moeschler et d'Anne Reboul, traduit en roumain par une équipe de chercheurs de Cluj-Napoca, coordonnés par Liana Pop, elle-même spécialiste de renom pour les sciences du langage ; dans cet ouvrage, les auteurs utilisent à la fois des exemples d'énoncés forgés par eux-mêmes et des fragments d'œuvres littéraires d'auteurs français et francophones, parfois assez longs. Or, comme nous allons le détailler ci-dessous, le traducteur est quasiment obligé d'aller aux traductions de référence, idéalement canoniques, des textes en question, circulant dans la culture cible. Cette règle n'est cependant pas suivie de manière systématique par les auteurs de cette traduction, les extraits d'œuvres littéraires célèbres recevant des traductions réalisées par les traducteurs du dictionnaire, probablement pour une meilleure adaptation aux besoins de l'analyse.

Les exemples utilisés par les linguistes peuvent être de longueur variable, en fonction de la discipline, de la théorie, de l'auteur, des besoins concrets de l'argumentation pour l'illustration d'un certain phénomène linguistique : ils peuvent aller du simple phonème, au mot, syntagme, énoncé et même texte de plusieurs lignes, voire plusieurs paragraphes.

Car, pour illustrer par exemple la notion de *progression textuelle*, ou d'*anaphore transphrastique*, ou de *cohérence*, il est nécessaire d'étayer l'argumentation de fragments discursifs ou textuels assez volumineux.

Le dilemme devant lequel se trouve le traducteur d'un tel ouvrage est de préserver les mêmes exemples ou de trouver des correspondants adéquats dans la langue cible. On peut avoir aussi la solution de fournir les exemples en langue source et les assortir d'une traduction en langue cible, avec une traduction plus ou moins littérale. C'est bien sûr le type de texte et le type d'exemple qui conduit le choix du traducteur à ce niveau, mais la préservation d'une démarche cohérente doit être clairement maintenue, selon nous, le long du texte traduit.

La problématique de l'exemple dans la traduction des textes des sciences du langage se pose de manière différente d'un couple de langues à un autre, vu que les correspondances s'établissent beaucoup plus facilement entre des langues proches, des mêmes familles, ayant des héritages culturels communs, avec des intérêts pour la recherche dans la discipline traduite semblables.

Cependant, même dans ce cas, les difficultés existent : d'une part parce que, ainsi que le souligne Jean-René Ladmiral, quel que soit le degré de proximité des langues mises en contact, il est illusoire de croire à leur superposition⁵⁰ ; d'autre part parce que les correspondances entre les exemples du texte source et ceux du texte cible doivent être établies à des niveaux précis, selon des critères pertinents pour la théorie en question, pour l'argumentation développée par l'auteur aussi.

Les exemples sont, dans tout texte de nature métalinguistique, l'un des éléments les plus saillants, autant du point de vue de la place dans l'argumentation, assurant le besoin d'illustration et servant de point d'appui aux explications, que de leur poids quantitatif dans l'économie du texte.

Pour le texte source, il s'agit d'exemples représentatifs pour le système de la langue qui fait l'objet de la recherche linguistique ; or rien ne garantit que cette reste la même une fois que la théorie est transférée au niveau de

⁵⁰ « Pour proches que soient les langues et les cultures mises en présence par la traduction, il leur reste les unes aux autres assez d'étrangeté pour que soit déjouée l'illusion de la transparence » (Ladmiral, 1994 : 9).

la langue cible : les exemples une fois traduits peuvent ne plus avoir le même pouvoir généralisateur que pour la langue d'origine, pouvant être associés à des usages marginaux, des cas isolés, correspondant à des normes différentes, à un autre registre etc., une diversité de situations de non-superposition pouvant être présentée ici.

Une autre difficulté qui apparaît dans la traduction de l'exemple est celle liée au rapport qui s'institue entre les exemples proposés et les explications ou les commentaires des auteurs à leur propos ; pour diverses raisons, il peut y avoir des non-correspondances entre les deux niveaux du texte en traduction, le commentaire n'ayant plus de pertinence en traduction. Et alors, le traducteur doit décider quels sont les éléments qu'il va modifier pour préserver la cohérence et la pertinence de l'argumentation du texte en traduction : changer d'exemple ou bien en adapter les commentaires. Dans ce dernier cas, il est clair que le traducteur du texte doit avoir des compétences dans ce sens, être un linguiste, et alors son œuvre est à la frontière de la traduction et de la production scientifique, comme le remarque bien Alicja Hajok (2010), confrontée à ce problème dans la traduction des textes de sémantique du français vers le polonais.

Une dernière remarque s'impose à propos de la traduction de l'exemple : les ouvrages scientifiques, de linguistique en tout premier lieu, organisent les exemples en « corpus d'analyse » : il ne s'agit donc que rarement d'exemples isolés, pris au hasard, sans liaison avec les autres qui apparaissent dans le même ouvrage ; un corpus d'étude a des règles de constitution bien établies, que les linguistes actuels ont bien théorisées⁵¹. Celle de la *cohérence* nous semble la plus importante pour notre propos : les exemples se constituent dans une chaîne, représentent en fait des pierres

⁵¹ En nous appuyant sur l'entrée *Corpus* du *Dictionnaire d'analyse du discours* (Jean-Claude Beacco, in Charaudeau, Maingueneau, 2002), tout comme sur celle dédiée à la même notion, *Corpus* que nous avons assurée pour *Dicționarul de analiza discursului* (Nagy, 2015), nous rappelons, parmi les principaux critères de constitution du corpus, la représentativité / la pertinence et l'homogénéité / la cohérence. Pour ce qui est de la clôture, traditionnellement incluse dans la méthodologie de constitution du corpus, on considère à l'heure actuelle qu'elle ne saurait être appliquée à la notion de corpus *largo sensu*, mais seulement en vue des études de type lexicométrique.

importantes pour l'édifice final qui est l'argumentation scientifique de l'auteur.

Or, en tant que traducteur, on doit se poser également le problème de la préservation de cette cohérence en traduction, pour que les exemples une fois traduits forment, eux aussi, un corpus bien lié. Aussi pensons-nous que les approches traductologiques du texte linguistique devraient-elles plutôt mettre en avant la notion de *corpus*, en y intégrant celle de l'*exemple*, afin d'être efficaces dans leur description des problèmes spécifiques de ce type de traduction, en signalant avec précision à quel niveau le processus du transfert d'une langue à une autre apporte des modifications majeures, modifications parfois déformantes de la fonction même du texte⁵².

II.1.3. Ferdinand de Saussure en traduction roumaine

En raison sans doute de son statut de livre fondateur de la linguistique moderne, avec une influence considérable et à long terme sur l'ensemble des sciences humaines et sociales⁵³, le *Cours* de Ferdinand de Saussure a connu un trajet fort intéressant du point de vue de la traduction dans nombre de langues et cultures, sa terminologie étant très vite intégrée aux études linguistiques nationales.

Ceci ne s'est pas fait sans problèmes, les spécialistes attirant l'attention sur certaines non-concordances. Pour le grec par exemple, les termes de *langage*, *langue*, *parole*, qui occupent chez le grand linguiste une place centrale, connaissent des variations assez importantes entre les trois solutions possibles *logos*, *glossa*, *omilia* (cf. Anna Anastassiadis-Syméonidis,

⁵² Comme on le voit dans les titres mêmes des références incluses dans notre bibliographie, c'est le mot *exemple* qui est au centre des réflexions traductologiques (cf. Oueslati, Hajok).

⁵³ Les spécialistes de Ferdinand de Saussure précisent que la recherche du grand savant se remarquait par l'éclectisme, sa curiosité intellectuelle se dirigeant vers maints domaines du savoir (Ruimy et alii, 2012). Rappelons aussi que, dans les *Notes biographiques et critiques* qui suivent son *Cours*, l'éditeur Tullio de Mauro avait cru pertinent d'inclure l'opinion à ce sujet d'E. Favre, le compagnon d'études du linguiste suisse : « Ses connaissances étaient universelles : aucun sujet, ni poésie, ni littérature, ni politique, ni beaux-arts, ni histoire, ni sciences naturelles, ne lui était étranger. Il faisait des vers, il dessinait. » (*Cours de linguistique générale*, p. 331).

1994 : 601). Pour le polonais, des problèmes de stabilité et de cohérence terminologique ont également été signalés par les chercheurs : ainsi, Kaja Gostkowska constate dans sa très récente étude (2015 : 89), que, d'une part, les termes choisis par les traducteurs ne sont pas nécessairement utilisés ensuite dans les écrits des spécialistes, et, d'autre part, les termes français sont intégrés tels quels dans la terminologie polonaise, soit-elle linguistique ou relevant d'autres disciplines.

La terminologie et les opinions de Ferdinand de Saussure sur ce véritable problème de la linguistique y trouvent une expression claire, comme le montraient récemment les spécialistes italiens du linguiste suisse :

« Saussure déplore le manque de rigueur [de la terminologie] dans le domaine linguistique, à son époque. Lui-même utilise souvent un vocabulaire très particulier afin d'exprimer des idées et des thèses qui ont eu une portée révolutionnaire dans le domaine de la linguistique. Il forge des néologismes ou confère un sens nouveau à des mots existants, il emploie quelques termes de façon éphémère, change la dénotation de certains concepts au fil du temps, créant ainsi une terminologie qui lui est propre ». (Ruimy *et alii*, 2012 : 1044).

Les langues et cultures d'accueil intègrent l'œuvre de Saussure à un rythme et dans un ordre qui ont de quoi surprendre le chercheur et qui montrent les aléas de l'histoire de la traduction, d'où l'intérêt que l'on a à étudier ou au moins à toujours inclure cette dimension dans les analyses traductologiques, ne fût-ce que par des remarques fugitives : c'est le japonais qui est la première langue de traduction, en 1928⁵⁴ ; jusqu'à la moitié du XX^e siècle, suivent les traductions allemande, russe, espagnole et anglaise. En 1961, relativement tard conformément à la linguiste polonaise Kaja Gostkowska (2015), paraît la première traduction polonaise et celle italienne dans la même période. Selon la même spécialiste, les traductions bénéficient, dans la plupart des langues – ce qui n'est pas le cas en roumain

⁵⁴ On pourrait considérer que la traduction russe la précède, si l'on se rapporte aux données fournies par la même chercheuse polonaise Kaja Gostkowska (2015 : 79), car en 1922, bien avant la publication officielle de la traduction de 1933, circulait déjà une première version.

– de rééditions successives, qui sont l’occasion d’en améliorer et enrichir l’appareil critique.

La publication posthume, en 1916, du *Cours*, rédigé par ses anciens étudiants, est le début d’une large diffusion dans le monde, par l’intermédiaire des traductions tout d’abord, comme nous venons de le voir, mais également des productions scientifiques de spécialité pour les pays où, sans être traduit, le *Cours* était bien connu, comme c’est le cas de la Roumanie. À une distance d’à peu près un siècle, en 2002, paraît une série d’écrits originaux, qui donnent la possibilité de l’accès direct à la pensée saussurienne, ce que le *Cours*, par le fait de l’« intermédialité », n’a jamais pu faire. On l’intitule *Écrits de linguistique générale*, l’édition en étant assurée par Rudolf Engler et Simon Bouquet.

Après un demi-siècle depuis la publication du *Cours*, paraissent des ouvrages bien documentés sur sa terminologie, comme celui de Rudolf Engler de 1968, intitulé justement *Lexique de la terminologie saussurienne* qui recense pas moins de 441 termes, pour lesquels on offre non seulement des définitions mais également des commentaires. A l’ère numérique, il était tout à fait normal que cette terminologie fasse également l’objet d’une actualisation et de la création d’une édition numérique, ce qui a été fait par les spécialistes italiens du savant, en 2012. Les objectifs en sont bien résumés dans le paragraphe suivant :

« Un système de gestion de textes permet de consulter, d’annoter et d’accomplir nombre d’études philologiques et critiques sur le corpus de documents numérisés. Les concordances par forme et par lemme produites pour l’ensemble des textes fournissent, entre autres, une sélection de nouveaux termes spécifiques dont la sémantique est décrite dans un thésaurus-lexique » (Ruimy *et alii*, 2012 : 1044).

Au niveau européen, par conséquent, les textes de Ferdinand de Saussure ont été, depuis le début du XX^e siècle, non pas seulement la base de la linguistique moderne, mais également sujet de réflexion du point de vue terminologique et traductif. Le retard avec lequel on a traduit le *Cours* en roumain – fin du XX^e siècle, pour un texte fondateur d’un domaine central du savoir, paru au début du XX^e – a certainement empêché le

développement, en linguistique roumaine, d'une telle direction de recherche.

Le *Cours de linguistique* a, en langue roumaine, une seule traduction, et, à ce que nous avons pu remarquer, une seule édition : il a été traduit par Irina Izverna Tarabac en 1998 chez Polirom, l'éditeur l'ayant inclus, conformément à son objectif premier de texte formatif, de *cours* de linguistique, dans la série Litere [Lettres], collection Collegium, s'adressant donc à un public de spécialistes dans une perspective didactique.

À côté du *Cours*, la même maison d'édition a proposé à une distance de seulement quelques années, et se tenant très près de l'année de parution de l'original – 2002 –, les *Écrits de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, publiés par Rudolf Engler et Simon Bouquet, qui réunissent des documents autographes, trouvés en 1996, dans la maison de la famille de Saussure à Genève, à commencer par l'essai *De l'essence double du langage : Scrieri de lingvistică generală*, qui paraît dans la même série et collection que le *Cours*, mais est l'œuvre d'un traducteur différent, notamment la traductrice Luminița Botoșineanu⁵⁵.

La traductrice du *Cours*, Irina Izverna Tarabac est à l'époque de la parution de la traduction – fin des années 90 – une jeune linguiste et enseignante de linguistique, malheureusement décédée en 2007⁵⁶, spécialisée en syntaxe et sémantique, et auteure de plusieurs études surtout de linguistique contrastive roumain-anglais, pour lesquelles la recommandaient entre autres une formation doctorale au Département de Linguistique à l'Université d'État de New York, Stony Brook, et son travail au sein de la Linguistic Society of America. Préoccupée par la traduction – deux ans après la parution du *Cours*, elle est devenue membre de l'Union

⁵⁵ Il aurait été préférable que le deuxième texte de Ferdinand de Saussure en roumain soit traduit, pour la continuité terminologique et stylistique, par le même traducteur; des raisons objectives ont probablement empêché l'application de ce principe, généralement respecté par les grands éditeurs.

⁵⁶ À l'initiative de quelques linguistes et traductologues de renom, une association culturelle a été mise en place, pour honorer les deux spécialistes, « Asociația Culturală Irina Izverna-Tarabac și Irina Mavrodin », qui a eu depuis une activité assez soutenue, concrétisée notamment dans des publications de spécialité et ateliers de traduction, qu'animait avant sa mort Irina Mavrodin elle-même.

des Écrivains de Roumanie, la section « Traductions » – elle s’est fait remarquer pour son effort de rendre en roumain plusieurs œuvres de littérature et de civilisation de l’anglais et du français⁵⁷.

Côté formel, tous les éléments paratextuels sont soigneusement préservés en traduction, puisque, comme on le sait, certains d’entre eux sont absolument indispensables à la compréhension correcte de la pensée de Ferdinand de Saussure, réalisant en fait corps commun avec le texte du cours en tant que tel⁵⁸. Entrent ici :

- les détails sur l’édition du cours de la couverture intérieure du livre, où, avant la mention du traducteur, on reprend les noms des rédacteurs (publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration d’Albert Riedlinger) et éditeur (édition critique préparée par Tullio de Mauro) ; le seul élément enlevé en est la précision de leur statut, élément qui, selon nous, aurait dû être préservé : *professeur à l’Université de Genève* et, respectivement, *Maître au Collège de Genève* ;

- une *Introduction* de l’éditeur Tullio de Mauro, qui s’étend sur treize pages ;

- les préfaces des trois premières éditions de Charles Bally et Albert Sechehaye ;

- les *Notes biographiques et critiques sur Ferdinand de Saussure*.

À ce long paratexte de l’éditeur du livre original s’ajoute un élément paratextuel relevant du traducteur, un avant-propos (*Cuvînt înaintea*) très bref (une page et demie) : la traductrice dédie presque intégralement cet espace, qui fait entendre sa voix et lui permet de sortir de l’invisibilité, à la discussion de la traduction en tant que telle, et non pas à la présentation de l’auteur ou de la thématique du livre, ce qui prouve une approche très moderne du rapport traducteur – texte traduit : l’argumentation est construite de sorte à justifier l’opportunité de la parution de ce texte en roumain, la traductrice faisant ainsi figure d’éditeur aussi.

⁵⁷ Nous en énumérons les principaux titres : Oscar Wilde, *De profundis*, Stéphane Mallarmé, *Trei scriitori către bunica sa*, Anna de Noailles, *Cartea vieții mele*.

⁵⁸ Des 420 pages du livre en traduction, le paratexte totalise 200, s’étendant donc sur presque la moitié de l’œuvre.

Plusieurs types d'arguments sont apportés à l'appui : la place de la pensée saussurienne dans la linguistique moderne, la nécessité de la connaissance approfondie de sa terminologie, sa présence dans des espaces culturels aussi éloignés que le Japon. Sont énumérées ainsi toutes les langues dans lesquelles le *Cours* a été traduit, avec des précisions sur leurs éditions successives et leurs années de parution.

Pour expliquer le « destin » du *Cours* en Roumanie, qui est plutôt particulier, dans le tout premier paragraphe de son texte, la traductrice rappelle l'importance de l'existence d'une traduction, d'une part pour la systématisation de la terminologie et la compréhension de la complexité de la pensée saussurienne au-delà des termes et syntagmes devenus de véritables clichés, et, d'autre part, pour créer la possibilité de son ouverture vers un public d'intellectuels qui n'y auraient pas eu autrement accès⁵⁹.

Le dernier paragraphe est dédié à la présentation succincte de quelques solutions aux « problèmes » de traduction, appelés « données techniques » par la traductrice. Sont expliqués et justifiés ainsi, dans l'ordre :

- en tout premier lieu, les choix concernant la terminologie : la traductrice précise avoir adopté la terminologie consacrée, du fait de son usage dans les textes des linguistes roumains ou bien déjà entrée dans un circuit plus large ; cependant, pour les termes problématiques, elle déclare avoir préféré, pour la première occurrence, citer entre parenthèses le terme français, comme pour *vorbire* (*parole*). Nous pouvons évidemment nous demander si de telles précautions se justifient, surtout qu'il s'agit de termes qui circulaient depuis longtemps dans le milieu des spécialistes, qui sont faciles à comprendre et à reconnaître. C'est probablement une prudence engendrée surtout par le fait que c'est la première tentative de rendre le langage saussurien en roumain et de le consacrer en tant que tel, à l'écrit, par la traduction de son livre fondamental.

⁵⁹ « Citit și citat în cercuri relativ închise, el a rămas, netradus fiind, necunoscut unui public mai puțin specializat. Identificată pentru acesta cu câteva clișee cu mare putere de circulație culturală – limbă și vorbire, semnificat și semnificant, limba ca sistem de semne, structuralism –, care-i dădeau doar iluzia accesului la complexitatea ei, gândirea saussuriană a rămas astfel, pentru o perioadă mult prea lungă, necunoscută unor variate și importante categorii de intelectuali care ar fi putut fi interesați de ea. » (p. 5)

- le problème des transcriptions phonétiques : la traductrice précise avoir gardé le système utilisé dans l'édition de l'original qu'elle a eue comme base pour le texte source, notamment celle de Tullio de Mauro, qu'elle apprécie, dans le même texte, comme étant « inégalable », par rapport à d'autres ;

- les noms propres : la traductrice prend également des précautions envers les éventuelles remarques concernant la cohérence des stratégies appliquées au niveau des noms propres et précise que, pour les noms à orthographe fluctuante, toutes les versions ont été gardées (elle donne l'exemple de *Troubetzkoy*, qui en a trois), ce qui se justifierait, selon elle, par le besoin de respecter les différentes manières dont l'auteur signalait, dans diverses étapes, ses travaux. Un commentaire s'impose, cependant, dans ce cas aussi, puisque nous pouvons nous demander si une stratégie différente, plus proche du lecteur roumain, n'aurait été nécessaire : nous pensons par exemple à l'utilisation de la forme consacrée de la translation du nom en roumain, *Trubețkoi*, et à la précision des versions utilisées dans une note de bas de page.

La lecture de la traduction roumaine permet également quelques commentaires sur des problèmes spécifiques aux textes des sciences du langage, à commencer par les nombreux exemples sur lesquels est fondée l'armature théorique du cours.

Pour rendre en roumain les exemples et illustrer ainsi la théorie exposée pour la faire comprendre par les lecteurs roumains, la traductrice applique trois types de stratégies : celle qui prédomine est la reprise sans aucune modification des unités choisies par Ferdinand de Saussure, dans les langues respectives :

Original français	Traduction roumaine
Ainsi l'idée de « sœur » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons <i>s-ō-r</i> qui lui sert de signifiant.	Astfel, ideea de „ sœur ” nu este legată prin nici un raport interior cu suita de sunete <i>s-o-r</i> care îi servește drept semnificant.
On sait d'ailleurs que beaucoup	Se știe, de altfel că multe exclamații

d'exclamations ont commencé par être des mots à sens déterminé (cf. <i>diable ! mordieu ! = mort Dieu</i> , etc.).	au fost la început cuvinte cu sens determinat (cf. <i>diable ! mordieu ! = mort Dieu</i> etc.).
--	---

Dans des situations plus rares, quand elle considère que ce n'est pas la forme mais seulement le sens, le concept, qui est privilégié, elle utilise seulement la traduction des exemples en cause, optant en général pour des procédés de traduction directs. C'est le cas du fragment ci-dessous où apparaît aussi une regrettable faute d'accord au niveau du pronom anaphorique reprenant le syntagme nominal « conceptele » / « ele înseși ». Dans ce même exemple, la solution du changement de l'ordre des termes dans l'énumération afin, sans doute, d'éviter la cacophonie ne nous semble pas la plus heureuse, vu que l'ordre des exemples, de par leur appartenance à des parties de discours différentes, est significatif ; des solutions comme « concepte cum ar fi » auraient été également envisageables, et, à notre avis, préférables :

Original français	Traduction roumaine
Il en est de même du signifié, dès qu'on le sépare de son signifiant. Des concepts tels que « maison », « blanc », « voir », etc., considérés en eux-mêmes, appartiennent à la psychologie.	Același lucru se întâmplă și cu semnificatul, de îndată ce îl separăm de semnificantul său. Concepte ca „alb”, „ casă”, „a vedea” etc., considerate în ele înseși, aparțin psihologiei.

Enfin, même si cette solution ne s'applique pas de manière systématique, elle fait accompagner, dans certains cas, l'exemple en langue étrangère de sa traduction littérale. Dans l'exemple ci-dessous, l'accent mis sur le signifiant plutôt que sur le signifié justifie la préservation de l'exemple en langue source aussi, quoique l'analyse puisse être facilement appliquée aux seuls exemples en roumain aussi, les signifiants roumains correspondant à l'idée de « sonorité suggestive » :

Original français	Traduction roumaine
On pourrait s'appuyer sur les <i>onomatopées</i> pour dire que le choix du signifiant n'est pas toujours arbitraire. [...] Des mots comme <i>fouet</i> ou <i>glas</i> peuvent frapper certaines oreilles par une sonorité suggestive ;	Ne-am putea sprijini pe <i>onomatopee</i> pentru a spune că alegerea semnificativului nu este întotdeauna arbitrară. [...] Unele cuvinte ca <i>fouet</i> „ <i>bici</i> ” sau <i>glas</i> „ <i>dangă funebru</i> ” pot impresiona auzul printr-o sonoritate sugestivă;

Il nous semble que l'application simultanée de ces trois stratégies est plutôt à bannir, puisqu'elle engendre, selon nous, un certain manque de cohérence au niveau autant du texte que de l'image du lecteur de ce cours, de ses compétences ou attentes. Si nous sommes parfaitement d'accord avec le fait que l'on peut et l'on doit faire une distinction entre les exemples où l'accent tombe sur la forme et doivent être gardés en tant que tels, et les exemples où c'est le concept qui est envisagé et alors on propose directement la traduction, nous nous demandons sur quel critère seulement certains des exemples gardés en langue étrangère reçoivent une traduction littérale et d'autres non.

Toute une terminologie est utilisée dans le cadre de la théorie de la langue par Ferdinand de Saussure, terminologie qui est devenue par la suite la base du métalangage de la linguistique moderne, et c'était la tâche des traducteurs de bien l'insérer dans la langue cible. Dans son *Introduction*, Tullio de Mauro attire l'attention sur ces termes et les recense, en affirmant que « Rares sont les mots clefs de la linguistique contemporaine qui, communs à plusieurs domaines de recherches, n'ont pas leur source dans le *Cours de linguistique générale* » (p. IV). C'est donc le noyau même de la discipline linguistique avec tous ses développements ultérieurs que reconstruit, organise et unifie, par son travail, le traducteur roumain.

En roumain, des correspondants directs existent pour la plupart des termes, e.g. *langue* – *limbă*, *langage* – *limbaj*. Le choix d'un certain correspondant de toute une liste là où plusieurs solutions sont possibles se fait par rapport autant à l'acception du terme dans le contexte du modèle théorique saussurien qu'à sa consécration par l'usage : c'est le cas du

fameux concept de *parole*, qui est au cœur de la pensée saussurienne, rendu en roumain par *vorbi*, verbe nominalisé, dont la forme permet la préservation de l'idée de processus, d'acte qui est en train de se dérouler. Rappelons par ces deux citations de Tullio de Mauro, extraites de son *Introduction*, l'importance de ce concept saussurien, à côté de celui d'*arbitraire*, non seulement pour la construction de son modèle théorique mais également pour les ouvertures vers d'autres disciplines, comme la sociologie, qu'il a permises :

« Le point de départ des réflexions de Saussure est la conscience aiguë de l'individualité absolue, unique, de chaque acte expressif, cet acte qu'il appelle *parole* » (p. V).

« Enfin, grâce à l'analyse pénétrante de Saussure, de l'arbitraire découle une conséquence : l'aspect radical social de la langue. Puisque les signes, dans leur différenciation réciproque et dans leur organisation en système, ne répondent à aucune exigence naturelle qui leur serait externe, la seule base valide de leur configuration particulière dans telle ou telle langue est le consensus social » (p. XIII)

Par contre, pour d'autres, c'est l'emprunt et le calque – lexical comme structurel – qui ont été fréquemment employés pour l'établissement des équivalences terminologiques en linguistique roumaine. C'était le cas de *signifiant* – *signifié* rendus par *semnificant* – *semnificat* ou de *l'arbitraire du signe*, rendu par *arbitrarul semnului*.

Voici, à partir de l'énumération de l'éditeur de Ferdinand de Saussure, une liste⁶⁰ des principaux termes et syntagmes de la pensée saussurienne sur le langage et leurs correspondants en roumain, tels qu'ils ont été proposés dans la traduction roumaine, groupés par catégories. Ce sont des termes qui, selon l'appréciation de Tullio de Mauro, « apparurent pour la première fois dans le *Cours* ou y reçurent une sanction définitive dans une

⁶⁰ Il est évident, vu les objectifs, comme les limites de cet ouvrage, que nous ne pouvons traiter de manière développée la problématique toujours actuelle de la terminologie de Ferdinand de Saussure et de sa place dans l'histoire de la terminologie linguistique; nous renvoyons pour des analyses complètes, même si dans une perspective strictement terminologique, aux travaux de Ruimy *et alii*, 2012.

acception déterminée et demeurée ensuite valide » (page IV). Aussi nous paraît-il important de souligner l'attention avec laquelle ils ont été utilisés dans la traduction.

Original français	Traduction roumaine
synchronie, diachronie, idiosynchronique, panchronie, panchronique	sincronie, diacronie, pancronie, pancronic
langue, langage, parole	limbă, limbaj, vorbire
signe, signifiant, signifié	semn, semnificant, semnificat
syntagme, syntagmatique	sintagmă, sintagmatic
phonème, phonologie	fonem, fonologie
substance et forme linguistique	substanță și formă lingvistică
code, circuit de la parole, modèle	cod, circuit al vorbirii, model
système	sistem

Pour certains d'entre eux, la traductrice a préféré, comme elle l'a d'ailleurs précisé dans son *Avant-propos* à propos de *vorbire* (*parole*), de garder l'équivalent français aussi, pour la première occurrence de celui-ci. Cette stratégie ne s'est pas appliquée, à ce que nous avons pu remarquer, sans problèmes : premièrement, de toute façon ce n'est pas toujours à la première mention que cette double désignation se fait ; deuxièmement, ce sont seulement trois ou quatre termes qui sont choisis de toute la liste possible de termes définitoires, et ce ne sont pas les plus difficiles à être identifiés avec l'original : si on mentionne entre parenthèses pour *limbă* – *langue* et pour *vorbire* – *parole*, on ne fait pas la même chose pour d'autres, comme *arbitrarul semnului*, ou *sincronie* / *diacronie*, termes et syntagmes qui sont, à côté de *signifiant* / *signifié* – *semnificat* / *semnificant*, définitoires pour la conception saussurienne sur le langage.

Pour la rhétorique générale du texte, le style scientifique, tout comme la dimension didactisante du texte ont généralement été bien préservés. Le *nous* pluriel, la place de la modalité interrogative par le jeu des questions / réponses lors de l'introduction de notions nouvelles, comme la sémantique et la morphologie des verbes qui aident le lecteur dans son parcours du

texte *vom arăta, am demonstrat, etc.*, sont bien utilisés. C'est dans la même logique de la didactisation que le pronom *on* est traduit, là où cette valeur est implicite, toujours par *nous*. Ainsi, dans l'exemple qui suit, les deux *on* ont été bien associés en traduction à la forme impersonnelle et au *nous* d'auteur :

Original français	Traduction roumaine
A ce principe de classification on pourrait objecter que l'exercice du langage repose sur une faculté que nous tenons de la nature [...] Voici ce qu' on peut répondre.	Acestui principiu de clasificare i s-ar putea aduce obiecția că exercițiul limbajului se bazează pe o facultate pe care o deținem de la natură [...] Iată ce putem răspunde.

D'autre part, probablement en raison du fait que l'on traduit un texte scientifique, on essaie d'« objectiver » davantage le texte en traduction, en enlevant certaines marques subjectives, telles les expressions déictiques : *notre figure* devient *figura de mai sus*, ou en modulant certains axiologiques, comme l'adjectif *chimérique* dans l'exemple ci-dessous. C'est la subjectivité de la traductrice qui intervient dans ces situations :

Original français	Traduction roumaine
Pour toutes ces raisons, il serait chimérique de réunir sous un même point de vue la langue et la parole.	Pentru toate aceste motive ar fi o eroare să reunim sub un același punct de vedere limba și vorbirea.

Au niveau iconotextuel, texte et illustrations graphiques de tous types s'harmonisent aussi bien en traduction que dans l'original. Ainsi, on reprend et encadre dans le texte soigneusement tous les tableaux, images et graphes de l'original, en évaluant de manière pertinente leur place et rôle dans la réalisation de l'ensemble iconotextuel qui en résulte, de sorte que certaines représentations graphiques, comme celle de la page 86, soient plus logiquement arrangées par rapport au texte du point de vue de la lecture dans la traduction que dans l'original.

Globalement, nous pouvons apprécier que la version roumaine du *Cours de linguistique générale* est une traduction qui remplit l'objectif d'une traduction scientifique, notamment celui de remplacer, dans la culture-cible, l'original, pouvant servir de point de référence aux recherches linguistiques, par l'attention prêtée au niveau terminologique, à la cohérence de la correspondance forme-contenu. Quelques problèmes, que de nouvelles rééditions pourront éventuellement facilement résoudre, subsistent au niveau strictement formel, mais le texte, au niveau macro-structurel, répond très pertinemment à sa fonction et comble le vide si longtemps ressenti en linguistique roumaine. À notre avis, il serait également souhaitable, pour les futures éditions ou éventuelles retraductions, que des textes liminaires plus fournis soient rédigés pour introduire le lecteur roumain dans la matière du *Cours* et en souligner les intarissables ressources d'exploitation de la langue, toujours à découvrir à un siècle après sa parution.

II.1.4. Traduire l'analyse de discours et la pragmatique

Si la préoccupation pour le discours dans toutes ses formes de manifestation résulte, comme le veut le fondateur de l'analyse du discours de souche française, Dominique Maingueneau, d'une « reconfiguration générale du savoir » (cf. 2004 : 248), les conséquences dans le plan traductologique ne sont pas des moindres. Le rôle du traducteur ne s'arrête pas au simple transfert de connaissances d'un espace à un autre, il prend une partie active à la reconfiguration de cet espace, affirmant son pouvoir d'organisation, de compréhension et d'innovation.

C'est à partir d'une telle constatation, dans le contexte du retard enregistré par les études roumaines d'analyse du discours et de pragmatique – phénomène également illustré par l'alignement tardif des curricula universitaires aux reconfigurations des disciplines linguistiques des universités françaises, afin de faire place aux *sciences du langage*, séparées des traditionnelles *lettres* – que le projet de traduire un nombre de livres essentiels pour le domaine a émergé grâce à la collaboration des

éditeurs Armand Colin et Institutul European avec un groupe de chercheurs spécialistes – débutants ou consacrés – du département de français de l'Université de Suceava en 2006.

Entrent dans ce projet des titres de Dominique Maingueneau, de Jean-Michel Adam, de Philippe Lane, dont les noms étaient bien connus en Roumanie dans le milieu des spécialistes du discours à l'université, mais restaient, dans l'absence des traductions, quasiment inconnus pour le public large. Sont choisis plusieurs titres notamment de Dominique Maingueneau, *Pragmatică pentru discursul literar* (traduit par nous), *Discursul literar, Elemente de lingvistică pentru textul literar*, *Analiza textelor de comunicare*, en raison de leur rôle important dans la circulation du savoir en France dans le domaine, de l'approche originale de l'auteur au niveau de la variété des types de discours, dont le discours littéraire, tout comme en raison de leur visée didactique. Critères objectifs, doublés par une motivation subjective, mais qui est toujours importante lorsqu'une communication s'impose entre traducteur et auteur : le spécialiste français avait déjà commencé une collaboration importante avec l'équipe de traducteurs en 2005, concrétisée en conférences, publications et également traductions⁶¹.

Traduire un ouvrage relevant autant des sciences du langage que du discours littéraire, dont l'analyse est illustrée à l'aide d'un corpus de textes littéraires fondateurs pour la littérature française, suppose un travail de longue haleine, s'inscrivant dans une logique scientifique, et didactique, mais qui n'exclut pas la dimension culturelle, vu l'importance accordée à la littérature comme institution.

Comme nous l'avons précisé plus haut, plusieurs arguments ont fondé cette démarche traductive. En premier lieu, la traduction, on le sait, est indispensable à l'évolution de tout savoir. La pragmatique linguistique, qui a fait son apparition dans les cursus universitaires en Roumanie

⁶¹ Nous mentionnons ainsi notre livre *Perspectives discursives. Concepts et corpus*, rédigé en collaboration avec Sanda-Maria Ardeleanu, Ioana-Crina Coroi et Nicoleta-Loredana Moroşan, Demiurg, 2007, avec une contribution de Dominique Maingueneau, les publications communes dans le domaine s'avérant ainsi être une excellente forme de collaboration entre auteurs et traducteurs.

progressivement ces vingt dernières années, est une discipline extrêmement dynamique et soumise à des influences diverses. L'application des concepts de la linguistique énonciative, de pragmatique et surtout de l'analyse du discours sur un corpus littéraire que propose Dominique Maingueneau nous a semblé fort enrichissante pour un public de spécialistes – consacrés et en formation – car certains de ces ouvrages ont également un côté didactique important. Dans *Pragmatique pour le discours littéraire*, la visée didactique du livre, que nous allons détailler ci-dessous, est manifeste autant dans l'organisation du livre (les chapitres sont suivis par des exercices d'application) que dans la structuration de l'information de spécialité (présence de schémas explicatifs, index des notions et des auteurs, listes de lectures supplémentaires). Dans la traduction roumaine, nous avons soigneusement préservé cette organisation, ce qui a demandé à certains moments des compétences rédactionnelles techniques particulières.

Une deuxième raison qui a justifié la nécessité de ces traductions est constituée par le fait que les ouvrages s'inscrivent dans l'intention déclarée de l'auteur de *rétablir la communication entre les enseignements linguistique et littéraire*, un clivage qui est ressenti également dans l'enseignement roumain comme artificiel et non-adapté à l'interdisciplinarité des approches qui caractérise maintes disciplines de nos jours.

La terminologie spécifique au champ de l'énonciation littéraire a été bien complexe : nous avons accordé une attention accrue au pôle du producteur du discours, le *sujet*, vu que c'est l'entité créatrice qui est à l'origine même du travail littéraire, le pivot de l'événement que constitue toute énonciation, comme le montre le fondateur des études sur l'énonciation, Émile Benveniste, pour lequel l'expression de la personne est définitoire pour l'existence même des langues, le langage ne pouvant sans doute pas fonctionner de la sorte s'il n'était construit autour de la possibilité même du sujet de s'affirmer comme sujet dans le discours.

Au-delà de la position centrale que cette instance énonciative détient dans toute production discursive littéraire, l'importance prêtée à la traduction de ce terme résulte également des difficultés d'ordre lexical et

pragmatique. C'est ce sur quoi attire l'attention Dominique Maingueneau lors de la discussion de la problématique de la *subjectivation*, quand il affirme que certains termes provenant des mots du lexique courant ne sont pas satisfaisants, donnant l'exemple de *écrivain* et de *auteur* :

« L'« écrivain » est à la fois une catégorie, au demeurant floue, du registre des professions et une figure associée à une œuvre. Quant à l'« auteur », il ne réfère que marginalement à un statut social, il vise plutôt l'individu en tant que source et garant de l'œuvre. » (Maingueneau, 2004 : 107).

La situation est complètement différente dans le cas du terme *énonciateur* : il s'agit d'un concept de source intégralement linguistique, mais considéré, de manière à première vue curieuse, comme instable dans des analyses assez récentes par Dominique Maingueneau :

« La notion d'« énonciateur », en revanche, n'est pas issue de l'usage, c'est un concept linguistique récent dont la valeur reste instable : on oscille entre une conception de l'énonciateur comme instance interne à l'énoncé (support des opérations énonciatives) et une conception où l'énonciateur est plutôt un locuteur, l'individu qui produit le discours » (Maingueneau, 2004 : 107).

En roumain, une certaine instabilité peut être enregistrée dans les ouvrages de spécialité que nous avons consultés, et qui étaient ou non des traductions, à côté du dictionnaire de référence du roumain *Dicționarul explicativ al limbii române*, notamment *Dicționar de științe ale limbii*, *Dicționar enciclopedic de pragmatică*. Le résultat de cette analyse préliminaire à la traduction a été que deux termes, de fréquence inégale, *enunțător* et *enunțiator* circulent dans la bibliographie de spécialité : nous les analyserons en détail ci-dessous.

En tant que domaines des sciences du langage bien définis, l'analyse du discours et la pragmatique utilisent un métalangage propre, où interfèrent des séries de termes spécialisés qui possèdent un contenu sémantique spécifique. Même si on parle de *métalangage*, il ne faut cependant pas oublier qu'en fait on ne traduit pas une *langue* mais un *discours* de spécialité, la traduction étant une démarche discursive par excellence.

Aussi faut-il bien établir, dans un premier temps, le type de texte / discours qui caractérise l'objet de la traduction. Par la suite, la compréhension de l'approche du sujet que propose l'auteur est tout aussi importante.

Dans le cas des textes de Dominique Maingueneau, une attention particulière a dû être prêtée aux termes spécifiques au domaine de la pragmatique et des linguistiques de l'énonciation, champ assez flou d'un point de vue terminologique en roumain, car subissant l'influence des études en anglais *et* en français. Si beaucoup de ces termes sont des termes généraux, auxquels la pragmatique ajoute un sens de spécialité, il y a en a d'autres dont l'usage est restreint à ce champ précis.

Certains de ces termes ont été déjà introduits en roumain, par d'autres traductions, ou par des ouvrages qui s'inspirent des différentes écoles de pragmatique, mais avec une circulation plutôt restreinte, d'autres ont été proposés par nous en traduction. Une bonne documentation et une consultation permanente des textes de pragmatique de référence pour le roumain ont donc été indispensables.

Afin de bien gérer le flou qui caractérise certains des concepts spécifiques à l'analyse du discours sur corpus littéraire, la préservation de la cohérence terminologique a été une préoccupation constante en traduction. Entrent ici les termes relevant des théories de l'énonciation, des actes de langage et des typologies discursives ; les syntagmes qui ont pour noyau le terme *discours* : *discours littéraire*, *discours constituant*, fonctionnant également comme base de dichotomies *discours / texte littéraire*. Ce sont des aspects sur lesquels d'ailleurs l'auteur même attirait l'attention dans son texte, aussi en traduction ont-ils été évalués comme des termes clés :

« Il est facile d'ironiser sur la vague de fond qui impose aujourd'hui « discours littéraire », après celle qui a imposé « texte » ou « structure ». Il est vrai que le contenu de « discours » semble peu consistant. Mais à côté de véritables « termes », il est normal qu'il existe dans les sciences humaines et sociales des notions instables qui ont la double caractéristique de participer de plusieurs disciplines et d'afficher certaines options théoriques » (Maingueneau, 2004 : 248).

Pour *discours constituant*, qui est un syntagme novateur utilisé par Dominique Maingueneau dès 1995, mais qui ne circulait pas en roumain au moment de la traduction, l’option de la traductrice Nicoleta Moroşan pour l’adjectif *constituent* à la place d’autres solutions, telle *constitutiv*, a à la base une analyse attentive de la distinction de l’auteur même entre *discours constituant* / *éphémère*, tout comme du champ lexical et des réseaux sémantiques spécifiques au terme *constituer* (*a constitui, constitui, constitui*).

La question de la stabilité terminologique est également importante et doit être envisagée par une confrontation avec la terminologie utilisée dans les ouvrages de spécialité de référence de la langue cible. Comme les termes qui caractérisent la pragmatique et l’analyse de discours résultent assez souvent de la traduction en roumain des textes français ou anglais, ils ne sont pas toujours stabilisés, connaissant parfois des doublets, qui entrent souvent en concurrence. Dans leur cas, nous avons préféré, contrairement au choix d’autres ouvrages du même type qui utilisent systématiquement les deux termes⁶², une seule variante dans la traduction publiée, afin d’assurer l’unité nécessaire à l’appareil terminologique.

Français	Roumain	
	Terme choisi en traduction	Solutions possibles
énonciateur	enunţător	enunţiator
acte illocutionnaire	act ilocuţiionar	act ilocutoriu
verbe factif	verb factiv	factitiv
face	faţă	faţetă
acte de langage	act de limbaj	act de vorbire
théorie de la pertinence	teoria pertinenţei	teoria relevanţei
locuteur	locutor	vorbitor

Pour Dominique Maingueneau, une œuvre littéraire est avant tout un type *d’énonciation*, résultant d’un type de discours spécifique, qui laisse

⁶² C’est le cas de la traduction du *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Si nous comprenons par exemple le choix des traducteurs de mentionner l’existence des deux termes dans le Glossaire des termes, nous nous demandons si un tel usage double ne nuit pas à la cohérence de l’ensemble à l’intérieur du texte.

transparaître des stratégies, où agissent des acteurs, qui mettent en place des actes ; le discours littéraire est donc un langage-action. La notion d'*énonciation* est centrale chez Dominique Maingueneau. C'est pour cela que les termes appartenant à ce champ lexical ont dû être soigneusement analysés.

Français	Roumain
Enonciation	Enunțare
Co-énonciation	Co-enunțare
Enonciateur	Enunțator/enunțiator/emițător/vorbitor
Co-énonciateur / Enonciataire	Enunțiator/destinatar/receptor
Archi-énonciateur	Arhi-enunțator/enunțiator

Le terme *enunțare* occupe une place stable autant dans la terminologie de spécialité que dans la langue commune, comme le montre l'édition du dictionnaire monolingue de référence pour le roumain DEX, et, du côté de la spécialité, le dictionnaire des sciences du langage coordonné par Angela Bidu-Vrăncianu (2001) ; en revanche, *co-enunțare* est plutôt rare et réservé aux articles et ouvrages de spécialité, le dictionnaire de référence de la langue roumaine n'ayant aucune entrée pour ce terme.

De manière un peu surprenante, la même absence peut être signalée pour le dictionnaire de spécialité coordonné par Angela Bidu-Vrăncianu. Cela explique son orthographe encore instable (avec ou sans tiret) ; nous-même, nous avons préféré utiliser le tiret, justement à cause du niveau faible d'intégration dans le lexique de ce terme.

Pour *énonciateur*, malgré l'absence du terme *enunțator* du DEX, dans les publications de spécialité, y compris dans les productions à visée didactique – cours universitaires et même manuels de communication / de langue roumaine, circulant au niveau lycée – les auteurs l'ont préféré à son doublet, calqué⁶³ sur le français, au point que l'on peut même parler d'un emploi courant.

⁶³ Nous renvoyons, pour exemplifier, aux publications en roumain du professeur de linguistique et de didactique du français Vasile Dospinescu, parues aux éditions de l'Université de Suceava.

La fréquence du terme dans des ouvrages de spécialité a, par conséquent, été l'argument principal qui a justifié notre choix de le traduire par *enunțător*. Nous devons souligner, cependant, que dans la littérature de spécialité, on peut remarquer récemment la circulation de la forme *enunțiator*, également présent dans certains ouvrages de référence pour le domaine, comme la version roumaine du *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*.

Une attention particulière a été prêtée le long de la traduction à l'appropriation de la terminologie aux théories linguistiques et littéraires dont il y était question. Si la linguistique énonciative travaille avec *énonciateur/ énonciataire (co-énonciateur)*, dans les approches interactionnistes le couple terminologique est plutôt *locuteur / interlocuteur*. Dans leur cas, le roumain utilise soit, le plus souvent, *vorbitor*, soit *locutor*, qui est, conformément au DEX, un terme plutôt spécialisé par rapport à *vorbitor*. Nous pensons cependant que l'usage du deuxième n'a rien d'artificiel et est préférable surtout pour faire couple avec *interlocutor*, beaucoup plus fréquent, et également pour résoudre les vides dans une théorie comme celle de la polyphonie de Ducrot, où une distinction conceptuelle et terminologique est nécessaire entre *sujet parlant (subiect vorbitor) / locuteur (locutor) / énonciateur (enunțător)*. Les sciences de la communication, suite aux théories de Roman Jakobson, travaillent de préférence avec *émetteur / récepteur* (roum. *emițător/receptor*); la narratologie avec *narrateur / narrataire* (roum. *narator/naratar*).

Le terme *enunțător* est complètement absent du dictionnaire des sciences du langage coordonné par Angela Bidu-Vrăncianu : afin de dénommer l'acteur de l'énonciation dans le système énonciatif, les auteurs proposent le terme *emițător* (voir par exemple la définition du terme *enunțare*). Nous pensons que, de ce point de vue, une révision s'impose, pour faire éviter les confusions, pour actualiser aussi la terminologie, les deux termes appartenant à des modèles théoriques différents, autant comme approches que comme validité.

Pour ce qui est du terme *sujet*, si sa traduction en tant que telle ne pose pas de problème pour le roumain (*subiect*), l'approche théorique de

Dominique Maingueneau, fondée sur les avancées dans le domaine de l'analyse du discours sous l'influence de la rhétorique en particulier, ont demandé des options de traduction spécifiques, justifiées tout d'abord par une interprétation pertinente du texte.

Parmi les concepts censés rendre compte du pôle de la production discursive et que l'analyse du discours a empruntés à la rhétorique, celui d'*ethos* est probablement l'un des plus intéressants ; Dominique Maingueneau y consacre des études nombreuses, et les ouvrages du corpus analysé en portent la marque aussi. Côté terminologique et formel, on peut observer que le roumain *etos*, emprunté au latin *ethos*, connaît une graphie double, *etos* / *ethos*, étant présent et défini en tant que tel dans les dictionnaires de référence du roumain.

En traduction la forme *ethos* a été considérée comme la plus appropriée, en vertu des correspondances étymologiques avec le terme grec, et de sa présence dans la littérature de spécialité. Les termes entrant dans la dichotomie *ethos* / *anti-ethos*, ou servant de base à la taxinomie (*ethos effectif* – *prédiscursif* et *discursif* [dit / montré]) ont été rendus, en traduction, par leurs correspondants roumains les plus proches : *ethos* / *anti-ethos* ; *ethos efectiv* – *prediscursiv*, *discursiv* [*spus/arătat*] ; *încorporare textuală*. Par cette stratégie, le modèle théorique de l'éthos proposé par Dominique Maingueneau, récupérant des notions chères à la rhétorique antique et les intégrant de manière bien originale à la dynamique des approches discursives actuelles, a pu recevoir en traduction la forme claire et bien structurée de l'original.

À côté de la traduction directe, des solutions de traduction indirecte, où l'explicitation a été largement utilisée, ont été proposées là où la langue de spécialité en roumain n'offrait pas d'équivalents, ou les structures existantes n'étaient pas satisfaisantes : nous pouvons mentionner à ce niveau les difficultés de traduction du couple terminologique *posé* / *présupposé*, analysé par Dominique Maingueneau dans sa *Pragmatique pour le discours littéraire*, termes qui ne pouvaient pas être rendus sans intervention particulière de la part du traducteur : nous avons opté à ce niveau pour les syntagmes *conținutul exprimă* / *conținutul presupus*, tout en reprenant les termes français entre parenthèses.

C'est une solution qui, par le fait du doublage, pourrait sembler à première vue encombrante dans le contexte du style scientifique, caractérisé par des phrases déjà longues dans l'original, avec nombre de digressions et s'organisant selon une syntaxe complexe. La reprise des termes français nous a paru néanmoins souhaitable à leur seule traduction, vu que c'était la première proposition d'équivalence terminologique dans ce sens, en littérature de spécialité, et qu'elle avait besoin d'une confirmation et validation ultérieure dans la littérature de spécialité.

La même démarche explicative, mais sans accompagnement du terme roumain par le terme français de l'original, a été appliquée pour les syntagmes qui dénomment les types d'expressions référentielles : *description définie / indéfinie*. Dans ce cas, nous avons préféré une paraphrase assez longue, mais suffisamment claire et fondée sur des termes correspondants, largement utilisés en grammaire roumaine dans des contextes similaires, notamment *structuri nominale cu articol hotărât*. La solution de la traduction directe, par calque, proposée dans les versions roumaines de certains ouvrages de spécialité, *descripții definite*, ne nous a pas paru appropriée, vu que ce procédé supposerait, selon nous, ignorer la correspondance bien établie en roumain pour l'adjectif *defini*, qui est *hotărât*, cf. *articol hotărât*, et non pas *definit* et un chargement inutile de la terminologie.

Du point de vue des interventions au niveau paratextuel, les traductions des textes de Dominique Maingueneau montrent une présence active, audible de la voix du traducteur, qui, par nombre de définitions ou d'explications, accompagne le lecteur roumain en vue de lui assurer une bonne compréhension de la théorie exposée, tout comme des réalités linguistiques spécifiques à l'espace français, des informations d'ordre culturel, ou tout simplement des références bibliographiques. Par exemple, pour analyser le fonctionnement de la loi d'exhaustivité dans *Pragmatique pour le discours littéraire*, Dominique Maingueneau rappelle le procédé de la chanson *Mais à part ça, Madame la Marquise...*, titre que nous avons traduit uniquement en note : « *Și, în afară de asta, doamnă marchiză...* », celebru cântec francez în care valetul îi comunică puțin câte puțin noutățile

marchizei, lăsându-le pe cele mai importante pentru final, și care a dat naștere expresiei *tout va bien, madame la marquise* (totul e în regulă, doamnă marchiză) prin care se încearcă amânarea comunicării veștilor proaste » (p. 144).

L'un des défis importants de la traduction des livres de Dominique Maingueneau en roumain a été, en conséquence, la terminologie, les termes spécifiques à la critique littéraire e.g. *cititorul invocat / instituit / cooperativ* étant intégrés dans un réseau conceptuel spécifique à la pragmatique et à l'analyse du discours. Le registre du texte comme sa rhétorique ont pu ainsi, en grande partie, être préservés en traduction.

L'affirmation est également valable pour la visée didactique des textes traduits : cette dimension a été considérée par nous, en tant que traductrice, comme particulièrement importante, surtout parce que, du moins pour l'ouvrage *Pragmatique pour le discours littéraire*, l'intention déclarée de l'auteur a été de vulgariser les concepts, pour éclaircir l'approche du domaine par les étudiants ou les jeunes chercheurs et faire ouvrir le domaine vers le grand public. Cette dimension du livre est manifeste d'une part dans l'organisation du livre – les chapitres étant suivis par des applications et des listes bibliographiques supplémentaires – d'autre part dans la manière dont l'auteur a structuré l'information de spécialité – le texte étant ponctué de schémas explicatifs, tableaux, index des notions et des auteurs cités, répondant pleinement aux exigences d'un ensemble clair, bien organisé et exposé.

Au niveau autant de la forme que du contenu, nous avons essayé de rendre aussi bien que possible le niveau de « didacticité » spécifique à chaque texte, d'adapter, là où c'était absolument nécessaire, les conventions du genre didactique aux usages des ouvrages similaires en roumain, notamment dans le cas des consignes des exercices.

Des remarques importantes peuvent être faites à propos du traitement du corpus d'analyse en traduction. À ce niveau, on peut parler d'une véritable difficulté de traduction. Vu que les textes de Dominique Maingueneau visent la possibilité d'analyser le discours littéraire dans le cadre méthodologique de la pragmatique et de l'analyse du discours, le

corpus d'étude tout comme les exercices d'application ont été constitués de fragments littéraires, d'extraits d'œuvres de la littérature française.

Pour la traduction des corpus littéraires, nous avons essayé de respecter les conventions éditoriales qui imposent l'utilisation des traductions consacrées dans l'espace roumain. L'existence de traductions consacrées dans la culture roumaine pour les œuvres littéraires utilisées par l'auteur a donc été considérée comme la base d'un corpus qui ne devait pas être retraduit par l'auteur, car il correspondait parfaitement à ce que l'on appelle en analyse du discours un « corpus existant ». Traduire un texte de linguistique qui analyse des fragments littéraires se fondant sur les traductions consacrées a impliqué également, par conséquent, une « réévaluation » de ces traductions, qui n'ont pas toujours « résisté » au test. Ceci montre que la traduction est toujours adaptée à un objectif et à un public bien délimités, que la prise en compte de sa « fonction » est un critère quasi-obligatoire : la traduction d'un fragment d'Émile Zola en vue de l'analyse des connecteurs passe obligatoirement par des considérations différentes par rapport à sa traduction « littéraire », destinée à la lecture.

Vu l'importance du phénomène de la retraduction dans le cas des grandes œuvres littéraires du patrimoine culturel d'un pays, nous nous sommes posé à chaque fois le problème du choix de la traduction parmi la série existante en roumain pour un fragment donné. Nous avons décidé d'appliquer de manière cohérente le principe de ce que nous pourrions appeler la représentativité de la traduction canonique dans une certaine culture : pour *À la recherche du temps perdu* nous avons choisi par exemple la traduction réalisée par Irina Mavrodin, pour *Le père Goriot* celle de Cezar Petrescu, etc.

D'une part, la démarche de l'utilisation des traductions consacrées a été un peu accablante, vu que les commentaires linguistiques n'avaient pas toujours un support roumain, ceci pour deux raisons : dans certains cas, le traducteur avait choisi d'éliminer le terme visé, dans d'autres, le traducteur l'avait traduit d'une manière qui ne correspondait plus au contexte linguistique envisagé. Aussi avons-nous été obligée de bien évaluer les gains et les pertes et de jouer entre les deux extrêmes qui sont, pour le

traducteur d'un texte de linguistique, le changement des exemples ou la modification de l'analyse. Là où cela a été possible, nous avons préservé la variante consacrée du texte pris à titre d'exemple, même si elle ne correspondait pas à la traduction littérale de cet extrait, parce que nous avons considéré que l'analyse faite par Dominique Maingueneau pouvait s'y superposer sans aucune autre modification. Ceci a été par exemple le cas dans l'ouvrage *Pragmatique pour le discours littéraire*, lors de l'application du concept de *présupposés* au connecteur *puisque*, utilisé par Victor Hugo dans son poème *À Villequier*. Or, en roumain, un connecteur différent avait été proposé par le traducteur Ionel Marinescu, notamment *când*. Notre choix a également été motivé par le genre textuel en cause, une traduction littérale de *puisque* dans ce cas étant difficilement envisageable :

Original français	Traduction roumaine
Je conviens à genoux que vous seul, père auguste, Possédez l'infini, le réel, l'absolu ; Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !	[...] C-am sângerat în suflet, când Dumnezeu a vrut. (p. 134).

Vu que les pertes au niveau du fonctionnement de la présupposition n'étaient pas significatives, nous avons préféré garder la variante du traducteur de Victor Hugo et transférer l'analyse de *puisque* sur *când*.

Sinon, nous avons relevé l'impossibilité d'appliquer l'analyse linguistique sur la traduction consacrée par l'intermédiaire d'un nombre de notes explicatives qui justifient l'utilisation de notre propre traduction, ou bien les modifications opérées sur le texte roumain consacré. Dans la traduction du même ouvrage de Dominique Maingueneau, nous n'avons pas pu utiliser à chaque fois la traduction du *Cid* par le poète roumain Ștefan Octavian Iosif. Ainsi, l'analyse très fine que propose Dominique Maingueneau au niveau de l'usage du pluriel de politesse comme résultat du respect des conventions des genres dans le théâtre classique n'aurait pas pu

être illustrée en traduction si nous avons gardé comme texte de référence cette traduction canonique, puisque, à ce niveau du texte, le poète traducteur a fait le choix d'utiliser, au contraire, le singulier. Ce choix peut être interprété comme une stratégie pertinente, car elle est, pragmatiquement parlant, bien adaptée aux conventions d'usage dans des situations de communication similaires en roumain et n'est pas du tout contestable au niveau global du poème ; mais au niveau micro-textuel qu'est ce fragment extrait de la pièce et intégré dans le corpus d'un texte théorique en vue de l'analyse, c'était un remplacement indispensable :

Original français	Traduction roumaine
Il estime Rodrique autant que vous l'aimez.	Rodrig, iubit de tine , de el e prețuit

D'autre part, la traduction de l'analyse des connecteurs et de leur fonctionnement dans le texte en français et respectivement en roumain s'est avérée une démarche parfois problématique, bien que, dans la plupart des cas, les subtilités de l'interprétation aient pu être rendues par une traduction directe : l'analyse de la valeur romanesque du connecteur *mais* proposée par Dominique Maingueneau dans le même ouvrage, appliquée à un fragment du roman *Nana* n'aurait pas pu être illustrée par l'utilisation de la traduction en roumain de Valer Cornea, car le connecteur, utilisé dans l'original en début de phrase, avait été complètement supprimé (ce qui justifie, de manière intéressante, sa valeur toute particulière, de rupture narrative), c'est pourquoi nous l'avons réintroduit, et avons précisé notre démarche dans une note de bas de page, à côté des informations sur le traducteur du texte :

¹ Tr. de Valer Conea, Editura Univers, București, 1972. Avînd în vedere că traducătorul a preferat să suprima conectorul care deschide cel de-al doilea paragraf, îl reintroducem pentru a ilustra analiza (n.t.).

Dans le cas du connecteur *eh bien*, dont le fonctionnement devait être illustré par un extrait du *Père Goriot*, la traduction de Cezar Petrescu, que

nous avons reprise, nous a confrontée à une difficulté sensiblement différente : le traducteur a préféré une traduction indirecte, modulant le sens du connecteur initial, choisissant *și totuși* [et cependant]. Il a ainsi, par la modulation, transformé la valeur principalement conclusive du connecteur dans une relation de concession. Or, il aurait été impossible de rester sur le commentaire de Dominique Maingueneau à propos de l'usage de *ei bine* dans ce cas. Devant les deux solutions limites qui étaient la suppression du fragment et le remplacement du connecteur par son correspondant littéral, nous avons finalement opté pour la dernière. Nous l'avons donc remplacé, justifiant notre démarche dans une note.

¹ Tr. de Cezar Petrescu, Editura Minerva, București, 1972. Pentru nevoiele analizei, am înlocuit în ultima frază conectorul *și totuși* propus de Cezar Petrescu cu *ei bine*, într-o traducere fidelă a conectorului *eh bien* (n.t.).

Avec ce regard en arrière d'analyse critique de notre propre traduction, vu les justifications qui ont été à la base des différents choix réalisés, nous pouvons même formuler des jugements de valeur nouveaux, y compris à propos du statut des unités de traduction analysées, autant en langue source qu'en langue cible. Par exemple, ce n'est pas du tout un hasard, de notre point de vue, si les unités les plus affectées dans la tentative de transfert du corpus *et* du commentaire de ce corpus du français vers le roumain sont les connecteurs. Au-delà des contraintes objectives, imposées par le système des deux langues – manifestées dans le cas des « deux » *mais* du français, par exemple, pour lequel le roumain propose des unités différentes, *dar*, *însă*, *ci*, *iar* – ce sont des unités de discours hautement subjectives, car relevant de la construction de l'argumentation, qui jouent sur la frontière très sensible entre contraintes du système et coordonnées du contexte, au niveau desquelles les traducteurs se sentent plus « libres » d'agir selon leur interprétation du texte : aussi a-t-on eu des situations de suppression voulue, en faisant donc jouer l'implicite, comme de traduction indirecte, par l'intermédiaire de connecteurs différents, qui impliquent un rapport logique sensiblement différent.

Pour les lecteurs de la littérature française traduite en roumain de telles modifications n'apportent pas de changements significatifs, car elles font finalement partie du travail de reconstruction et de réécriture du texte en langue cible, les traducteurs en question étant de véritables artisans du texte littéraire.

Par contre, une fois intégrés dans un texte de linguistique, comme corpus d'analyse, leur statut change considérablement : il s'agit d'échantillons de discours présentés comme exemplaires, représentatifs, qu'il s'agit de traduire en conformité avec la fonction première du texte cadre, notamment celle de décrire le discours, de décrypter les particularités de fonctionnement discursif du langage, telles qu'elles se manifestent au niveau d'une langue, avec le potentiel d'être transférées sur la langue cible aussi.

Dans le cas des extraits de corpus utilisés pour les activités de langue, vu qu'ils sont proposés pour l'analyse en l'absence de commentaires de la part de l'auteur, on peut se demander si, dans les situations de non-correspondance entre la consigne et la traduction – on demande au lecteur d'analyser le connecteur *eh bien* qui est traduit en roumain par un connecteur différent – on est en droit de changer l'intention de l'auteur pour préserver les choix du traducteur du fragment littéraire, ou vice-versa. Nous avons considéré à chaque fois que les options de l'auteur du texte cadre, métalinguistique, sont prioritaires, et que les fragments de corpus doivent répondre à leur fonction primaire, notamment celle d'illustration de l'analyse.

II.2. Traduire les textes de religion

II.2.1. Les enjeux de la traduction en français des textes roumains de spiritualité orthodoxe

Inclure le discours religieux parmi les sciences humaines, qui nous intéressent du point de vue de la traduction du ou vers le roumain, nous semble une coordonnée importante dans la mesure où, dans la culture roumaine, le fait et le discours religieux – chrétien orthodoxe –, dans leurs divers types de manifestations, sont partie intégrante de la vie courante, correspondant à une dimension essentielle de ce qui peut être considéré comme le spécifique culturel roumain. En tant que tels, ils sont depuis longtemps sujet de recherche dans nombre de disciplines académiques. Cependant, il est plutôt rare de les voir soumis à des analyses traductologiques.

Comme il est souvent le cas pour d'autres domaines aussi, la réalité du marché éditorial – français-roumain mais aussi roumain-français – fort dynamique les dernières décennies, justifie et même impose une telle approche. En France, tout comme dans certains pays francophones, dont particulièrement la Suisse, on enregistre un intérêt croissant pour l'Orthodoxie (grecque, serbe, russe, roumaine), intérêt qui se matérialise soit dans la parution de publications de spécialité dans le domaine, soit dans des traductions venant des espaces sus-mentionnés.

D'autre part, les traducteurs de ce type de discours sont en nombre très réduit, ce qui est d'une part explicable par le nombre de compétences requises, et d'autre part par le fait que les besoins de traduction des textes roumains de spiritualité orthodoxe sont de date assez récente et une

véritable formation des traducteurs dans ce sens ne peut se faire pour l'instant que suite à un intérêt de recherche et de pratique plutôt individuel, subjectif, relevant de la seule volonté du traducteur.

Une traductrice littéraire de la taille d'Irina Mavrodin déplorait, il y a seulement quelques années, le faible niveau de spécialisation comme de connaissance des spécificités de ce discours : les questions qu'elle se posait à l'occasion d'un colloque dédié à la traduction du langage religieux (organisé par l'Université de Suceava en 2008, étant quasiment la seule manifestation de ce type en Roumanie⁶⁴) montrent l'état de la recherche dans le domaine et les progrès significatifs réalisés depuis surtout grâce à l'activité de spécialistes comme Felicia Dumas, qui, forte de ses connaissances du domaine comme des deux cultures mises en contact s'investit dans la pratique autant que dans la recherche :

« Je suis arrivée à me demander si la traduction du discours religieux se soumet aux mêmes lois que toute traduction en tant que série ouverte. [...] faut-il *moderniser* les textes religieux, au nom de la dénotation, ou bien au contraire, il serait plutôt bon de maintenir dans la traduction un certain parfum archaïsant, voire même les anciennes ou très anciennes formules consacrées par des siècles, même si parfois elles sont devenues inintelligibles pour les nouvelles générations ? » (Mavrodin, 2008 : 35-36)

La traductrice déclare préférer la deuxième solution et considère que le discours religieux représente en fait une langue à part, que les nouvelles générations devraient bien apprendre.

Une telle position et de telles incertitudes sont celles du traducteur littéraire confronté à la présence des termes religieux dans les textes de littérature, conscient des obstacles inhérents du passage d'une culture à une autre, d'une tradition spirituelle à une autre ; nous comprenons que ces

⁶⁴ Il est à remarquer aussi qu'en Europe de tels colloques, même si peu nombreux, sont toujours de date récente, *e.g.* les deux éditions du colloque *Traduire le sacré* organisé par les spécialistes en traductologie de la société d'études universitaires sur la traduction SEPTET (Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction) à Amiens et à Arras en 2013 et en 2014.

problèmes deviennent d'autant plus difficiles à résoudre, affectant le texte à des dimensions complètement différentes, car le texte à traduire est centré sur des sujets de spiritualité et que sa fonction première est la transmission d'un message de type religieux, les lecteurs étant tout d'abord envisagés dans leur statut de (potentiels) fidèles, qui se posent le problème de la foi et qui cherchent des réponses dans le texte qu'ils parcourent, dans un langage qui leur soit familier et compréhensible :

« [...] tout traducteur de littérature au moins une fois dans sa pratique, en traduisant un texte littéraire, a dû se poser la question que nous sommes en train de nous poser, et qui concerne aussi la traduction du discours religieux : faut-il sacrifier la dénotation ? est-il possible de sauver les deux à la fois ? comment trouver ce point d'équilibre grâce auquel la dénotation et la connotation s'harmonisent, ce point d'équilibre qui neutralise leur tendance de s'annihiler l'une l'autre ? » (Mavrodin, 2008 : 34)

Préoccupée depuis longtemps par la complexité et la richesse du *traduire* dans le cas d'un texte religieux ayant comme langue source une langue « mineure » – le roumain, mais occupant du point de vue de la confession orthodoxe une position privilégiée par rapport à la langue-culture cible, le français, l'universitaire de Iași Felicia Dumas lui dédie, depuis plusieurs années, une bonne partie de sa recherche. On lui doit pratiquement la structuration et la systématisation d'un important chapitre de la traductologie roumaine, celle qui a comme support le texte et le discours religieux.

Comme elle le souligne, en traductologue et traductrice chevronnée, le religieux doit être vu comme *discours*, c'est-à-dire comme forme de communication d'un contenu spirituel définitoire pour la culture source et inédit pour la culture cible. Ainsi, le discours religieux peut être défini, si nous reprenons la formule de la spécialiste, comme « un type particulier de discours, à référentiel religieux dominant, caractérisé par des traits linguistiques particuliers » influencés par les spécificités socio-culturelles de l'espace géographique où il est produit, et l'imaginaire linguistique construit par les usagers (Dumas, 2014 : 9).

S'intégrant dans la grande famille des textes de spécialité, le texte religieux orthodoxe se construit selon une logique et un réseau de correspondances du linguistique avec l'extralinguistique spécifiques, qui doivent être bien connus et compris par le traducteur dans toute leur complexité, en diachronie comme en synchronie.

Selon Felicia Dumas, la principale tâche du traducteur des textes religieux orthodoxes, quelle que soit la direction de traduction entre le français et le roumain – car les deux types de traduction sont d'actualité pour les marchés éditoriaux respectifs – est de respecter, discursivement, l'ancrage lexical et stylistique des écrits de théologie et de spiritualité orthodoxe spécifique à la langue source.

II.2.1.1. Les particularités lexicales et socio-culturelles du discours religieux orthodoxe français

Une première particularité pour la traduction des textes orthodoxes est la nécessité de les analyser dans un contexte suffisamment large – historique et culturel – pour que puissent être facilement résolus par la suite les problèmes ponctuels parus le long du texte. Des questions comme : les marques d'identité culturelle, l'intertextualité, les noms propres, la terminologie orthodoxe doivent recevoir des réponses bien claires de la part du traducteur pour une approche cohérente du texte en vue de sa traduction.

Si la terminologie compte parmi les difficultés de premier rang des textes spécialisés en général, le principe est d'autant plus valable dans le cas des textes religieux. Ceci parce que, dans ce cas, par l'intermédiaire de la traduction, sont mises en contact des cultures relevant de religions / cultes / confessions différentes, donc la dimension culturelle est beaucoup plus prégnante. C'est le cas des ouvrages orthodoxes roumains traduits vers le français, pour lesquels Felicia Dumas considère que le principal problème est « la non-concordance des paradigmes confessionnels considérés comme culturellement représentatifs pour les deux langues » (2014 : 30), ce qui oblige le traducteur à bien maîtriser, comprendre et

connaître la terminologie religieuse orthodoxe en langue française, tout comme le spécifique de l'usage de ce discours exporté de son noyau dans des communautés dont la langue est le français mais dont les membres partagent les mêmes croyances et suivent les mêmes pratiques que ceux des communautés roumaines ayant la même religion.

En raison de son histoire particulière, caractérisée notamment par l'influence de la multitude des cultures qu'elle a intégrées, la communauté orthodoxe française a une richesse de traditions qui se manifestent tout d'abord au niveau discursif. C'est un discours fortement influencé par les nombreuses traductions qui ont dû être réalisées pour suppléer à ses besoins, notamment à partir du grec⁶⁵, et, dans une moindre mesure, du russe et du roumain. Il s'agit d'une communauté sociale et linguistique qui fonctionne toutefois en tant que paradigme religieux cohérent et unitaire, son unité étant principalement assurée par le fait que c'est le français qui est la langue des offices religieux.

Même si le développement de ce discours est de date assez récente, il semble avoir gagné une place bien établie parmi les autres types de discours, et il bénéficie de l'attention des spécialistes :

« [...] les recherches en terminologie religieuse (pour le christianisme) sont très avancées en langue française en ce qui concerne les composantes théologique et liturgique et accessoires en ce qui concerne l'étude des autres domaines référentiels des confessions catholique, protestante et orthodoxe » (Dumas, 2006/2011 : 30).

Pour résoudre la difficile question de la terminologie religieuse orthodoxe français-roumain, le travail lexicologique de longue haleine de la même spécialiste a déjà porté ses fruits, par la publication des *Dictionnaires bilingues de termes religieux orthodoxes*⁶⁶, les premiers de ce type en

⁶⁵ Comme le précise Felicia Dumas (2014 : 31), c'est principalement à cause de la forte influence du mont Athos et de la subordination des paroisses françaises au Patriarcat œcuménique de Constantinople. Voici quelques termes grecs empruntés par le français dans le domaine de la religion orthodoxe : *Paraclisis*, *chérubikon*, *Horologe*.

⁶⁶ Voici les références complètes : *Dicționar bilingv de termeni religioși ortodocși: român-francez / Dictionnaire bilingue de termes religieux orthodoxes : français-roumain*, les deux parus aux

Roumanie, instrument inestimable pour le traducteur confronté à ce genre de texte. Ce sont des publications qui laissent voir également à quel point les collaborations entre linguistes, institutions laïques et institutions religieuses sont importantes dans la réalisation des instruments nécessaires à la recherche, les dictionnaires résultant d'un projet de recherche financé par le Ministère de l'Éducation et paraissant aux éditions de la Métropole de Moldavie et de Bucovine.

Les autres difficultés vont être résolues par une documentation ponctuelle du traducteur et un permanent retour aux sources premières de l'Orthodoxie. Les traductions du grec vers le français, grâce à l'épanouissement de l'Orthodoxie en Occident, sont d'une grande importance également, permettant au traducteur actuel de textes de religion de résoudre facilement les renvois aux textes des Évangiles, des Saints Pères de l'Église, etc.

Pour les stratégies de traitement terminologique, dans les approches critiques de la traduction du discours religieux⁶⁷, on considère que sa traduction peut suivre plusieurs stratégies. Nous présentons dans ce qui suit, en les assortissant de nos propres commentaires, les trois tendances identifiées par Felicia Dumas suite à sa recherche sur un corpus de textes traduits du roumain vers le français par elle-même ou par d'autres traducteurs. Nous pouvons observer qu'elles illustrent non seulement des options subjectives, individuelles des traducteurs, mais également les conséquences inhérentes des normes et des représentations collectives sur l'acte de traduire :

- l'approximation terminologique en langue cible : les termes spécifiques à l'Orthodoxie sont traduits par des paraphrases ou des mots non ou peu marqués du point de vue de la confession, et éventuellement doublés par le mot roumain, reporté ; selon Felicia Dumas, la pratique

éditions Doxologia de la Métropole de Moldavie et de Bucovine, 2010, ayant pour unique auteur Felicia Dumas.

⁶⁷ Ces possibilités de traduction seraient également généralisables à d'autres types de discours : Felicia Dumas donne l'exemple de l'anthropologie et de l'ethnologie ; nous pensons que l'ensemble des sciences humaines peut en être concerné, mais une telle affirmation doit être fondée sur des analyses sur des corpus plus larges.

dévoile les normes fictives des traducteurs à propos du français comme langue qui n'a pas de « support » linguistique pour des termes spécifiques à la religion et culture roumaine ;

- l'intégration de la terminologie orthodoxe à la terminologie catholique ; c'est ce qui équivaut, selon nous, à une sorte de neutralisation culturelle, la priorité étant accordée à la langue source, comme langue d'intégration du texte traduit, qui risque ainsi d'effacer significativement sa marque de discours religieux orthodoxe (*messe* et non pas *liturgie* par exemple) ; c'est l'ethnocentrisme identifié par Antoine Berman comme tendance appauvrissante de traduction d'un texte, surtout au niveau des informations culturelles ;

- l'usage de la terminologie de spécialité en conformité avec celle qui est utilisée dans les ouvrages du domaine rédigés en français⁶⁸ et enregistrée dans les dictionnaires de spécialité ; pour pouvoir l'utiliser, le traducteur a besoin, en dehors des instruments de traduction en tant que tels, de compétences cognitives fondées sur de très bonnes connaissances de théologie orthodoxe, doublées, selon nous, par une compréhension exacte des fonctions de la traduction réalisée auprès du public qui cette fois-ci ne se constitue pas de simples lecteurs, mais de lecteurs qui sont en même temps des fidèles. Cela suppose aussi une éthique de traduction appropriée, par le refus de l'adaptation du texte aux réalités culturelles de la langue source et par la mise en vedette des termes spécifiques d'un discours adapté aux réalités désignées par ceux-ci.

II.2.1.2. Les noms propres des textes religieux

Au-delà des problèmes du lexique commun, une attention spéciale doit être prêtée aux noms propres, car leur traitement représente, comme le souligne Felicia Dumas (2014 : 77), l'enjeu culturel et confessionnel essentiel de ce type de traductions, puisqu'on y a affaire à de véritables signes culturels. Au niveau des noms propres, vu les particularités des référents

⁶⁸ Qui sont d'une grande variété, incluant non pas seulement littérature de spécialité mais livres de culte, livres liturgiques, patristiques, etc.

qu'ils dénomment, les analyses sur corpus (nous nous rapportons à celles effectuées par Felicia Dumas et à nos propres observations) montrent l'existence de trois situations dans leur transfert d'un texte à un autre. C'est la catégorie des anthroponymes qui est, à nos yeux, la plus importante dans le cas de ce type de discours, sans, bien sûr, que les autres soient complètement exclues.

Vu le fonds culturel commun, pour nombre d'unités relevant des noms propres de la classe des anthroponymes, la traduction suppose l'utilisation des équivalents existant en langue cible, résultats de l'assimilation phonétique et graphique, combinée à la traduction littérale. C'est le cas des anthroponymes spécifiques au domaine de la religion formés de syntagmes qui ont comme structure typique la combinaison des noms propres (prénoms) non-motivés avec des syntagmes nominaux du lexique commun ou bien avec des toponymes ; les expansions ont en général un rôle de qualificateur ou de désignateur, permettant l'inclusion dans l'opération d'identification du référent des précisions importantes sur certaines qualités définitoires / sur le statut de la personne dénommée ou bien sur son origine. L'ensemble qui en résulte fonctionne comme une sorte de surnom :

Roumain	Français
Gheronte	Géronte
Sfântul Antonie cel Mare	Saint Antoine le Grand
Sfântul Grigorie de Nyssa	Saint Grégoire de Nysse
Sfântul Maxim Mărturisitorul	Saint Maxime le Confesseur
Sfântul Ioan Teologul	Saint Jean le Théologien

La francisation des noms étrangers, pour lesquels il n'existe pas d'équivalents confirmés par l'usage, se fait par différents types d'adaptation, en fonction du spécifique de la langue source : adaptation phonétique ou translittération (Paisie - Païssios). Dans certains cas le même nom propre, mais référent à des personnes différentes peut être soumis aux deux procédés (Ioanichie – Ioannichié / Joannice), justement pour permettre l'identification correcte des référents.

Le report est utilisé d'habitude dans le cas des noms propres qui dénomment des personnalités considérées comme emblématiques, y compris dans la culture cible : c'est le cas du théologue Dumitru Staniloae, dont le nom est repris tel quel – ou à peu près si nous nous rapportons aux signes diacritiques – sur les couvertures des traductions comme dans les autres textes qui réfèrent à sa personnalité ou à son œuvre, ou bien dans ses écrits rédigés directement en langue française / anglaise pour différentes publications de spécialité ou lors des conférences données en Europe Occidentale.

Assez souvent, les traducteurs accompagnent leurs lecteurs en bas de page ou dans les textes liminaires du livre traduit pour des explications supplémentaires liées aux personnalités en question, afin de faciliter leur identification par le nom propre utilisé.

Bien sûr, jusqu'à une certaine stabilisation, des usages différents peuvent être rencontrés pour le même référent, ce qui équivaut en fait à des pratiques inconstantes. Néanmoins, grâce au travail constant des traducteurs et surtout des éditeurs, comme des responsables de collections, eux-mêmes de grands spécialistes du domaine – à l'instar des théologiens Jean-Claude Larchet ou Olivier Clément – une approche cohérente semble caractériser actuellement l'édition de ces traductions en français, en particulier au niveau des éditeurs spécialisés.

II.2.2. Perspective historique sur la traduction des textes de spiritualité orthodoxe roumaine en langue française

II.2.2.1. Une dynamique contrastée dans le marché éditorial du XX^e siècle

Selon nos recherches, les traductions de textes religieux roumains sont rares dans la première moitié du XX^e siècle. En 1932, paraît à Paris *La Théologie Symbolique au point de vue de l'Église Orthodoxe Orientale*, Librairie Universitaire J. Gamber, du prêtre I. Mihalcesco, la traduction étant faite par l'auteur en collaboration avec N. Chitesco ; la genèse de l'œuvre tout comme la nécessité de sa traduction en français sont les principaux éléments traités dans la préface rédigée par l'auteur, qui affirme comme

premier objectif de son travail d'établir la place de l'église orthodoxe parmi les autres confessions.

Dans la deuxième moitié du siècle on enregistre un intérêt croissant pour l'Orthodoxie et pour les grandes figures de la théologie de l'Est européen, plusieurs traductions d'ouvrages de l'espace chrétien roumain paraissant chez différentes maisons d'éditions en France, en Suisse mais aussi en Roumanie. Il s'agit autant d'ouvrages de portée générale sur l'orthodoxie que de vies de figures représentatives de pères roumains du XX^e siècle. Des préfaces rédigées par des théologiens renommés en France accompagnent de manière générale ces traductions, le nom d'Olivier Clément étant le plus souvent rencontré.

En 1997 on traduit en français l'un des ouvrages d'un intellectuel roumain qui a marqué son époque, le philosophe Nae Ionescu ; il s'agit de *La question juive et la réponse d'un orthodoxe des années trente*, qui paraît à Paris, étant éditée par la Librairie du Savoir, le traducteur étant Pierre Bardonnet.

La série « Grands Spirituels orthodoxes du XX^e siècle » lancée aux éditions du Cerf en 2001 et continuée chez L'Âge d'Homme, à Lausanne, en Suisse, inclut, à côté d'un nombre significatif d'ouvrages dédiés à des figures emblématiques de l'orthodoxie russe, grecque et serbe, deux traductions des vies de spirituels roumains très connus et aimés dans leur contexte d'origine, écrites par l'archimandrite Ioannichié Balan: *Le Père Cléopas* en 2004, dans la traduction du hiéromoine Marc et son « complément attendu », tel que le mentionne dans le texte de la quatrième de couverture le directeur de la collection, *Le Père Païssié Olaru*, en 2012 toujours dans la traduction de Felicia Dumas.

Plusieurs notes de l'éditeur français accompagnent le lecteur le long du livre afin de le familiariser avec l'orthodoxie. À la préface du livre original rédigée par le patriarche de la Roumanie, sa Béatitude Daniel, s'ajoute une Introduction de Jean-Claude Larchet qui présente la personnalité du Père, sa place dans la Tradition orthodoxe.

II.2.2.2. L'œuvre de Dumitru Staniloae en langue française

La personnalité roumaine qui suscite le plus d'intérêt dans le domaine est le prêtre Dumitru Staniloae, auteur d'une quarantaine d'ouvrages de théologie et d'une trentaine de traductions, très apprécié et lu en Roumanie, docteur honoris causa de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge de Paris. Considéré par Olivier Clément comme le plus grand théologien orthodoxe contemporain, grand intellectuel et grand spirituel, son œuvre est appréciée comme étant l'une des créations majeures de la pensée chrétienne de la deuxième moitié du XX^e siècle et dont la vie est placée sous le signe de la Croix vivifiante (1981 : 15).

Dumitru Stăniloae est connu en France non pas seulement à travers les traductions mais également par la publication en français d'une série de livres d'entretiens (*Ose comprendre que je t'aime*, entretiens de Marc Antoine Costa de Beauregard avec Dumitru Staniloae au monastère Cernica, Éditions du Cerf, Paris, 1983) et d'articles / textes de conférences (*Prière de Jésus et expérience du Saint-Esprit*, avec une préface d'Olivier Clément, Desclée de Brouwer, Paris, 1981). Les traductions sont souvent pourvues d'un appareil paratextuel assez riche – avant-propos, notes, commentaires, tableaux chronologiques – qui laisse entendre la voix d'un traducteur désireux d'expliquer autant sa décision de traduire (la plupart du temps motivée par le besoin de faire connaître la personnalité de Dumitru Staniloae) que ses choix traductifs.

En 1980, paraît aux éditions « Labor et fides » de Genève *Dieu est amour*, la traduction, la préface et les commentaires appartenant à Daniel Neeser. C'est toujours le traducteur qui formule les titres des chapitres et sous-chapitres. On précise dans la *Note du traducteur* que le texte résulte de la traduction d'un cours de dogmatique publié sous ce titre dans le numéro 3 (1971) de la revue roumaine *Ortodoxia*, et que le problème des citations a été pour la plupart des cas résolu par l'appel aux traductions d'après le texte original. De même, on trouve nécessaire d'expliquer les stratégies traductives pour un autre défi relevé par l'original, notamment l'existence

des doublets entre les termes à racines grecques et slaves, dont on déclare, à la page 22, avoir tenu compte pour les « mots importants ».

La genèse de la traduction est largement présentée dans la préface qui fait également figure de remerciement de la part du traducteur, comme ancien étudiant du professeur Dumitru Stăniloae. Comme l'avoue le traducteur, ce qui motive également cette traduction c'est le besoin de contribuer à l'équilibre entre la théologie de la diaspora et la théologie locale. La préface est suivie par une série d'Éléments bio-bibliographiques. Les dix-neuf notes du traducteur qui s'ajoutent à celles de l'auteur ont divers objectifs : certaines représentent des commentaires sur les citations et références données par l'auteur ; d'autres apportent des précisions sur la sémantique particulière de certains termes clefs pour la culture roumaine, pour le culte orthodoxe ou pour le langage de l'auteur. Sont ainsi commentés, dans une perspective des plus intéressantes pour la critique des traductions, des termes comme *ființă*, *dor*, *taină*, ou bien *hypostase* :

« Chez notre auteur, le sens du mot « hypostase » peut se comprendre comme « support conscient et personnel de l'essence de Dieu » (Note 1, p. 93).

La traduction est accompagnée par une trentaine de pages de commentaires et compléments, qui reprennent et enrichissent certains aspects de la pensée de l'auteur, surtout par le recours à des éléments empruntés à la *Théologie dogmatique orthodoxe* du même auteur, dont on entamera la traduction cinq ans plus tard.

C'est sous le titre *Le génie de l'orthodoxie* que l'on traduit en 1985 la partie introductive de la *Théologie dogmatique orthodoxe* de Dumitru Stăniloae dont la publication est vivement saluée dans l'*Avant-propos* par le métropolite Damaskinos qui apprécie surtout la force de l'auteur de « transcrire dans le contexte actuel non la lettre mais l'esprit des Pères et de montrer ainsi le caractère créateur de la Tradition » (p. 8).

La traduction est également pourvue d'une *Préface* d'Olivier Clément, qui affirme que le but de sa publication est la découverte de la signification spirituelle des enseignements de l'Église, dans le but de mettre en évidence :

« leur vérité dans sa correspondance aux besoins profonds de l'âme, qui cherche le salut et progresse sur le chemin d'une communion toujours plus grande avec le prochain » (p. 25).

La traduction est signée par Dan Ilie Ciobotea, l'actuel patriarche de la Roumanie, dont la thèse de doctorat avait été dirigée par Dumitru Staniloae. Tout en restant près du texte d'origine, le traducteur opère une série de modifications et réorganisations au niveau des titres de chapitres et sous-chapitres mais aussi du texte, par des modalisations, par des ajouts et par des explicitations, y compris sous forme de notes jugées comme nécessaires pour la juste interprétation des termes /du langage particulier employé par Dumitru Staniloae. Ainsi, pour le terme *rationalité*, on précise que le sens donné par l'auteur est « la structure et l'ordre intérieur constitutif des choses créées, c'est-à-dire ce qui permet qu'elles soient approchées et comprises par la raison humaine » (p. 30). S'ajoutent à cela des mises en relief de certains de ces termes à travers l'usage des italiques, absents dans l'original (révélation « naturelle » / révélation « surnaturelle », « rationalité », « raisons » des choses) ou au contraire le renoncement aux majuscules (« révélation surnaturelle »).

En 1994, la traduction du grec de l'*Ambigua* de Saint Maxime le Confesseur assurée par Emmanuel Ponsoye, qui paraît aux Éditions de l'Ancre, Paris est accompagnée par la traduction des commentaires de Dumitru Staniloae que celui-ci avait ajoutés à la version roumaine de son texte, que le théologien avait traduit en 1983. Le choix du recours à ces commentaires rédigés en roumain est expliqué par le traducteur dans son *Avant-propos* par la profondeur de la compréhension de Saint Maxime dont a fait preuve Dumitru Staniloae, son œuvre allant au-delà d'une simple traduction et étant en fait une « re-crédation d'une profondeur à laquelle seul un esprit à la hauteur de Saint Maxime pouvait pénétrer » (p. 93). La traduction des 445 commentaires, qui constituent, tel que le traducteur du grec le précise, un ouvrage plus long que les *Ambigua*, est faite par le père Aurel Grigoraș, élève de Dumitru Staniloae.

En 2011, les Éditions du Cerf de Paris publient en traduction la *Théologie ascétique et mystique de l'église orthodoxe* de Dumitru Staniloae, le texte français étant cette fois-ci le fruit d'une collaboration (le père Jean

Boboc et Romain Otal). On a ainsi un bel exemple de traduction collaborative, qui est, selon nous, la formule idéale dans le cas de ces textes, par la rencontre heureuse des compétences de spécialistes en langue française et religion orthodoxe de souche roumaine. Dans la préface, signée par le patriarche de la Roumanie, la traduction est considérée non seulement comme un hommage rendu à la mémoire de l'auteur mais également comme un véritable évènement spirituel pour l'Orthodoxie francophone qui vit en Europe de l'Ouest.

Les traducteurs rédigent, eux aussi, un ample *Avant-propos* où ils présentent la personnalité de l'auteur, considéré comme figure phare de la théologie orthodoxe du XX^e siècle, mais trop peu connu en France et justifient ainsi la nécessité de la traduction d'une de ses œuvres majeures. Tout en expliquant le caractère didactique du texte, qui était, à l'origine, un cours, les traducteurs affirment avoir choisi la fidélité absolue au texte et précisent leurs options pour les citations et références des notes en bas de page, qui ont dû être vérifiées, et qui ont souvent été traduites littéralement, malgré le signalement des traductions françaises en bas de page. Les trois dernières pages rassemblent une série d'éléments biographiques et bibliographiques reconstitués à partir de la recension de l'évêque Joachim Giosanu et selon les mémoires de Mme Lidia Staniloae-Ionescu.

II.2.2.3. Littérature, politique et religion

La ligne de démarcation entre la littérature de fiction et la littérature religieuse est encore plus floue dans le cas de Virgil Gheorghiu, prêtre orthodoxe exilé à Paris, qui se définissait lui-même comme le « poète du Christ et de la Roumanie » et considérait que « dans l'Église orthodoxe il n'y a pas de frontière entre la poésie et la prière ». Exilé à Paris dès 1948 pour fuir une Roumanie tombée sous l'Armée rouge et déchirée par les conséquences des décisions politiques désastreuses à la fin de la deuxième guerre mondiale, après un long périple en Europe pendant lequel il a connu l'horreur des camps et prisons, Virgil Gheorghiu, devenu entretemps prêtre orthodoxe, se réfugie dans l'écriture pour faire entendre sa voix qui va lutter pendant toute une vie contre le communisme installé

dans son pays natal, pour affirmer sa foi en Dieu et dans l'humanité. Il est l'auteur de plusieurs romans traduits en français, dont nombreux ont des sujets religieux, y compris de vies de saints.

Ce qui particularise certaines de ces traductions c'est leur statut en quelque sorte surprenant : écrits en roumain, les textes paraissent très souvent pour la première fois en français, vu que le contexte socio-politique de la Roumanie de l'époque ne permettait pas leur publication dans la langue d'origine. Ceci montre les rapports pas toujours faciles à prédire qui s'instituent entre création, émigration et traduction. C'est une œuvre et un destin qui montrent également que le rapport de la traduction à son original est très souvent soumis aux aléas de l'histoire et des régimes politiques.

Ce sont les Éditions Plon qui publient la plupart des ouvrages. En 1957, dans la collection « Hommes de Dieu » paraît dans la traduction de Livia Lamoure *Saint Jean Bouche d'Or*. Une dizaine de notes de la traductrice interviennent le long du texte soit pour donner la référence française des sources historiques et religieuses citées par l'auteur, soit pour expliquer des aspects relevant du service et de la pratique de l'Église de l'Orient, tel le rôle des portes impériales devant l'autel, etc.

Le roman le plus connu de Virgil Gheorghiu, *La vingt-cinquième heure*, paraît chez Plon en 1949, avant même que l'original roumain puisse voir le jour. Traduit en 30 langues et porté à l'écran dès 1967 par Henri Verneuil, le roman *Ora 25* n'a été publié dans la langue dans laquelle il a été conçu qu'après quatre décennies (1992), par rapport à sa publication en français. La traduction est faite par Monique Saint-Come et c'est Gabriel Marcel qui en rédige la préface où il présente le parcours hors de commun d'un roman où « la part de la fiction est à peu près négligeable » (p. 11) et qu'il rapproche du *Précis de décomposition* d'Emil Cioran.

La vingt-cinquième heure est un excellent corpus d'étude pour l'évaluation des relations imbriquées entre la traduction et la politique. Du point de vue de la publication, c'est un texte avec un statut particulier, puisque la traduction paraît longtemps avant l'original (devenant par la suite un véritable succès d'édition). Deuxièmement, du point de vue de la création, c'est un texte écrit et traduit dans des conditions historiques et politiques particulières (rédigé en sept mois par l'écrivain arrêté en 1947 à Heidelberg,

il est lu en version allemande par Gabriel Marcel qui se décide de le publier en français, ce qui est vite fait par Monica Lovinescu). Enfin, si nous apprécions cette relation du point de vue du sujet du roman – notamment les horreurs de la deuxième guerre mondiale –, c’est un texte qui ne pouvait paraître dans sa langue et pays d’origine qu’après la chute du communisme en Roumanie. *Ora 25* est, comme l’affirme Mircea Eliade, la première œuvre littéraire qui reflète la terreur de l’histoire contemporaine.

II.2.3. Traduire une œuvre à contenu religieux relevant du patrimoine culturel universel : le *Journal de la Félicité* de Nicolae Steinhardt

Le statut tout à fait particulier de l’ouvrage le plus connu du Père Nicolae Steinhardt, le *Journal de la Félicité*, justifierait son inclusion autant dans les œuvres strictement littéraires que des sciences humaines en général – en raison des spécificités d’ordre stylistique, lexical et de sa valeur de document sur une époque. Dans une étude récente Izabella Badiu, spécialiste en littérature subjective – journaux et mémoires y compris –, a analysé une série des spécificités posées par sa traduction en français, se concentrant cependant principalement sur la problématique des particularités de genre et stylistiques de cette œuvre :

« le *Journal de la Félicité* fournit l’exemple le plus étonnant d’écriture diariste contemporaine par la manipulation complexe du fragment, de la citation et de la répétition fixant un étalon difficile à surpasser dans la production littéraire roumaine postmoderne » (2009 : 132).

Si nous avons préféré le *Journal de la félicité* comme corpus à toute autre traduction de texte religieux, c’est tout d’abord à cause de l’importante dimension culturelle qui le caractérise et, deuxièmement, en raison de l’intérêt que nous semble présenter son « destin » éditorial, autant pour l’original que pour la traduction en français. Le livre a bénéficié d’une traduction française à une distance temporelle très courte par rapport à sa parution en roumain (quatre ans), contrairement à ce qui se passe d’habitude pour d’autres œuvres représentatives de la littérature roumaine

traduite en Europe de l'Ouest. La traduction paraît aux éditions Arcantère et Unesco, en 1995, le livré étant publié avec le concours du Centre National du Livre dans la collection Hypothèses, qui se définit comme la « collection Unesco d'œuvres représentatives ».

L'importance de la dimension religieuse, plutôt que littéraire de l'œuvre nous semble accrue en traduction, ce qui est souligné également par le fait que la préface est assurée par Olivier Clément, nom bien connu dans le contexte de l'Orthodoxie française, comme nous l'avons souligné dans la partie antérieure. La décision des éditeurs de faire préfacier le livre par une personnalité du domaine, au lieu de reprendre, par l'intermédiaire de la traduction, la préface de l'original rédigée par le légataire du texte de Nicolae Steinhardt, Virgil Cîmomoș est illustrative pour les stratégies d'insertion du texte dans la culture cible.

Le soin des éditeurs de bien placer le lecteur français dans le contexte historique et socio-culturel recréé par le livre est également visible dans le riche appareil paratextuel qui clôt le journal. On préserve, en traduction, la notice biographique et la liste des abréviations des noms des personnes auxquelles l'auteur fait référence dans le texte ; mais à ceci, l'éditeur français a jugé utile d'ajouter toute une série d'éléments informatifs sur :

- le contexte socio-historique et culturel roumain pour la période 1848-1974 : il s'agit de deux chronologies intitulées *Références historiques* et *La société, les arts et les lettres en Roumanie* et de la reprise d'une carte des lieux de détention des prisonniers politiques, établie par Cicerone Ionitoiu, avec une note de la traductrice sur le monastère de Rohia ;

- la culture roumaine (on donne accès au lecteur français à la ballade *Mioritza* par la reprise de sa traduction consacrée, de Al. Bilciurescu) ;

- le sens d'un terme religieux clé du *Journal de la félicité*, notamment *hésychasme*⁶⁹ ;

⁶⁹ L'explication terminologique en est assurée par le même Olivier Clément, qui donne la définition du terme sur pas moins de dix-huit lignes, en mentionnant : son étymologie (le mot grec *hésychia*), son sens (« méthode ascétique et mystique qui constitue le cœur de la spiritualité orthodoxe », pour « désinvestir la conscience du flot d'images, de pensées et de passions auquel elle s'identifie le plus souvent » par « l'invocation du Nom de Jésus sur le rythme de la respiration et finalement sur celui du cœur), son histoire, avec la mention du

- la référence à Soljenitsyne citée par Nicolae Steinhardt, par la reprise du fragment du roman *La maison de Matryona*, toujours en traduction française (la version de Léon et Andrée Robel parue chez Julliard en 1965).

Le nom d'Olivier Clément⁷⁰ est très souvent associé à l'idée même de théologie orthodoxe occidentale, à côté de ceux qui lui ont servi comme maîtres, Vladimir Lossky et Paul Evdokimov. Avec un parcours professionnel qui lui a assuré une ouverture vers une perspective historique de l'Orthodoxie, Olivier Clément est bien connu autant pour ses ouvrages de théologie que pour son travail de propagation de l'œuvre des grands noms de l'orthodoxie est-européenne en Occident, soit par l'intermédiaire des traductions, soit par son implication dans l'édition et la présentation des textes. Particulièrement préoccupé par l'importance de la *personne* dans la vie spirituelle, Olivier Clément était apprécié surtout pour son intérêt pour les grands thèmes du monde contemporain, post-moderne, et pour les réponses que l'Orthodoxie pourrait y apporter.

Il compte aussi parmi les figures qui ont milité pour la reconnaissance de l'unité de l'Orthodoxie française au sein des autres églises orthodoxes, tout comme de sa place dans la culture du pays. C'est dans ce contexte que doit être appréciée autant son activité de professeur – à l'Institut de Théologie orthodoxe Saint-Serge de Paris –, d'édition de revues de profil orthodoxe, que son importante implication au niveau des traductions vers le français d'ouvrages essentiels de la spiritualité orthodoxe, par la rédaction de nombreuses préfaces et introductions de livres.

D'une grande importance dans ce sens sont les efforts déposés pour la parution en français des *Philocalies*, Olivier Clément étant considéré comme l'un des grands maîtres d'œuvre de la traduction française de la *Philocalie*, à côté de Jacques Touraille. Il est également l'auteur de l'introduction à la spiritualité philocalique pour l'édition française de la *Philocalie des Pères neptiques*, parue en 1955 chez un éditeur spécialisé pour le domaine qui nous intéresse, Desclée de Brouwer.

rôle essentiel de la *Philocalie* et son renouveau en Roumanie grâce surtout à l'œuvre de Dumitru Stăniloae.

⁷⁰ Voir les pages du site www.pagesorthodoxes.net dédiées au théologien.

La préface rédigée pour la traduction française du *Journal de la félicité* est également un texte impressionnant, autant par son contenu que par le rôle stratégique que celui-ci accomplit vis-à-vis de l'œuvre et de la personnalité de Nicolae Steinhardt dans le nouveau contexte d'insertion du livre, celui de la culture française. Sur les huit pages de la préface, le spécialiste passe en revue, dans l'ordre, les détails sur le destin du manuscrit – véritable accroche pour le lecteur, car placés en tout début du texte –, les qualités littéraires de l'œuvre, la trajectoire de la vie de l'auteur, dans un style alerte et élégant, avec des points de vue inédits, dans une rhétorique contrastée où se mêlent les données historiques sèches et les commentaires de la dimension spirituelle du texte, faits en théologien avisé, y compris à travers des comparaisons de l'Orthodoxie avec les autres religions, l'opinion personnelle de l'analyste qui s'adresse directement à son lecteur et laisse libre son affectivité, autant pour éveiller son intérêt que pour faire relever les véritables dimensions de l'œuvre préfacée en traduction (« Le Journal de la Félicité est composé d'une manière à la fois musicale, et, qu'on me permette l'expression, culinaire ! » « incroyablement suggestif », « étonnante destinée », « Hélas, la dictature de Ceausescu atteint le paroxysme », « Qu'on le comprenne bien : il n'y a pas le moindre dolorisme chez Steinhardt. Il y a toute la douleur, donc toute la joie. Son journal de bagnard est un journal de la félicité. »).

La traduction du *Journal de la Félicité* est faite par Marily Le Nir, traductrice dont le nom apparaît sur la couverture de nombre d'œuvres représentatives pour la culture roumaine qui ont reçu des versions françaises, de différents genres et factures. Comme les parcours biographique et professionnel nous semblent plutôt inédits, et que la traductrice fait un travail remarquable de promotion de la littérature roumaine en France, à commencer par cet ouvrage extrêmement difficile dans la perspective de la traduction⁷¹, servant non pas seulement de

⁷¹ Ce qui n'a cependant pas empêché sa traduction en plusieurs langues – italien, espagnol, anglais, grec, français, la version française étant chronologiquement la première. En France, les données sur les tirages telles qu'elles sont mentionnées par la traductrice, tout comme la sortie de la deuxième édition en 1999 montrent une très bonne réception du texte parmi les lecteurs français.

traducteur mais également d'agent littéraire, nous aimerions rappeler ici les principales coordonnées de son activité⁷².

Bilingue par sa naissance – car elle vit en Roumanie dans une famille française jusqu'à l'âge de l'adolescence – Marily Le Nir va se consacrer à l'étude des langues – à part le français, sa langue maternelle, et le roumain, la langue de son âme, elle connaît l'allemand, le russe, l'anglais –, qu'elle va pratiquer soit en tant qu'enseignante, soit en tant que traductrice, les vingt dernières années étant presque exclusivement dédiées à la promotion de la littérature roumaine en France, par le biais de la traduction.

Ce n'est peut-être pas un hasard si les débuts de son activité de traduction – qui, selon ses dires, la rend heureuse – sont liés au *Journal de la félicité*, la motivation résidant principalement dans son amour et goût pour la langue roumaine, tout comme pour l'espace tout particulier de sa naissance : le cœur de la Roumanie, Alba-Iulia. Grâce au talent et à la passion de la traductrice, tout comme aux efforts conjoints venant de la part du directeur des éditions Dacia, de Cluj-Napoca, où venait de paraître *Jurnalul Fericii*, et de l'ambassadeur roumain à l'Unesco à l'époque, Dan Hăulică, ce livre unique par son style et son approche de l'intérieur comme de l'extérieur des réalités des prisons communistes et de l'âme roumaine a pu traverser les frontières de son pays d'origine.

Plusieurs traductions de romans vont suivre, dont certaines très bien accueillies en France et bénéficiant du crédit des grands éditeurs français, comme *La Croisade des enfants* de Florina Ilis ou *Vienne le jour* de Gabriela Adameșteanu. Très active aussi dans la profession de traducteur, Marily Le Nir s'est également impliquée dans la publication de la revue *Seine et Danube*, de l'Association des traducteurs de littérature roumaine, militant pour la visibilité des traducteurs, qu'elle aimerait voir dépasser leur statut de « petits ouvriers de l'ombre ».

Les idées traductologiques formulées par la traductrice dans les différentes interviews qu'elle a accordées nous semblent d'importance pour la compréhension des stratégies de traduction appliquées au niveau du *Journal de la Félicité*. Ainsi, à propos du statut du traducteur et de la manière

⁷² Nous nous rapportons au portrait inédit de la traductrice réalisé par Iulia Corduş et publié dans la revue *Atelier de traduction* (2014).

dont celui-ci se rapporte à l'auteur, elle apprécie que la connaissance de l'auteur est un *sine qua non* d'une bonne traduction :

« Le traducteur est une personne qui, même s'il n'ose pas écrire sa propre œuvre, lorsqu'il fait une traduction, il devient un écrivain. Un écrivain un peu étrange qui arrive à connaître l'auteur et devient son *double*. Je dois sentir le rythme d'un auteur, deviner ses pensées, intégrer son style, sentir ses traits intimes, sa manière de choisir les mots, l'humour ouvert ou caché. Je reprends la traduction trois, quatre, cinq fois... jusqu'à ce que je la sens dans ma langue, en français. » (in Corduş, 2014).

Quant à la stratégie de traduction qu'elle considère la plus appropriée, la traductrice déclare privilégier la langue source, y compris au niveau de l'expression, tout en étant attentive à la fluidité et au rythme du texte en français. Pour les termes de spécialité, la traductrice applique avec rigueur la règle de la collaboration avec des spécialistes du domaine et la consultation d'ouvrages essentiels pour le domaine : se familiariser avec la *Philocalie* a ainsi été presque une obligation pour la traductrice du *Journal de la Félicité*, tout comme la collaboration avec des spécialistes en théologie.

Une autre difficulté majeure de la traduction du *Journal* a été la forte empreinte culturelle, bien des niveaux en étant touchés. Baigner dans les deux cultures, pour pouvoir se fier à son instinct, est la solution recommandée par cette traductrice et elle recommande assez souvent le procédé du report pour la préservation de l'impact des éléments culturels du texte source, autant au niveau des noms communs que des noms propres⁷³. Elle fait référence à la dimension culturelle des traductions y compris dans les interviews accordées, où elle se rappelait la difficulté de traduire les proverbes :

⁷³ En cela elle est consciente de s'encadrer en fait dans les normes actuelles de la traduction, comme elle précise dans son interview avec Iulia Corduş (2014) : « La tendance actuelle est de laisser beaucoup de termes dans la langue originelle: par exemple les noms de rues (Calea Victoriei), de métiers spécifiques (câminar), quitte à mettre une note la première fois que le terme apparaît. »

« La question se pose souvent pour des proverbes. Je me souviens du cas de „Dumnezeu îți dă, dar nu-ți bagă în traistă” (Steinhardt) : après avoir cherché dans tous les documents possibles un proverbe imagé de la langue française, je me suis enfin rabattue sur un proverbe danois : „Dieu te donne la vache, mais pas la corde”. » (in Corduş, 2014).

À part la difficile tâche de la traduction du texte en tant que tel, la traductrice en assume également l’annotation, qui, autant du point de vue du nombre des notes que de leur contenu, font la preuve d’un immense travail de documentation : on a presque 350 notes sur l’ensemble du texte, qui sont généralement des notes encyclopédiques, et non pas des explications des solutions traductives. À notre avis, ces notes sont nécessaires, et elles caractérisent le travail des traducteurs des sciences humaines, des œuvres à forte fonction documentaire, contrairement à ce qui se passe d’habitude en littérature. Pour Marily Le Nir, travailler avec des notes fait en général partie de sa stratégie d’explicitation du contexte de référence au lecteur⁷⁴.

Pour la traduction du titre, vu aussi les solutions dans les autres langues, notamment celle de l’anglais⁷⁵, i.e. *The Happiness Diary*, nous apprécions que l’option pour le terme *félicité*, des deux termes possibles, *bonheur* et *félicité*, choisi sans doute en raison de ses connotations religieuses, est pertinente. Car le bonheur de Steinhardt est la félicité de celui qui, tel qu’il l’affirme dans les toutes dernières lignes, reprises et analysées en miroir ci-dessous, voit les malheurs de sa vie avec l’œil du chrétien :

Original roumain	Traduction française
Numai creştin fiind mă vizitează – în pofida oricărei raţiuni – fericirea, ciudat ghelir. Numai datorită creştinismului nu umblu – crispat,	Parce que je suis chrétien – contre toute raison – la félicité me visite, curieux « délire ». Grâce à la religion chrétienne, je ne traîne pas – crispé,

⁷⁴ « J’ai tendance à favoriser la note de bas de page, bien qu’il m’arrive parfois (rarement) d’inclure une parenthèse. Si le lecteur est curieux, il ira au bas de page, si ce qui lui importe c’est le cours du récit, il peut l’ignorer... » (Le Nir, citée par Corduş, 2014).

⁷⁵ En anglais on a le même choix entre *felicity* et *happiness*.

jignit, pe străzile diurne, nocturne ale oraşului – spaţiu proustian descompus de timp – şi nu ajung să fiu şi eu – cum spune François Mauriac în <i>Destine</i> – unul din acele cadavre pe care le poartă, vii, apa curgătoare a vieţii şi să nu mă număr printre cei ce încă n-au înţeles – <i>Fapte</i> , 20, 35 – că mai fericit este a da decât a lua.	vexé – de jour ou de nuit, dans les rues de la ville, espace proustien décomposé par le temps, et je n'en suis pas réduit à être – comme l'exprime Mauriac dans <i>Destins</i> – un de ces cadavres qui flottent, vivants sur les eaux courantes de la vie. Je ne me compte pas parmi ceux qui n'ont pas encore compris qu' « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (Actes XX, 35).
--	---

Plusieurs unités de traduction sont intéressantes, du point de vue de la critique des traductions, dans ce fragment clef de l'œuvre, qui en assure la clôture. En français, l'obligation d'aller directement aux sources du Nouveau Testament, où c'est le terme *bonheur* qui est utilisé, rompt au niveau du signifiant la correspondance avec le titre du journal, et la continuité au niveau de la phrase, mais la préserve au niveau du signifié. Par contre, une plus grande attention aurait dû être prêtée à la traduction du terme *ghelir*, rendu par *délire* : tout en étant un archaïsme, *ghelir* signifie *gain obtenu sans effort, aubaine* et c'est ce sens qui aurait dû être préservé en traduction. De même, les changements au niveau des rapports syntaxiques entre la subordonnée du début et la régissante qui suit affectent la mise en emphase du statut de *chrétien* de l'auteur, l'unique élément qui puisse le rendre heureux (nous aurions proposé pour cette unité une solution du type *Ce n'est que parce que...*). La scrupuleuse introduction, par la traductrice, des guillemets pour le fragment des Actes, là où l'original, tout en citant la source, laisse le texte « libre », ne nous semble non plus nécessaire, puisque l'on efface ou neutralise, de la sorte, l'indice même du fait que l'auteur assume pleinement ces dires, en les faisant siennes, en les intégrant en quelque sorte à son principe même de vie.

Le corpus choisi a pour nous de l'importance y compris parce que son auteur était intéressé par et pratiquait lui-même la traduction. Ainsi, dans

la biographie de Nicolae Steinhardt, on peut lire que pendant les années après sa libération de la prison, il est rentré dans la vie littéraire notamment par des traductions, et qu'il a publié nombre de livres traduits du français et de l'anglais vers le roumain, ou du roumain vers le français. Parmi ces titres, on peut rappeler, pour l'intéressante liaison avec les sujets de ses propres réflexions, la traduction fragmentaire de l'œuvre du philosophe Alain, en collaboration avec Al. Baciuc, *Studii și eseuri. Părerii despre fericire*, en 1973, et également celle de l'hiéromoine Ioanichie Bălan parue en Belgique en 1986, *Vies des moines de Moldavie*. Son effort de rendre en roumain des livres pour adolescents de Rudyard Kipling de l'anglais vers le roumain nous semble également méritoire, les jeunes occupant en général dans la vie du futur Père Nicolae Steinhardt une place particulière.

Certains fragments du *Journal* nous semblent intéressants pour les opinions sur le roumain comme langue de traduction, et mériteraient, selon nous, être exploités du point de vue traductologique, éventuellement inclus dans les histoires des idées traductologiques roumaines, vu aussi l'expérience pratique de leur auteur. C'est le cas des paragraphes dédiés à l'analyse des traductions de *Don Quixote* en roumain, par rapport à d'autres langues romanes, comme le français :

« Limba română, prin opoziția dintre elementele latine și orientale, precizează paralelismul, răsfărânge în oglinda grăirii dualitatea Don Quijote – Sancho Panza, amplificând-o, aducând în grosplan bipolarismul firii omenești fără a fi nevoie, ca în alte limbi, să se mai meargă la trivialități. »
(p. 239)

D'autre part, l'idée de « traduction » est implicite dans la structure multidimensionnelle du texte, par l'importance donnée à l'intertextualité : les nombreuses « citations » sont une marque spécifique de l'ouvrage et transforment le *Journal* dans une sorte d'essai philosophique, où la méditation sur les grands problèmes de l'Orthodoxie occupe une place centrale.

Le traducteur a ainsi le devoir d'aller en permanence vers les sources premières, même s'il ne s'agit pas de citations précises, mais d'évaluer avec

attention le rapport très particulier dans l'original entre discours rapporteur et rapporté, ce qui, comme nous allons le voir, n'est pas toujours un objectif atteint dans la traduction du *Journal*. Aussi la traductrice se sent-elle obligée envers les lecteurs français de les avertir dans une note, à notre avis justifiée, sur le statut de ces renvois intertextuels.

La stratégie appliquée au niveau des formants du discours rapporté – dans les différents styles utilisés, direct, indirect, indirect libre – de ces renvois intertextuels est également intéressante, car le rapport à la source de la citation, laissé implicite dans l'original, est très souvent explicité en traduction, comme dans les exemples suivants. De manière systématique, on rajoute en traduction le verbe rapporteur *dire / écrire* et dans certains cas la traductrice va jusqu'à insérer des unités inexistantes dans l'original, d'appréciation subjective comme *l'à peu près* du premier exemple⁷⁶ ou *de son côté* dans le deuxième exemple :

Original roumain	Traduction française
Denis de Rougemont : Să nu judecăm pe alții [...]	Denis de Rougemont dit à peu près ceci : il ne faut pas juger autrui
Macaulay : este drept că nu avem voie să ne răsculăm împotriva lui Nero [...]	Et Macaulay, de son côté écrit : il est vrai que nous n'avons pas le droit de nous révolter contre Néron [...]
Pascal : « Tu ne me chercherais point »	« Tu ne me chercherais point », disait Pascal.

De telles modifications dans les liens entre citation et texte intérateur, d'insertion, ou rapporteur, beaucoup plus fluides dans le texte original, affectent non seulement le rythme général de ces fragments mais aussi la position de l'auteur, sa distance ou au contraire l'approchement qu'il réalise entre sa pensée et celle des autres, entre ses dires et ceux des autres.

Malgré la volonté de la traductrice exprimée explicitement dans ses

⁷⁶ Même si, à la limite, la raison d'insertion de cette locution qui montre la reprise approximative était motivée par le fait que, après une recherche, la traductrice a découvert que, en effet, Nicolae Steinhardt n'aurait pas cité fidèlement la source, de telles intrusions dans le texte de départ ne paraissent pas justifiables.

interviews de préserver autant que possible l’empreinte culturelle du texte traduit, elle recourt assez souvent, même dans des cas où le procédé indirect n’est pas la seule solution imaginable, à l’adaptation⁷⁷. Nous avons repris *supra* en citation l’exemple du proverbe roumain « Dumnezeu îți dă dar nu îți bagă în traistă » traduit par un proverbe danois ; un deuxième exemple qui crée même, selon nous, des brouillages culturels par l’amalgame de références culturelles et religieuses, même si les contenus en sont parfaitement superposables du point de vue sémantique, est le suivant :

Original roumain	Traduction française
Aici se oprește trenu-n gară, nu gara la tren.	Ici c’est Mahomet qui va à la montagne et non pas la montagne à Mahomet.

La stratégie de transfert des noms propres suit en général les normes de la traduction des textes dont les expressions référentielles renvoient à des situations / personnes réelles ; les noms propres spécifiques au discours religieux et / ou historique sont soigneusement associés à leurs équivalents français, y compris à l’aide d’explications en bas de page ou, peut-être pour plus de clarté, par une désignation double, équivalent en français et terme reporté tel quel, comme c’est le cas du dernier exemple du tableau ci-dessous :

Original roumain	Traduction française
Vlad Tepeș	Vlad l’Empaleur
Zacharias	Zacharie
Ștefan cel Mare	Étienne le Grand ²⁸ ²⁸ Prince régnant de Moldavie (Ștefan cel Mare) 1457-1504, a combattu les Turcs pour la défense de la chrétienté. Fondateur de quarante-trois monastères et églises.

⁷⁷ Ceci confirme les observations de Lance Hewson auxquelles nous avons fait référence *supra* que, même s’il est parfois possible de connaître le projet traductif, car celui-ci est explicité par le traducteur même, cela ne signifie pas qu’en traduction on le suit fidèlement.

Les noms des pères spirituels roumains et des personnalités ou personnages de la culture roumaine sont généralement reportés, étant souvent accompagnés de notes encyclopédiques.

Original roumain	Traduction française
Dumitru Stăniloae	Dumitru Stăniloae
Armand Călinescu	Armand Călinescu
Meșterul Manole	Maître Manole
Nae Ionescu	Nae Ionescu ⁸ ⁸ Professeur de philosophie à l'université de Bucarest, proche du mouvement légionnaire (1890-1940).

Dans certains cas, pour des noms propres spécifiquement roumains – noms de famille ou prénoms, et hypocoristes – la traductrice opte pour des adaptations phonétiques et graphiques : pour *coana Lenuța* le choix de la forme *madame Lenoutza* est compréhensible, relevant probablement de la volonté de préservation du spécifique de ce prénom diminutif, accompagné par un terme d'adresse typiquement roumain, où se mêlent la désignation de la position sociale privilégiée du personnage, la familiarité des interlocuteurs, tout comme une certaine ironie affectueuse de la part du narrateur ; la même analyse est à peu près valable pour *nea Tache / Lache / Simache* – père *Take / Lake / Simake*, ou l'adaptation s'explique aussi par le besoin de préservation des connotations ludiques ; par contre, l'application du même procédé de l'adaptation pour les noms de famille en *-escu*, eux aussi typiquement roumains, ne nous semble pas nécessaire : *Boerescu* – *Boerescou* ; *Georgescu* – *Georgescou*, le report étant ici préférable.

Le report s'applique également à la catégorie des toponymes, y compris à ceux référant aux lieux de spiritualité roumaine. Il existe cependant une spécificité qui les distingue de la classe des anthroponymes : dans nombre de cas, on reprend ou l'on ajoute soigneusement devant le nom propre en tant que tel le nom commun censé aider à l'identification du sous-type, notamment hydronyme, oronyme, église, etc. Là où la phrase en serait trop chargée, on a recours aussi à des notes de bas de page :

Original roumain	Traduction française
Biserica Capra	L'église Capra
Apele râului Tîrgului și râului Doamnei	Les eaux de la rivière Tîrg et de la rivière Doamna
Calea Victoriei	la Calea Victoriei
Pantelimonul și Clucereasa	Pantelimon et Clucereasa ⁷ ⁷ Pantelimon : faubourg de Bucarest. Clucereasa : village de la région subcarpatique de Muscel.

Le report est préféré y compris dans le cas de noms propres qui auraient eu la possibilité d'être transférés par équivalence, le procédé étant choisi, croyons-nous, pour préserver la valeur de culturème de ceux-ci. C'est par exemple le cas du nom de la police secrète et instrument de répression de l'époque, *Securitate*, qui est bien rendu en français sans modification aucune, *Securitate*. On combine le report soit aux explications paratextuelles dans des notes de bas de page, soit aux ajouts textuels, par des traductions littérales ou par des explicitations qui accompagnent entre parenthèses les termes reportés comme on le voit dans l'exemple suivant pour les unités « Ion » et « Soarbe-Zeamă » :

Original roumain	Traduction française
Aici e țara lui Ion, a Fanarioților și a lui Soarbe-Zeamă, aici Vlad Țepeș i-a tras pe solii turci în țeapă, nu le-a spus „trageți înțîi dumneavoastră domnilor englezi”.	Ici c'est le pays de <i>Ion</i> ³ , des Phanariotes, de « Soarbe-Zeama » (de boit-sans-soif), ici Vlad l'Empaleur a embroché les émissaires turcs sur des pals, il ne leur a pas dit « Tirez les premiers messieurs les Anglais ». ³ Ion : prénom le plus répandu à la campagne, le pays des paysans.

Le jeu entre note de bas de page et incrémentialisation est utilisé y compris dans le cas des termes religieux ou culturels plutôt rares, pour lesquels la traductrice / l'éditeur apprécie que son lecteur va avoir besoin

d'explicitations supplémentaires par rapport à ce qui est offert de manière visible et claire dans l'original. C'est le cas du terme *iurodivîu*⁷⁸ de la phrase suivante :

Original roumain	Traduction française
[...] se aseamă unui animal sălbatec, unei fiare jigărite, unui tîlhar la drumul mare. [...] E un iurodivîi laic .	[...] il ressemble à un animal sauvage, à une bête pelée et famélique, à un bandit de grand chemin. [...] C'est un iourodive (ce fol en Christ moyenâgeux) laïque.

Selon nous, les explicitations au niveau textuel, qui sont parfois bien étendues, étant des ajouts de la part du traducteur, alourdissent les phrases déjà longues de l'original (on peut le voir y compris au niveau global, dans les exemples repris dans cette analyse, les fragments du français s'alignant de manière systématique sur plusieurs lignes par rapport au roumain) et font intervenir une voix étrangère dans le dialogue auteur-lecteur. Aussi pensons-nous que la solution des notes de bas de page est toujours préférable.

Apparemment compensatrice de l'allongement du texte en traduction qui résulte de l'ajout, la tendance à découper les phrases longues existe, elle aussi, mais nous y voyons plutôt le résultat du besoin du traducteur – et/ou peut-être de l'éditeur aussi – de « rationaliser » le texte. Or, la rationalisation / la normalisation entre dans ce qu'Antoine Berman appelle les « tendances déformantes » de l'original en traduction, comme nous l'avons précisé dans la partie théorique de ce travail.

À notre avis, cette conséquence déformante peut être ressentie dans le cas de cette traduction aussi. Comme il s'agit d'une écriture diariste, il nous semble que la longueur, la syntaxe et la ponctuation des phrases, tout comme les structures elliptiques, sont parfaitement appropriées dans l'original au flux des pensées du personnage et entrent dans la série des

⁷⁸ Présent dans les dictionnaires de spécialité du français religieux, le terme est un emprunt au russe.

marques définitoires du style de Nicolae Steinhardt. Or, le découpage ou réarrangement des phrases, par leur « normalisation », le rajout des verbes dans les structures initialement averbales, de conjonctions, etc., selon une logique et une syntaxe sans doute plus familière aux lecteurs français, plus claire sans doute, mais bien étrangère par rapport au texte source, ne saurait être que déformante. En voici un exemple révélateur autant pour la réorganisation en paragraphes, le réarrangement des phrases, du point de vue de la ponctuation et de la syntaxe, les principales devenant des complétives, les ellipses étant réajustées par le rajout des prédicats (*sont*) ou l'application des structures canoniques dans l'ordre des mots, notamment par des phrases à sujet-prédicat (*il n'en est rien*) :

Original roumain	Traduction française
Trag două concluzii : Întîi, adevăratele temeuri ale concepției creștine : absurdul și paradoxul. Apoi, divinitatea lucrează amănunțit și cu pricepere, și cînd răsplătește, și cînd pedepsește. Se înșeală amarnic toți cei ce cred – și nu-s totdeauna nerozi – că-l pot <i>duce</i> pe Dumnezeu, că-l pot șmecheri. Nicidecum. Dă sau bate cu nespus rafinement. De unde rezultă că Dumnezeu nu e numai bun, drept, atotputernic etc., e și foarte deștept.	J'en tire une double conclusion : d'abord, que les véritables fondements de la conception chrétienne sont l'absurde et le paradoxe. Ensuite que Dieu agit avec discernement et ne néglige aucun détail, pour récompenser comme pour punir. Ils se trompent lourdement tous ceux qui croient – et ce ne sont pas toujours des imbéciles – qu'ils peuvent mener Dieu par le bout du nez, qu'ils peuvent le flouer. Il n'en est rien. Il vous comble ou il vous frappe avec une subtilité des plus minutieuses. D'où il ressort que Dieu n'est pas seulement infiniment bon et juste et tout puissant, etc. ; il est aussi très intelligent.

Dans ce même exemple, la modulation de la structure adverbiale *cu nespus rafinement*, rendue par l'unité *avec une subtilité des plus minutieuses* rallonge et modifie inutilement, selon nous, une unité qui aurait trouvé une

correspondance bien plus pertinente dans *avec un extrême raffinement*. C'est vrai que parmi les sèmes du mot *raffinement* il y a également la *subtilité*, cf. le *Trésor informatisé de la langue française* « Caractère qui témoigne de la délicatesse, de l'élégance, de la subtilité et d'une recherche de perfection dans les détails », mais le terme noyau en tant que tel correspond pleinement aux connotations de l'original.

Même si l'observation pourrait paraître dépourvue d'importance, nous pensons qu'une plus grande cohérence dans la stratégie de reprise des noms propres s'impose : pour les noms désignant des personnages historiques ou culturels, si dans l'original on préfère, au moins pour la première mention, l'utilisation du prénom et du nom de famille, en traduction l'usage est fluctuant et semble répondre à une logique étrangère au texte de départ : si le plus souvent le nom de famille est considéré comme suffisant pour assurer le succès de la référence, dans d'autres cas, on l'accompagne de l'initiale du prénom, enfin il y a aussi des situations où le nom dans sa forme intégrale vient en deuxième ou en troisième mention.

La manière de reprise en traduction des syntagmes en italique, très souvent utilisés par l'auteur comme stratégie d'emphase, peut être commentée de la même façon, mais dans ce cas il est très probable d'avoir un problème d'édition plutôt que de traduction ; les pertes sont cependant importantes, car aucune autre marque ne permet au lecteur de faire sortir les unités envisagées de l'uniformité du texte. L'usage des majuscules se soumet au même type de commentaire, et a parfois des conséquences sur le plan référentiel aussi (dans le premier exemple, le fait que l'unité *le braillard* n'est pas écrit avec une initiale majuscule ne permet pas de comprendre que l'auteur fait référence à un personnage, Le Braillard) :

Original roumain	Traduction française
Pentru nimic în lume <i>nu intră</i> în sistem [...] NU , <i>Zurbagiul</i> s-a proiectat (în stil existențialist) odată pentru totdeauna câine de pripas [...]	Pour rien au monde il n'entrerait dans le système [...] Non . Le braillard s'est projeté une fois pour toutes (sur le mode existentialiste) dans l'image d'un chien vagabond.

Original roumain	Traduction française
Nu cred să fie prea mare, zice tata. O să-ți dea probabil opt ani. [...] (Despre confiscarea totală a averii condamnaților politici habar nu are).	Je ne crois pas que les peines soient bien lourdes, dit mon père. Tu vas probablement en prendre pour huit ans. [...] Il ne se doute même pas que les biens des détenus politiques sont entièrement confisqués.
Aici, acum, acum, acum. <i>Aici te declari</i> băiete, aici, pe loc, alegi.	Ici et maintenant, maintenant, maintenant. C'est là que tu te prononces , mon vieux, là, sur place ; à toi de choisir !

À remarquer aussi, dans le dernier exemple, la préférence du traducteur pour les structures phrastiques bien « liées » et découpées selon leur unité de sens (ajout de la conjonction de coordination *et* dans la première phrase de l'exemple antérieur ; introduction du point virgule à la fin et modification de la modalité, l'assertion devenant injonction), et la tendance à éviter les répétitions (suppression du déictique *ici* dans la deuxième partie du fragment, pour les deux occurrences du mot, l'accent n'étant plus mis sur l'importance du moment présent mais sur la volonté de celui qui fait le choix). L'oralité du texte original, marque définitoire du style de Nicolae Steinhardt, en est, de ce fait, assez touchée. Les interventions du traducteur pour les unités mentionnées sont plutôt subjectives, et donc liées à son interprétation personnelle du texte, ce qui signifie, à la limite, direction d'interprétation du texte dans un certain sens, parfois divergent⁷⁹.

C'est probablement toujours dans la catégorie des choix subjectifs que nous devrions ranger les interventions constantes du traducteur au niveau

⁷⁹ Dans le sens des catégories des traductions identifiées dans le modèle critique de Lance Hewson (2011), établies selon le type de divergence (*similarité divergente* ; *divergence relative* ; *divergence radicale* ; *adaptation*) et le type d'interprétation (*juste* ; *fausse*) ; la traduction est réussie quand elle relève de la similarité divergente et fausse quand elle relève de la divergence radicale.

des registres de langue : l'écriture de Nicolae Steinhardt se remarque par un mélange particulièrement intéressant du familier (situé parfois à la limite de l'argotique) et du littéraire, voire savant, à côté du standard qui est prédominant. Or, il nous semble que, au-delà des contraintes imposées par la non-concordance des systèmes linguistiques, qui rendent impossibles les superpositions de registres dans chaque cas, la traductrice a la tendance de faire « avancer » le texte sur l'axe des registres, de sorte que l'argotique est plutôt familier, le familier standard, etc., le résultat pour certains fragments étant une véritable neutralisation, par le passage au standard, ou au moins une sous-traduction. Les unités reprises dans le tableau ci-dessous en sont une bonne illustration :

Original roumain	Traduction française
Câine de pripas	Chien vagabond
Am fost un porc	J'ai été un salaud
Mii de draci mă furnică	Je suis hérissé de voir
Osândit la cecitate și paraplegie	Condamnat à être aveugle et paralytique
A șmecheri	flouer

Pour la terminologie strictement religieuse, qui est généralement bien rendue, par la recherche des équivalents spécifiques au culte orthodoxe, résultant soit des emprunts soit des reports – comme nous l'avons vu pour le terme *iourodive*, il reste cependant des situations où une plus grande attention aurait dû être prêtée aux allusions intertextuelles et aux correspondances terminologiques. Nous en donnons deux exemples dans ce qui suit. Le syntagme *nebun pentru (întru) libertate* renvoie clairement, surtout par l'hésitation au niveau de la préposition, à la notion de *nebun pentru (întru) Hristos* – *fou pour le Christ* / *fol-en-Christ*. Par ce syntagme nominal, on désigne, dans le christianisme (autant pour les Orthodoxes que pour les Catholiques), les personnes, la plupart devenues des saints de l'église, qui avaient renoncé aux plaisirs du monde et vivaient tels des fous ; la traduction aurait dû être, en conséquence, *fou pour la liberté* et non

pas *dément pour conquérir sa liberté*. Le syntagme est important car il est la clef de l'une des trois solutions données dans son introduction par Nicolae Steinhardt au problème de la résistance face au totalitarisme.

Le deuxième exemple est quasi similaire, relevant toujours de l'ordre de l'allusion, et étant placé toujours dans un endroit stratégique du texte, dans la toute dernière phrase de la *Conclusion* qui résume les trois solutions sus-mentionnées :

Original roumain	Traduction française
Moartea, însă, cine, Singur, a învins-o ? Cel ce cu moartea o a călcat.	Et quel est donc le seul à avoir vaincu la mort ? Celui qui, par la Résurrection, l'a foulée aux pieds.

La référence à la Résurrection dans l'original est implicite, par la reprise, sous la forme d'une paraphrase, du fragment bien connu du Tropaire de Pâques, *Hristos a învial din morți / cu moartea pe moarte călcând*. Or, la traductrice préfère expliciter l'idée de Résurrection par l'utilisation directe du terme et traduire le verbe *a călca* par son correspondant direct, mais qui n'est pas utilisé dans la version française du Tropaire, notamment *Par la mort, il a vaincu la mort*. De même, la réorganisation syntaxique de la phrase, par la « normalisation » de l'ordre des mots, ne permet plus de placer la « mort » dans le centre, ni de voir l'unicité de celui qui a pu la vaincre, car la majuscule de *seul* a été enlevée. Globalement, bien sûr, le sens est bien préservé, mais nous pensons que la très intéressante cohésion que réalise à tout instant par de tels renvois Nicolae Steinhardt entre sa pensée, son texte, son écriture, et les prières, le discours religieux, finalement la langue commune des chrétiens, en est sensiblement modifiée.

À plus de dix ans après la parution du *Journal de la félicité*, la traductrice soutenait, dans une interview, qu'elle aimerait réviser cette traduction afin de l'améliorer, sans préciser les niveaux desquels elle était mécontente.

À notre avis, même si, sans doute, toute traduction publiée n'est qu'une étape dans la voie vers la traduction « parfaite », « finale », impossible à atteindre, la version française du *Journal de la Félicité* de Marily

Le Nir a certainement accompli son but et a réussi à assurer l'insertion de la pensée de Nicolae Steinhardt en territoire français.

Selon ce que nos analyses sur les extraits inclus dans ce chapitre comme sur ceux proposés dans les activités avec les étudiants en master de traduction⁸⁰ ont pu montrer, c'est le registre de langue et les interventions au niveau des répétitions de termes clefs, tout comme des formes phrastiques qui mériteraient, dans une éventuelle réédition ou même retraduction, être réévalués, pour que le spécifique du style de Nicolae Steinhardt, tout comme la forme linguistique vraiment particulière que prend sa relation avec Dieu puissent être mieux rendus en français et être compris dans leur véritable dimension par les lecteurs de la langue d'arrivée.

⁸⁰ Il s'agit du cours et des travaux dirigés « Problèmes spécifiques à la traduction des sciences humaines » que nous assurons dans le cadre du Master « Théorie et pratique de la traduction », de la Faculté des Lettres et Sciences de la Communication, de l'Université « Ștefan cel Mare » de Suceava.

II.3.

Traduire les textes de culture et de civilisation

Nous réunissons dans ce chapitre, sous la double étiquette de *culture et civilisation*, deux types de corpus. Évidemment, pour une telle étiquette, l'éventail des choix était immense, car c'est un domaine où l'on traduit beaucoup vers le roumain, à toutes les époques. Nous les avons choisis en raison de leur célébrité et représentativité dans les domaines dont ils relèvent, domaines clefs des sciences humaines, l'histoire – *Histoire d'Angleterre* d'André Maurois – et l'art gastronomique – *Physiologie du goût* d'Anthelme Brillat-Savarin. Une autre raison a été leur statut, car on peut considérer sans trop nous tromper qu'ils se situent sur la frontière du littéraire et du scientifique, pour les domaines respectifs, et sont illustratifs du concept d'art appliqué, dans le premier cas, à l'histoire, et, dans le deuxième, à un domaine très cher à la société actuelle, manifesté à maints niveaux discursifs, sémiotiques et médiatiques, la gastronomie⁸¹.

⁸¹ L'intérêt accordé à la gastronomie parmi tous les autres domaines des sciences humaines qui auraient pu retenir notre attention est également motivé par le fait que l'une des « cultures » qui caractérisent certainement la société d'aujourd'hui est ce qu'on appelle la culture du « bien-être ». Les ouvertures que permet ce concept ont récemment été soulignées à des manifestations scientifiques internationales à caractère interdisciplinaire comme le colloque « Médias et bien-être » de Bologne / Forlì, octobre 2014, réunissant spécialistes en médias, analyse du discours et traductologie, auquel nous avons-nous-même participé (les actes étant sous presse). Nous avons souligné à cette occasion que les productions médiatiques et éditoriales centrées sur le bien-être, productions autochtones ou résultant des traductions de différentes langues, ont eu un véritable succès auprès du public roumain de la Roumanie post-communiste, récepteur idéal d'un discours qui prône le confort, la relaxation. Dans un cadre socio-économique fortement marqué par la parution de nouvelles maisons d'édition, plus ou moins éphémères, par une dynamique souvent contrastée des médias écrits et audio-visuels, le discours sur le bien-être, véritable *savoir-vivre*, s'affirme de

Ce sont des domaines qui occupent des secteurs importants de l'édition actuelle, et ceci montre clairement le rôle central de la traduction, en synchronie comme en diachronie, pour la transmission, d'une culture à une autre, de savoirs et de savoirs-faire de tous types, tous publics confondus, et à travers des canaux de communication typiques de la communication actuelle.

Nous pensons que c'est le statut mixte de textes littéraires et scientifiques qui explique aussi la dynamique de leur traduction en langue roumaine : contrairement à ce qui se passe du côté du « pur » littéraire, la retraduction ne caractérise pas en général les sciences humaines ; or ici plusieurs traductions sont disponibles en langue roumaine, leur rythme rappelant les trajectoires des livres en traduction si souvent commentées en traductologie à partir de la célèbre Hypothèse de la retraduction⁸².

II.3.1. Problèmes spécifiques à la traduction d'un texte d'histoire

Comme la plupart des disciplines relevant des sciences humaines, la traduction de l'histoire suppose, de la part du traducteur / éditeur, un important travail de documentation et de recherche terminologique, à côté des compétences inhérentes pour le domaine en cause, qui sont notamment d'ordre encyclopédique et culturel, et, parfois, en fonction du texte, technique. Les instruments du traducteur, à part ceux utilisés en général pour toute traduction, sont cependant quasi-inexistants, par rapport à ce qui se passe dans le cas des disciplines généralement reconnues comme « techniques ».

En traductologie, comme en terminologie, il n'existe pratiquement pas d'ouvrages monographiques sur l'histoire. Or, comme le montre Ana Escartin Arilla, spécialiste en terminologie pour le domaine français-espagnol, l'histoire peut être considérée comme une matière

plus en plus nettement comme un genre discursif à part entière dans la grande masse des discours médiatiques de différentes sources et transmis sur divers supports.

⁸² Voir pour une synthèse et de forts intéressants commentaires critiques, mais appliqués à la littérature, Isabelle Desmidt, 2009.

particulièrement conflictuelle de ce point de vue, étant sans aucun doute une traduction spécialisée, dont les difficultés se situent à plusieurs niveaux, le plus important étant celui de la terminologie :

« les caractéristiques inhérentes à l'histoire comme discipline en ce qui concerne les méthodes de recherche, les présupposés théoriques, les formes du discours et de l'argumentation, ainsi que la nature même de son sujet d'étude, entraînent des difficultés spécifiques en matière terminologique » (Escartin Arilla, 2006 : 99).

Ceci est particulièrement important pour une discipline où traduire correctement un terme est essentiel, car il s'agit en général soit de termes spécialisés, monosémiques, soit de ce que l'on appelle termes à « usage spécialisé », qui, tout en appartenant au lexique général, reçoivent un sens spécialisé en fonction de leur usage. On peut, ainsi, opposer un terme comme « paléolithique » à « souverain »⁸³.

Les termes spécifiques au domaine histoire bénéficient dans la plupart des cultures d'une attention particulière de la part des historiens, ce qui représenterait un avantage important, créant le fondement pour les bases de données nécessaires au traducteur travaillant dans le domaine. Cependant, comme le souligne la même auteure, ces catalogues n'étant pas destinés aux traducteurs, ils suivent une logique différente de celle qui est normalement à la base des travaux terminologiques, pour les deux raisons suivantes :

« D'habitude, les dictionnaires de termes ou de concepts historiques décrivent les notions avec les traits caractéristiques au discours historique, d'autant plus que la matière traitée y prête spécialement. En plus, ils répondent parfois à la volonté de l'auteur de défendre à travers la définition des termes une vision particulière des processus historiques, ayant donc une vocation nettement prescriptive. » (Escartin Arilla, 2006 : 101).

⁸³ Selon certains spécialistes, on pourrait identifier une troisième catégorie, qui servirait d'une sorte d'appui (Lerat, 1995, Escartin Arilla, 2006, qui discutent, en vue de l'illustration, des exemples comme le syntagme « propriété de terre »). Nous pensons cependant que ces termes relèvent soit du lexique proprement général, soit des termes à usage spécialisé, et qu'il n'y a pas suffisamment d'arguments pour la création d'une troisième catégorie.

Pour les termes désignant des notions, événements ou réalités spécifiques à l'histoire d'un certain espace, le traducteur d'histoire doit résoudre le dilemme qui est celui du traducteur placé devant le problème des culturèmes, mais avec des conséquences certainement plus importantes, puisque entrant dans un circuit scientifique : reporter le terme, le traduire par calque, utiliser le mot correspondant du lexique général et l'investir d'une signification nouvelle ou étendue, le plaçant donc dans la catégorie des termes à usage spécialisé.

Nous allons discuter les principales spécificités de la traduction des textes d'histoire à partir des observations sur des échantillons de corpus constitués à partir du livre d'André Maurois, *Histoire d'Angleterre*, et de sa traduction en roumain, *Istoria Angliei*. De la longue série de titres des textes d'histoire traduits du français vers le roumain, nous avons choisi de nous arrêter sur ce corpus certainement particulier pour plusieurs raisons. Premièrement, en raison de la place en quelque sorte inédite qu'occupent les « histoires » d'André Maurois dans les sciences humaines, celles-ci se situant, d'un certain point de vue, à la frontière entre œuvre littéraire et ouvrage de spécialité, étant en tout cas des livres sur la culture et la civilisation. Pour l'auteur, l'histoire était une œuvre d'art ; comme l'affirme l'éminent historien qui assure la préface de la traduction roumaine, Camil Mureșan, l'histoire est pour André Maurois un véritable acte de culture et même une aventure intellectuelle, statut rendu possible par des qualités comme le talent, l'intuition, la culture raffinée de l'auteur. Deuxièmement, nous pensons qu'il s'agit d'un corpus intéressant en raison également de la relation particulière de ce livre avec son public – dans l'original comme dans la traduction – vu qu'il semble se situer, comme dans le cas antérieur, à la frontière d'un ouvrage de spécialité et de vulgarisation.

Enfin, une troisième raison qui soutient ce choix serait constituée par les particularités de l'histoire de sa traduction et retraduction en roumain, y compris du point de vue des rapports entre travail de traduction et travail d'édition. La dynamique de la traduction de cet ouvrage en roumain est assez intéressante, vu qu'une première traduction paraît extrêmement vite par rapport à la publication de l'original, 1937, ce qui est plutôt une exception dans l'histoire de la traduction vers le roumain des œuvres de la

culture occidentale : nous pouvons supposer que c'est un aspect qui tient du statut de l'auteur et des relations particulières qu'il a eues avec la culture roumaine à l'époque, cette première traduction parue aux Éditions Nationala-Ciornei, signée par Ania Moissi, étant en 1938 à sa deuxième édition et contenant une préface de la part de l'auteur, où il s'adresse directement à « ses amis », les lecteurs roumains.

Une retraduction paraît en 1970, le côté scientifique de l'ouvrage semblant une dimension plus importante pour les éditeurs, puisque c'est la maison d'édition Editura Politică de Bucarest qui la propose, dans la traduction de Raul Joil⁸⁴, et que cette version est préfacée par le riche texte de l'historien, membre de l'Académie, Camil Mureșan. Chercheur et professeur de renom dans le domaine de l'histoire, dont l'activité scientifique et didactique a marqué pratiquement un siècle, il partageait avec l'auteur préfacé l'amour pour la littérature et l'histoire, d'où, sans doute, son extrême ouverture envers les « péchés » de l'écrivain-historien, qui est généralement regardé avec réserve par les spécialistes du domaine. Le fait qu'il assume la préface (intitulé *Avant-propos*) et s'y investit avec passion, présentant, dans les quatorze pages de son texte, la plupart des facettes de l'homme et écrivain André Maurois, peut être regardé comme une véritable stratégie éditoriale de réintroduction du texte à l'attention du public et de renouvellement de sa lecture, ce qui confirme l'opinion d'Irina Mavrodin que chaque traduction est une lecture de l'original et qu'elle s'inscrit en fait dans une série ouverte, n'étant jamais, dans le sens absolu du terme, un texte « final ». La préface de Camil Mureșan constitue ainsi un capital important pour le livre d'un auteur à notoriété déjà établie dans la culture roumaine.

Plusieurs éditions suivent, soit chez le même éditeur pendant l'époque communiste (1977), soit chez d'autres, après la chute du régime, comme Editura Orizonturi à un rythme très soutenu (1996, 1999, 2006).

⁸⁴ Malgré nos efforts, nous n'avons pas pu trouver assez de détails sur l'activité de ce traducteur pour pouvoir inclure en début de cette analyse, comme pour les autres, un bref « portrait » de traducteur ; nous tenons à mentionner cependant le fait qu'il a également signé la traduction du roman *Climats*, du même auteur ; le texte a, de manière curieuse, suivi le même chemin que *l'Histoire d'Angleterre*, car Raul Joil assume en fait une retraduction, après un premier texte paru en 1928.

Pour toutes ces raisons, auxquelles s'ajoutent également les qualités de la traduction en tant que telle, on peut considérer la traduction de Raul Joil comme la traduction de référence / canonique de *l'Histoire d'Angleterre* en roumain.

L'avant-propos de Camil Mureșan couvre pratiquement tous les niveaux d'analyse du texte, y compris son statut en tant que traduction, ce qui est plutôt rare dans les préfaces assumées par des personnes autres que le traducteur, et est d'autant plus méritoire vu le fait que le texte est signé par un spécialiste en histoire et non pas par un philologue. Tandis que nombre d'œuvres littéraires sont analysées dans leurs préfaces comme si les textes étaient pratiquement des originaux, cet avant-propos est quasiment ouvert par la référence à la première traduction du texte, de 1937, qui a permis l'introduction de l'œuvre dans la culture roumaine. Le même premier paragraphe donne des détails sur la traduction des autres créations de l'auteur, et formule également des appréciations sur la réception d'André Maurois par le public roumain, y compris à travers un parallèle avec sa place dans sa culture d'origine.

L'historien éditeur fait également œuvre de critique des traductions quand il apprécie que la qualité de la traduction du livre préfacé permet au lecteur roumain de parcourir dans sa langue le texte d'André Maurois avec tout le charme du style original. Il est vrai, c'est une appréciation fort générale et, dans une certaine mesure, stéréotypée, mais qui donne une première direction de travail à tout traductologue intéressé par cette version. En plus, elle résulte de la lecture attentive d'un historien, qui est donc un lecteur spécialisé, et qui paraît également être un lecteur avisé de l'œuvre d'André Maurois en général, qu'elle soit littéraire ou historique.

Le même spécialiste assume aussi la réorganisation, en traduction, des nombreuses notes de bas de page de l'original, qui étaient destinées à expliciter les noms propres et les citations. En véritable éditeur de texte, Camil Mureșan prend soin d'expliquer ses choix dans la dernière section de la préface : il avoue en avoir fait une sélection judicieuse, jouant, là où c'était possible, sur l'implicite du texte et en avoir refait / corrigé, pour plus de précision, les notes de bas de page qui contenaient des dates qui n'étaient pas rigoureusement exactes. Pour un livre relevant des sciences

humaines, notamment de l'histoire – où la rigueur est un *sine qua non* de la recherche – de telles interventions de la part de l'éditeur ou du traducteur sont non seulement acceptables mais obligatoires, vu la fonction du texte en question, qui est notamment celle de faire passer du savoir, à la différence de ce qui se passe en littérature, où « corriger » un auteur serait franchir de manière inacceptable les frontières entre original et traduction.

Comme le précise dans sa préface Camil Mureșan, André Maurois était un admirateur et même disciple du philosophe Alain, qui est déclaré par le spécialiste, peu connu par le public roumain ; rappelons cependant qu'il a été traduit chez nous par Nicolae Steinhardt⁸⁵. L'histoire l'attire moins comme science, les motivations étant surtout d'ordre éthique et artistique.

À la base de l'œuvre, Camil Mureșan identifie, en tant que fils directeurs, quelques idées claires et fermement exprimées : pour André Maurois, l'histoire d'un peuple est premièrement fondée sur la mentalité et les institutions, sur le milieu naturel et social, comme, dans les étapes ultérieures de son développement, sur la culture, tous ces éléments jouant un rôle important dans la construction de la mentalité collective. Une autre idée qui définit la conception particulière de l'histoire qu'avait André Maurois est qu'elle représente une œuvre d'art, qui doit répondre en égale mesure au savoir comme au goût, aussi existe-t-il, dans son écriture et discours, une permanente superposition ou relai entre l'historien-spécialiste et l'historien-artiste.

Tout lecteur du texte peut également observer l'admirable dosage des proportions, manifesté à tous les niveaux du texte, du simple détail jusqu'à la structure des chapitres ; les nombreux portraits de personnages historiques se remarquent par une très fine analyse psychologique, tandis que, pour les événements narrés, l'auteur est inégalable dans la reconstitution de l'atmosphère de l'époque, grâce à son style d'une remarquable clarté, simplicité et fluence – d'où aussi son extraordinaire accessibilité. Les pages dédiées à la culture et aux mœurs sont considérées comme les meilleures du livre.

⁸⁵ Ce n'est certainement pas le seul élément qui relie les deux personnalités : nous pouvons mentionner, même si c'est apparemment un détail, à part leur origine, l'intérêt pour la traduction de l'œuvre de Rudyard Kipling.

Ce sont des éléments que le traducteur doit certainement bien connaître et avoir en vue lors de la traduction, afin de garder autant le spécifique de la perspective historique de l'auteur, de son approche des événements, de l'époque et des personnalités présentées, que les particularités de son style, de la discursivité, de la rhétorique du texte aussi.

L'exigence de l'exactitude des termes, des données historiques, des noms propres désignant des personnages, événements, lieux historiques, est, dans le cas de la traduction du texte d'André Maurois, doublée par l'exigence du respect de la voix de l'historien artiste, du psychologue et biographe, de l'essayiste, de l'écrivain pour lequel le discours historique se soumet en fait aux mêmes canons que le discours littéraire. Aussi nous semble-t-il que le fait d'avoir également l'expérience de la traduction d'un roman d'André Maurois est une prémisse nécessaire pour assurer au discours de l'histoire la forme particulière qu'il reçoit dans l'original.

Nous allons proposer pour l'étude en miroir de l'original et de la traduction deux fragments extraits du Livre V, *Le triomphe du Parlement*, qui nous paraissent représentatifs pour l'œuvre soumise à l'analyse : il s'agit d'un fragment qui relate un événement historique important, notamment l'arrivée en Angleterre de l'écossais Jacques VI, immédiatement après la mort de la reine Elisabeth I, et de son portrait, une fois devenu le souverain Jacques I^{er} d'Angleterre. Nous les considérons comme des échantillons pertinents, puisqu'ils permettent de voir à quel point la traduction réussit, à l'instar de l'original, à rendre l'atmosphère de l'époque et l'art du portrait, qui comptent, comme nous venons de le voir, parmi les principales qualités du texte d'André Maurois :

Original français	Traduction roumaine
Le jour de la mort de la Reine (24 mars 1603) une grande inquiétude s'était emparée du pays. Des patrouilles avaient parcouru les rues de Londres . Des marins	În ziua morții reginei (24 martie 1603), o mare neliniște cuprinsese țara. Străzile Londrei erau străbătute de patrule . Marinari protestanți părăsiseră porturile

Original français	Traduction roumaine
protestants avaient quitté les ports pour arrêter, si elle se produisait, une invasion papiste venue des Flandres. Dès que l'on apprit que le calviniste Jacques VI allait descendre de son royaume d'Écosse pour devenir Jacques Ier d'Angleterre et unir les deux couronnes¹, le calme se rétablit. De la frontière à Londres, le voyage du nouveau roi ne fut qu'un long triomphe. Dans tous les villages les cloches sonnaient ; dans les villes une foule enthousiaste attendait le souverain sur la place du Marché ; dans les châteaux, Jacques Ier, accoutumé à la pauvreté écossaise, s'émerveillait de la splendeur des fêtes. Un de ses actes déplut et inquiéta : ignorant des libertés anglaises, il fit pendre sans jugement un voleur arrêté par l'escorte pendant le trajet. Mais il pouvait, avant de rencontrer une résistance, épuiser le vaste crédit de confiance que lui avaient légué ses prédécesseurs. ¹ Le nom de <i>Grande-Bretagne</i>, désignant l'union de l'Angleterre, de l'Écosse et du Pays de Galles, fut employé pour la première fois officiellement en 1707, mais des écrivains s'en étaient servis bien avant cette date.	pentru a opri – în cazul când s-ar fi produs – o invazie papistă venită din Flandra. Îndată ce se află că Iacob al VI-lea, calvinistul, urma să descindă din regatul său scoțian pentru a deveni Iacob I al Angliei și a uni cele două coroane*, se restabili calmul. Călătoria noului rege începînd de la frontieră și pînă la Londra a fost un neîntrerupt triumf. În toate satele sunau clopotele ; în orașe, o mulțime entuziastă îl aștepta pe suveran în piața centrală ; în castele, Iacob I, obișnuit cu sărăcia scoțiană, se minuna de splendoarea serbărilor. Un gest al său nu fu pe placul poporului și produse neliniște : Iacob, ignorînd libertățile engleze, porunci să fie spînzurat fără judecată un hoț prins de escortă pe drum. Dar înainte de a înfîlni vreo rezistență, el putea să epuizeze vastul fond de încredere pe care i-l lăsaseră moștenire predecesorii săi. *Denumirea de Marea Britanie, desemnînd unirea Angliei, a Scoției și a Țării Galiei, a fost folosită pentru înfîia oară în mod oficial în 1707, dar unii scriitori o folosiseră cu mult înaintea acestei date – <i>n.a.</i>

Comme on peut le voir dans le fragment ci-dessus, en traduction on adopte en général une position littéraliste par rapport à l'original, et nombre de termes à usage spécialisé pour l'histoire sont bien rendus, par l'association correcte à leurs correspondants directs en langue cible : *descendre de son royaume* / *a descinde din regatul său* ; *invasion papiste* / *invazie papistă* ; *souverain* / *suveran* ; *les libertés anglaises* / *libertățile engleze* ; des modulations inspirées sont proposés pour certains syntagmes du lexique général à usage connotatif : *le vaste crédit de confiance* / *vastul fond de încredere*. Néanmoins, quelques remarques s'imposent et elles pourraient contribuer à l'amélioration de la traduction pour un éventuel projet retraductif.

Les noms propres, anthroponymes et toponymes, sont bien traduits, par la recherche des équivalents consacrés en langue cible : *Jacques VI* / *Iacob al VI-lea* ; *Angleterre* / *Anglia* ; *Londres* / *Londra*. Cependant, il reste trois unités de traduction au niveau desquelles nous pensons que la stratégie du traducteur / éditeur aurait dû être bien différente :

- le syntagme « la Reine », en raison de l'usage de la majuscule, entre dans la catégorie des noms propres et non pas communs, puisqu'il désigne non pas n'importe quelle reine, mais la reine Elisabeth Tudor, or en traduction c'est la minuscule qui apparaît. Évidemment, l'acte de la référence est couronné de succès y compris en traduction, grâce aux autres informations du texte et de par la place du fragment dans l'économie du texte. Mais nous pensons que c'est une perte importante au niveau de la désignation, par une moins faible insistance sur le statut du personnage, cette majuscule dominant, en fait, de par sa position, tout le sous-chapitre ;

- le toponyme *Ecosse* est soumis en traduction à une transposition, étant rendu par l'adjectif « scoțian » ; même si le lieu est bien identifié par l'adjectif aussi, il existe une perte au niveau de la relation avec le nom d'Angleterre, les deux étant réunis dans l'anaphore associative bien expliquée par la note « cele două coroane » ;

- enfin, pour la « place du Marché », nous pensons que la traduction aurait dû préserver les majuscules, éventuellement les appliquer au nom noyau aussi – « Piața Centrală » – pour montrer qu'il s'agit du lieu unique

où étaient prises les décisions importantes de la communauté ; la symbolique de ce lieu est complètement neutralisée en traduction, le syntagme restant non-marqué.

L'unité « le calviniste » nous paraît chargée d'un poids important dans la logique de l'explication des événements, aussi son déplacement en apposition, donc par inversement de la structure originale, ne nous semble-t-il pas du tout approprié ; en plus, l'unité est placée entre virgules, semblant donc avoir le statut d'un élément facultatif, or tout le problème est effectivement là ; au contraire, dans l'original, le nom propre Jacob VI ne constitue que l'apposition, le centre du syntagme étant le nom commun désignant l'appartenance du roi au culte respectif ; sacrifier un tel ordre des informations sur un roi qui se légitime d'abord par sa religion – puisque c'est le tout premier détail qui nous est donné sur le roi, avant même la mention de son nom propre – afin de sauver une cacophonie « că calvinistul », se range plutôt dans la catégorie des pertes. Une transposition par exemple aurait pu facilement permettre la préservation des informations de l'original (« îndată ce se află despre descinderea calvinistului Iacob al VI-lea... »).

Des modifications dans l'ordre des mots qui affectent la voix, comme celle de la deuxième phrase, modulent inutilement, selon nous, les images du tableau censé présenter les conséquences de l'événement narré, la mort de la Reine, et brisent aussi la logique de construction des informations du paragraphe ; la même remarque peut être faite à propos du changement du temps verbal – le plus-que-parfait devenant imparfait – qui, loin de se réduire à une simple transposition, intervient sur l'ordre des événements et transforme en discours d'arrière-plan ce qui est déjà passé : nous proposerions donc ici la préservation de l'ordre des mots et des temps verbaux, tels qu'ils sont établis dans l'original : *Patrula întregi străbătuseră străzile Londrei.*

Certains calques, tel *ignorer* traduit par *a ignora*, seraient à éviter, la forme négative du verbe *savoir* en roumain étant préférable, surtout qu'elle rend exactement le sens de l'original, notamment *ne pas savoir* et non *pas ne pas tenir compte de*, connotation qui est permise en roumain par le verbe en question.

Au niveau anaphorique, une tendance à l'explicitation est à remarquer dans la traduction, là où l'original compte sur la cohérence de l'ensemble, or nous pensons que la version roumaine pourrait être construite sur la même logique aussi : le pronom de troisième personne du prédicat « il fit pendre » aurait donc pu être laissé inclus dans la désinence du verbe, comme il est d'usage en roumain pour les sujets pronominaux anaphoriques « porunci », surtout que le verbe choisi pour la construction factitive « faire pendre », l'équivalent de « ordonner », est suffisamment fort et ne saurait être associé dans le contexte qu'au souverain, aucun risque d'échec référentiel ne pouvant donc affecter ici la cohérence discursive ;

La traduction par modulation du mot *acte* par *gest* dans l'unité « Un de ses actes déplut », ne nous semble pas la meilleure solution, même si dans un contexte plus général le mot « geste » serait un équivalent possible, justement parce qu'il paraît dans un texte relevant de l'histoire, et réfère à l'acte d'un souverain, étant donc un terme à usage spécialisé ; nous proposerions donc ici le correspondant littéral, *act* : « unul din actele sale ».

Le deuxième fragment que nous soumettons à l'analyse est la suite de la description de ces événements et s'encadre, du point de vue du genre, dans la catégorie « portrait » ; il s'agit du portrait du roi Jacques Ier d'Angleterre, déjà introduit dans le fragment antérieur. Comme pour le livre original, parce que l'éditeur reprend les illustrations de l'original, le lecteur roumain a la possibilité de « confronter » ces portraits littéraires, qui portent la signature claire du style d'André Maurois, avec les portraits illustrés des souverains des tableaux dont les copies sont reprises et insérées le long du texte :

Original français	Traduction roumaine
L'homme avait trente-sept ans. Assez ridicule d'apparence et de manières, dépourvu de toute dignité, il parlait beaucoup, mais difficilement , et sa langue	Era un bărbat de treizeci și șapte de ani . Destul de ridicol ca înfățișare și manieră, lipsit de orice distincție ; vorbea mult dar greoi , și limba i se împleticea în gură. Modul său

Original français	Traduction roumaine
s'embarrassait dans sa bouche. La bouffonnerie de ses discours en masquait la substance, qui n'était jamais sans saveur. On a dit qu'en faisant succéder Jacques Stuart à Elizabeth Tudor, les Anglais firent succéder une nature féminine à une nature masculine et, en effet, ayant passé son enfance parmi les assassinats et les complots, Jacques Ier Stuart gardait la terreur des hommes armés. <i>Beati pacifici</i> était sa devise. Il portait des vêtements rembourrés pour arrêter les coups de poignard et la vue d'une épée le rendait malade. Il était assez cultivé, mais plus intellectuel qu'intelligent. Adolescent précoce, il avait écrit des vers, des traités de théologie et deux livres de doctrine politique : le <i>Basilikon Doron</i> et la <i>True Law of Free Monarchies</i>, où il établisait que les rois sont destinés par Dieu à gouverner, les sujets à obéir. Le Roi était donc supérieur à la Loi, mais devait se soumettre à celle-ci pour donner l'exemple, sauf en des cas exceptionnels dont il était seul juge.	ridicol de a vorbi masca substanța celor spuse, care nu era niciodată lipsită de savoare. S-a spus că englezii, proclamându-l pe Iacob Stuart urmașul Elisabetei Tudor, au urcat pe tron un caracter feminin în locul unui caracter masculin. Într-adevăr, petrecându-și copilăria în mijlocul asasinatelor și al comploturilor, Iacob Stuart rămăsese cu groaza de oameni înarmați. <i>Beati pacifici</i> era deviza sa. Purta haine vătuite pentru a se feri de lovituri de pumnal și când vedea o sabie se îmbolnăvea. Destul de cultivat, era însă mai curînd un intelectual decît un om inteligent. Adolescent precoce, scrisese versuri, tratate de teologie și două cărți de doctrină politică : <i>Basilikon Doron</i> și <i>True Law of Free Monarchies</i>¹⁹⁷, în care demonstra că regii sunt destinați de Dumnezeu să guverneze, iar supușii să asculte de ei. Regele era, așadar, deasupra legii, dar trebuia să i se supună și el ca să fie un exemplu pentru ceilalți, în afară doar de cazuri excepționale pe care era singur în măsură să le aprecieze. ¹⁹⁷ <i>Darul suveranului</i> (în limba greacă) și <i>Adevărata lege a monarhiilor libere</i> (în engleză).

L'analyse de l'original et de la traduction de ce portrait confirme nos remarques antérieures sur les efforts du traducteur de proposer un texte respectueux de l'original, de sa terminologie comme de son style : une bonne solution est trouvée pour la phrase qui ouvre le portrait, où, par l'intermédiaire d'une transposition, on donne l'âge du personnage, tout en enchaînant de manière logique la phrase par rapport au fragment immédiatement précédent, et par rapport au genre discursif – portrait. La modulation de l'adverbe axiologique « difficilement » dans « greoi » nous paraît, de même, très inspirée et appropriée dans ce contexte ; par contre, le même procédé de modulation, doublé par la transposition du nom en verbe, appliqué au niveau du syntagme nominal « la bouffonnerie de ses discours » – « modul său ridicol de a vorbi » – se range pour nous dans la catégorie des pertes, car nous pensons qu'une traduction plutôt directe aurait plus clairement rendu pour le lecteur l'intention de l'auteur d'ironiser les discours du roi par un terme fort mais plastique : « discursurile sale de bufon » nous semble donc une solution plus appropriée, surtout dans le contexte où elle nous permet également de préserver le terme « discours », tellement important lorsqu'on parle d'un souverain, qui ne fait pas que « parler », mais qui tient des « discours ». Une autre modulation qui affecte le commentaire de Maurois par rapport à la qualité d'écrivain du souverain peut être signalée au niveau du verbe *établi*, traduit par *a demonstra*. Les verbes peuvent être considérés, à la limite, comme des synonymes, mais une perspective différente du commentateur est envisagée dans les deux cas : *établi* est l'action du souverain qui fait preuve de son pouvoir dans ses écrits mêmes, qui *impose* une opinion, et qui ne laisse donc aucune autre possibilité ouverte ; *a demonstra* [démontrer] est l'action d'un sujet qui apporte des arguments irréfutables à l'appui de son opinion, fondés sur la logique et non pas sur le pouvoir conféré par son statut.

Une remarque s'impose également au niveau du terme spécifique au domaine de l'histoire « succéder », pour lequel le roumain a comme correspondant « a succede, a urma », avec le même usage spécialisé ; pour éviter sans doute la répétition de l'original, tendance déformante des

traductions analysée par Antoine Berman, le traducteur préfère allonger la phrase et avoir recours à des expressions qui nous semblent chargées de connotations légèrement différentes, « a proclama urmaș » ; pour nous, la solution ici est à trouver dans le champ lexical de « a succede », à l'aide, par exemple, de la transposition : « Prin succesiunea lui... ». La tendance à l'explicitation observée dans le fragment antérieur apparaît ici aussi : on le voit au niveau de l'unité « à obéir », où l'on rajoute le complément d'objet indirect, sans observer que, par ce procédé, on brise l'analogie – *să guverneze / să asculte* ; la même chose pour l'unité « devait se soumettre » où l'on a renforcé le sujet par « lui aussi », inutile, à nos yeux, dans le contexte. La modulation de la dernière unité de traduction signalée par nous dans le fragment : « il était seul juge » / « *era singur în măsură să aprecieze* » ne nous paraît pas du tout nécessaire, appauvrissant même l'original, le terme roumain « *judecător* » aurait parfaitement accompli ici son rôle, surtout que l'on parle d'un roi, qui, à l'époque, fait souvent figure de juge : notre solution dans ce cas serait « *era singur în măsură să le judece* ».

Globalement, l'ouvrage connaît, en traduction roumaine, par les efforts du traducteur comme de l'éditeur, une version parfaitement adaptée à sa fonction qui réussit, à côté de la transmission des informations d'ordre historique, de préserver dans les grandes lignes le style de l'auteur, comme sa perspective particulière sur ce que c'est que l'histoire d'un peuple.

II.3.2. Problèmes spécifiques à la traduction d'un texte de civilisation

Ouvrage de référence pour ce que l'on pourrait appeler la *culture gastronomique*, autant pour son contenu que pour les importants termes qu'il consacre à cette occasion, la *Physiologie du goût* de Jean Anthelme Brillat-Savarin est, malgré la distance significative qui nous sépare de la première année de sa publication – 1826 – un livre toujours actuel, sa vitalité étant démontrée par l'intérêt que l'on accorde à sa réédition, à ses lectures critiques – dont celle, célèbre, de Roland Barthes en 1975 – qu'à la dynamique de sa retraduction : en roumain, on le retraduit plusieurs fois,

en 1988, en 2000 et en 2015⁸⁶, cette dernière retraduction ayant plusieurs rééditions et bénéficiant de conditions typographiques améliorées, y compris d'illustrations.

Le livre et ses traductions représentent une excellente source de corpus traductologique pour l'étude de la terminologie et du discours gastronomique, thème tellement actuel dans la recherche contemporaine⁸⁷ sur les discours et les mentalités au niveau international et national. Vu le fait qu'il s'agit d'un terrain de recherche à riche potentiel, qui est cependant en train de se construire, nous aimerions rappeler deux contributions essentielles pour l'importance de la compréhension du rôle du manger et du discours sur le manger pour la civilisation en général : le livre *Le manger comme culture* de Massimo Montanari⁸⁸ et, chez nous, les études de Mariana Neț, sémioticienne et linguiste chevronnée, en particulier celle de 1998, *Cărțile de bucate românești. Un studiu de mentalități* paru aux éditions de l'Académie roumaine, à Bucarest. En traductologie, l'étude de la terminologie gastronomique est une direction bien récente et fort intéressante, selon nous, pour la relation langue-culture en traduction, surtout par l'ouverture qu'elle permet vers le domaine des mentalités.

Comme le montre Massimo Montanari, la relation entre le manger et la culture se manifeste à plusieurs niveaux : le manger est *culture* du point de vue de sa production, de sa préparation et de sa consommation, véritable fruit de l'identité et instrument pour l'exprimer et la communiquer :

« La nourriture est culture *quand on la produit* car l'homme [...] cherche à créer sa propre nourriture. [...] La nourriture est culture *quand on la prépare* parce que, une fois acquis les produits alimentaires de base, l'homme les

⁸⁶ Pour les deux premières traductions, nous renvoyons à l'article de Muguraș Constantinescu, 2015. Elle se préoccupe en particulier de la traduction fragmentaire de 1842 faite par le célèbre Kogălniceanu et de la traduction intégrale, parue en 1988, réalisée par Doina Pașca Harsanyi.

⁸⁷ Ce qui est prouvé par les thématiques de colloques internationaux très récents et à dimension interdisciplinaire, tel celui de Bruxelles, 2013, « Le manger et le dire » où le discours gastronomique a été étudié dans des perspectives aussi différentes que celles de l'analyse du discours, de la terminologie / traductologie ou de la didactique.

⁸⁸ Le titre de l'original italien étant *Il cibo come cultura*, 2004. La traduction française est parue en 2010 aux éditions de l'Université de Bruxelles.

transforme [...] La nourriture est culture quand on la consomme parce que [...] l'homme ne mange pas tout mais choisit sa nourriture. Au long de tels parcours, la nourriture se configure en tant qu'élément décisif de l'identité humaine et comme un des instruments les plus efficaces pour la communiquer ». (Montanari, 2010 : 14).

En même temps, de très intéressantes connexions sont proposées par l'auteur entre le manger et la langue, et, de manière élargie, entre alimentation, identité et langage : la nourriture est une « réalité délicieusement culturelle, non seulement en ce qui concerne la substance nutritive, mais aussi dans les modalités de son absorption et tout ce qui l'accompagne » ; d'autre part, à l'instar de la langue parlée, « le système alimentaire contient et transporte la culture de ceux qui la pratiquent ; il est dépositaire des traditions et de l'identité du groupe » (Montanari, 2010 : 128).

Trouver en traduction les meilleures stratégies pour rendre autant la terminologie que la rhétorique de l'original est, par conséquent, une exigence à atteindre, à côté de celle de faire le texte répondre à sa fonction⁸⁹ et correspondre aux attentes d'un public qui change, dont le « savoir » gastronomique évolue, s'adapte aux nouvelles configurations du contexte socio-économique.

La version de 1988, parue aux éditions Meridiane, a longtemps constitué, pour le lecteur roumain de nos jours, la seule traduction de référence pour le texte de Brillat-Savarin, vu que c'est, pratiquement, la première traduction intégrale, après les quelques fragments traduits par Kogălniceanu, et que, jusqu'en 2000, aucune autre retraduction ne paraît⁹⁰.

⁸⁹ Dans une étude commune avec Muguraș Constantinescu présentée au colloque « Le manger et le dire » de Bruxelles, en 2013, parmi les conclusions d'une analyse sur un corpus littéraire du lexique de la cuisine et de la nourriture, nous avons souligné que : « La plasticité sémantique du terme *cuisine*, tourne, en traduction, dans une véritable flexibilité, car chargé de toute la spécificité culturelle de la langue cible. C'est que la traduction dans une autre langue s'inscrit, elle aussi, dans la recherche de cette langue nouvelle apte à faire sentir les mille séries de saveurs sur lesquelles méditait Brillat-Savarin ».

⁹⁰ Nous pourrions, pour cette raison, l'associer au concept de traduction « canonique », mais le fait qu'il n'y a eu qu'une seule édition rend cependant difficile l'évaluation de sa circulation.

Il nous semble que l'étude des traductions devrait inclure également des précisions sur le profil et le spécifique des maisons d'édition où elle est parue, celles-ci étant importantes justement dans la tentative d'évaluation de cette traduction ; une telle approche permettrait également de compléter et de continuer une première analyse qui a été déjà faite par la comparaison avec l'original par Muguraș Constantinescu, 2015.

Pour la première retraduction, qui modernise le texte, il faut préciser que la maison d'édition Meridiane était bien connue en Roumanie, pendant le régime communiste – car son destin a bien changé depuis – pour la promotion de livres et auteurs essentiels pour la culture mondiale : les domaines privilégiés étaient l'histoire de l'art et l'histoire de la civilisation, les auteurs choisis étant d'habitude très célèbres. Des biographies des personnalités du monde culturel paraissent à côté d'albums d'art, d'études critiques ou de monographies sur divers sujets de la culture internationale et roumaine. La collection où l'on inclut la traduction de Brillat-Savarin, *Fiziologia gustului*, s'intitule *Bibliothèque de l'art. Biographies. Mémoires. Essais*, et le livre paraît à côté de titres comme Romain Rolland, *Viața lui Michelangelo*, ou Lionelo Venturi, *Cum să înțelegem pictura* [Pour comprendre la peinture]. La couverture du livre de Brillat-Savarin représente une copie d'une nature morte qui évoque une table, à partir du tableau « Raisins et grenades » de Jean-Baptiste Chardin.

C'est l'historien de l'art et critique littéraire Dan Grigorescu qui en assure la préface. Il s'agit d'une véritable étude critique, qui s'étend sur une vingtaine de pages. C'est l'occasion pour le critique de passer en revue le destin particulier du livre : en langue source, tout d'abord, dans le contexte de l'époque, les plus importants détails sur la vie de l'auteur, l'atmosphère culturelle de la période, la mode des *Physiologies* à l'époque ; en langue cible également, par le rappel du rôle de Mihail Kogălniceanu et de Costache Negruzzi dans « l'introduction de l'art culinaire » au milieu du XIX^e siècle, par la traduction des *aphorismes*, ces deux personnalités étant elles-mêmes auteurs de *Physiologies*. Aucun commentaire critique n'est fait, cependant, sur la traduction qui est préfacée.

En raison de tous ces éléments paratextuels, nous pouvons affirmer que c'est évidemment la dimension artistique de la gastronomie qui est

privilegiée ici, ce qui correspond parfaitement au sens donné par Brillat-Savarin au *manger* dans son célèbre livre : rappelons que la Méditation XXVII commence par l'affirmation : « La cuisine est le plus ancien des arts ». Malheureusement, cette traduction n'a eu qu'une seule édition depuis.

La deuxième retraduction, avec deux éditions – 2000 et 2003, réalisée par la traductrice Adriana Lăzărescu – appartient déjà à l'époque post-communiste et c'est une dimension quasiment différente du texte qui est plutôt exploitée, un public assez différent étant probablement envisagé par les éditeurs : c'est une maison d'édition dédiée au tourisme, qui fait paraître assez peu de livres, et se dédie plutôt à la publication de la revue *Traveller Magazine*. La couverture représente une photographie d'un groupe de chefs cuisiniers qui s'apprêtent à préparer leurs plats dans la cuisine d'un restaurant moderne. Pour les éditeurs, ce n'est sans doute pas le côté *culture et civilisation* qui est en cause, mais le rapport gastronomie-tourisme, ce qui crée des attentes tout à fait différentes de la part du lecteur potentiel de ce texte.

Tout récemment, en octobre 2015, les éditions BCC Publishing publient dans la catégorie *Gastronomie* une version illustrée de ce texte, bénéficiant d'excellentes conditions graphiques et comptant en tout premier lieu, à ce que le montrent la couverture et les autres livres de la collection, sur la valeur de *livre sur la gastronomie* du texte.

Dans les deux derniers cas, ce sont, évidemment, des dimensions qui caractérisent le livre, mais c'est une sélection qui est sans doute appauvrissante pour le riche texte de Brillat-Savarin. Aussi pensons-nous que sa traduction et édition devraient-elles permettre l'activation des multiples potentialités et lectures du texte. Nous rappelons à l'appui l'argument principal formulé par Brillat-Savarin lui-même dans sa préface :

« En considérant le plaisir de la table sous tous ses rapports, j'ai vu de bonne heure qu'il y avait là-dessus quelque chose de mieux à faire que des livres de cuisine, et qu'il y avait beaucoup à dire sur des fonctions si essentielles, si continues, et qui influent d'une manière si directe sur la santé, sur le bonheur, et même sur les affaires » (Brillat-Savarin, 1975 : 39).

Dans sa lecture critique du texte placée dans l'introduction de sa traduction roumaine, Dan Grigorescu essaie également de montrer pourquoi

le livre de Brillat-Savarin est en fait beaucoup plus qu'un simple livre de cuisine, se constituant dans une véritable « synthèse expressive de la tradition des salons littéraires et des tendances scientistes » (p. 17, *c'est nous qui traduisons*), un livre de gastronomie qui comprend l'art culinaire comme un « art au véritable sens du terme, et la table comme une occasion de conversation spirituelle entre les convives » (p. 20, *c'est nous qui traduisons*).

En traduction, et surtout en retraduction, le texte de Brillat-Savarin se modernise. C'est une tendance habituelle et nécessaire même, si l'on pense à l'évolution de la langue en tant que telle – puisque plus d'un siècle sépare déjà l'original de sa traduction. Cependant, tel que le montre Muguraș Constantinescu sur la base de nombreux exemples, pour le style de l'auteur et la véritable nouvelle langue qu'il crée, les neutralisations, omissions ou actualisations du lexique s'encadrent en fait dans la catégorie des pertes. Ceci parce que :

« recourir à des termes pâles, neutres ou explicatifs, lorsque le contexte est suffisamment éclairant et lorsqu'on a affaire à un auteur qui regrette lui-même la pauvreté de sa langue dans ce domaine et propose plusieurs solutions pour y remédier signifie lui enlever la « profondeur et l'énergie » d'expression. Si c'est correct et raisonnable de traduire *pour* son public, ce n'est ni correct ni raisonnable de traduire *contre* son auteur, en lui enlevant sa marque spécifique et dont il se réclame. » (Constantinescu, 2015 : 494)

Les vingt aphorismes du professeur qui ouvrent le livre sont probablement la partie la plus connue de cet ouvrage – ce qui était valable dès leur parution, Honoré de Balzac appréciant, comme le rappelle Roland Barthes, que « ces maximes sont si bien formulées que la plupart sont aussitôt devenues proverbes pour les gourmets » (Brillat-Savarin, 1975 : 37).

En raison même de leur statut d'aphorisme, et du fait que ce sont les fragments les plus cités par la suite, c'est la partie certainement la plus importante de cette traduction. Nous en reprenons et commentons les plus connus dans ce qui suit⁹¹ :

⁹¹ Nous nous occupons dans cette analyse seulement des aphorismes / aspects qui n'ont pas été pris en ligne de compte dans l'article de Muguraș Constantinescu, 2015.

Original français	Traduction roumaine
I. L'univers n'est rien que par la vie et tout ce qui vit se nourrit.	Universul nu este nimic decît numai prin viață și tot ceea ce viețuiește se hrănește.
II. Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger.	Animalele își potolesc foamea ; omul mănâncă ; singur , omul de spirit știe să mănânce.
III. La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent.	Soarta națiunilor atîrnă de felul în care se hrănesc.
IV. Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.	Spune-mi ce mănânci și îți voi spune cine ești.
VIII. La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure.	Masa este singurul loc unde nimeni nu se plictisește în timpul primului ceas de ședere .
XIV. Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil.	Un desert fără brînză e ca o față frumoasă cu un ochi lipsă.
XX. Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous notre toit.	Cînd poftim pe cineva la noi acasă, înseamnă că suntem răspunzători pentru fericirea lui în tot timpul cît el zăbovește sub acoperișul nostru.

Dans les aphorismes ci-dessus, malgré le fait que les solutions données sont correctes, nous pensons qu'une plus grande attention à leur forme et surtout à l'exigence de la concision – inhérente pour le genre – aurait pu être accordée. Les phrases en roumain sont systématiquement plus longues : dans le dernier aphorisme, pour les 100 signes de l'original, nous avons 143 dans la traduction. Pour nous, une solution plus convenable et plus souple du point de vue syntaxique et lexical aurait été : *Să inviți pe cineva la tine, înseamnă să te ocupi de fericirea lui atît timp cît rămîne sub acoperișul tău* (107 signes). Au-delà de l'avantage des structures plus brèves et relâchées, nous pensons que notre traduction des infinitifs par le subjonctif, deuxième personne du singulier du roumain – à valeur générique – crée un lien plus direct avec l'interlocuteur.

Des structures beaucoup plus lourdes sont choisies, parfois sans justification aucune au niveau de l'original : c'est le cas de l'aphorisme VIII, où l'unité « la première heure » a été inutilement allongée par l'ajout d'un complément du nom en « *primului ceas de ședere* », la préposition « pendant » a été rendue par la locution « *în timpul* », tandis que le simple « *în* » aurait suffi, et la négation transférée au niveau du sujet, pour résoudre le « on » : une solution plus convenable et économique, selon nous, aurait été : *Masa este singurul loc unde nu te plictisești niciodată în prima oră*. L'association des adverbes *decât numai* dans le premier aphorisme, quoique acceptable et correcte, correspondant à la structure de l'original, est cependant beaucoup moins adaptée au rythme de la phrase en roumain. Pour une écriture plus fluente, nous proposerions ici l'application des procédés de traduction indirects : *universul există doar prin viață*.

Les explicitations vont dans le même sens de l'allongement encombrant : nous pouvons donner l'exemple de la conjonction de coordination *și*, de l'aphorisme IV. La juxtaposition des phrases aurait permis la construction d'une argumentation suffisamment claire en traduction aussi, puisque, très souvent, en roumain comme en français, les phrases juxtaposées sont placées dans un rapport de cause-effet : *Spune-mi ce mănânci, îți voi spune cine ești*.

Des formules ambiguës, comme le *seul* de l'aphorisme II, sont utilisées là où le roumain n'impose aucune contrainte et permet des structures claires, comme l'adverbe *numai* : *numai omul de spirit știe să mănânce*.

De même, une tendance vers un registre vieillissant semble caractériser la traduction. L'année où paraît la traduction ne justifie pas cette préférence, car les normes de traduction avaient déjà sensiblement changé par rapport aux décennies précédentes ; en plus, même s'il s'agit d'une tendance personnelle de la traductrice, rappelons que l'archaïsation d'un texte est considérée comme un grand inconvénient, suggéré par nombre de traducteurs célèbres, à l'instar d'Irina Mavrodin, qui recommandait l'usage des néologismes pour assurer une longue vie au texte en traduction roumaine : on a ainsi *a pofti* au lieu de *a invita*, *a atârna* au lieu de *a depinde*, *a zăbovi*, au lieu de *a rămâne*, ou *a fi*, beaucoup plus court.

Les changements en traduction au niveau rhétorique, par la reconfiguration des figures de style, comme il se passe dans le célèbre aphorisme XIV, où la comparaison (*ca o femeie*) prend la place de la métaphore, montrent une traductrice plus ou trop prudente, qui semble se méfier des images trop « fortes », certainement inattendues pour le lecteur cible, or c'est enlever le spécifique même de l'écriture de Brillat-Savarin que de « normaliser » ou « adoucir » les images originales dans ce cas.

C'est que le discours gastronomique, et celui de Brillat-Savarin en est certainement, à plusieurs niveaux, une excellente illustration, est un discours « spectaculaire ». Nous devons cette idée à la sémioticienne roumaine Mariana Neț, qui l'a suggérée dans l'une de ses études comme direction de recherche pour la description et analyse du discours gastronomique, et elle nous semble bien pertinente pour l'approche traductologique aussi. C'est au traducteur d'essayer de reconstruire, en langue cible, tous les effets du spectacle gastronomique, en travaillant au niveau du texte – et de l'iconotexte, quand c'est le cas – et évaluant les potentialités du discours auprès du lecteur de ce point de vue aussi.

Pour la traduction roumaine de Brillat-Savarin, à la lumière des exemples analysés ci-dessous, nous pouvons formuler les conclusions suivantes, qui vont dans la même direction que celles de Muguraș Constantinescu, 2015, et affirmer que les différentes stratégies de traduction que nous venons de signaler font plus que « déformer » le texte, dans le sens d'Antoine Berman, elles le « déspectacularisent ».

« L'une des prémisses majeures de la présente recherche est que le caractère « spectaculaire » de la gastronomie, sa capacité d'entraîner en même temps, dans une première étape du savoir, la vue, l'odorat et le goût, ont fait que cette discipline soit perçue comme un phénomène de la culture de masse, en permanente interdépendance avec l'histoire des mentalités. » (Neț, 1998)⁹²

⁹² « Una dintre premisele majore ale cercetării de față este aceea conform căreia caracterul „spectaculos” al gastronomiei, capacitatea sa de a antrena simultan, într-o primă treaptă a procesului de cunoaștere, văzul, mirosul și gustul, au făcut ca această disciplină să fie percepută ca un fenomen al culturii de masă, aflat în permanentă interdependență cu istoria mentalităților » (Neț, 1998 : 3, *c'est nous qui traduisons*).

En guise de conclusion

L'ouvrage que nous avons proposé est né du désir de combler, pour le domaine roumain-français, dans les deux sens du rapport, si infime que puisse être cette contribution, le véritable vide traductologique qui caractérise la recherche roumaine dans le cas des œuvres relevant des sciences humaines, pour lesquelles la réalité du marché éditorial montre, par contre, une foisonnante richesse. Car l'importance de la traduction des sciences humaines pour le savoir comme pour les mentalités est immense, tout un univers de culture et de pensée étrangères étant transféré en langue cible, la traduction se trouvant de ce fait, comme le souligne Jean-Louis Cordonnier (2002 : 44), au carrefour même des sciences humaines. La traduction, quel que soit le domaine du livre original, est une activité qui ne se résume pas à doubler la création de l'œuvre originale, mais, pour reprendre la remarque très pertinente de Michel Ballard (2013 : 209), qui contribue à l'élargissement du cercle de rayonnement de cet original, au fur et à mesure que s'accroît le nombre de langues dans lesquelles on la traduit.

De tous les éléments qui auraient pu être pris en ligne de compte dans l'analyse du texte, nous avons privilégié les unités de traduction qui sont plus directement liées à la terminologie de la discipline dont relève le texte, au contact culturel qu'assure la traduction, notamment par les emprunts et les noms propres, aux corpus qui sous-tendent les théories présentées dans les livres traduits, aux fragments à renvois intertextuels.

La terminologie compte parmi les difficultés majeures du processus traductif dans le cas des sciences humaines, à la différence de ce qui se passe dans le cas du discours littéraire, où la créativité est une composante constante du traduire ; d'ici découle l'institution d'une relation bien

différente entre connotation et dénotation autant par rapport à la littérature que par rapport aux sciences exactes. À la différence toujours des sciences exactes, les instruments spécialisés du type base de données, dictionnaires bilingues de termes spécialisés sont rares, et c'est donc au traducteur d'assumer le poids de la spécialisation, nombre de compétences étant requises dans ce domaine : lexicales, encyclopédiques, techniques, stylistiques.

Au niveau de la terminologie, nous avons souligné la nécessité de la cohérence, vu aussi le haut degré d'abstraction comme l'importance du métalangage spécifique pour bien des disciplines relevant des sciences humaines. Cette exigence a une importance évidente pour la visée didactique des textes également, les traductions des livres fondateurs pour un domaine servant par exemple de point de repère pour les manuels, etc., donc entamant une circulation terminologique importante. Les procédés directs semblent être utilisés de manière plus constante que dans le cas du discours littéraire, où le traduire devient souvent « ré-écrire ». Les emprunts, les calques et les paraphrases littérales sont ainsi des procédés largement présents. Parmi les procédés indirects, la place accordée à la reformulation et à l'explicitation est significative, la progression du connu vers l'inconnu, spécifique au texte scientifique, autant au niveau des concepts que des termes en tant que tels, pouvant se trouver sensiblement modifiée en traduction.

Pour ce qui est des noms propres, comme unités de traduction problématiques dans les sciences humaines, ils font l'objet de stratégies de transfert particulières, des différences notables existant par rapport à leur traitement en littérature autant du point de vue de leur fréquence, que de leur typologie et de leur valeur en contexte. Le choix des bons équivalents pour les noms propres en texte cible est donc directement lié à la qualité de la traduction, tout échec d'identification de leurs référents relatif aux erreurs de traduction ayant des conséquences significatives autour de la possibilité, pour le lecteur, de construire et de comprendre les réseaux signifiants bâtis entre le texte et le contexte extralinguistique, mais également à l'intérieur du texte en tant que tel.

Analyser les traductions des sciences humaines est une activité qui ne saurait se réduire à une étude en miroir d'un texte original et de sa traduction comme produit fini mais qui suppose un regard d'ensemble sur la dynamique de la traduction et surtout de l'édition d'un livre qui est un objet de savoir introduit dans un espace nouveau, qui s'adresse à un public toujours bien différent de celui de l'original. La présentation attentive des traducteurs et de leur œuvre nous a ainsi semblé une quasi-obligation, le texte en tant que tel étant le résultat d'un sujet actif, qui y investit ses compétences et talents. C'est dans la même logique que nous avons inclus des données, aussi minimales qu'elles aient pu être, sur l'histoire des traductions présentées, étant parfaitement consciente de l'extraordinaire potentiel qu'une telle direction peut avoir⁹³.

Une approche pertinente du livre traduit suppose aussi la discussion du type de relation qui s'institue entre lecteur et texte, du type d'information ou de connaissance que l'on veut fournir au lecteur, en fonction aussi de l'éditeur, de la collection, de toute la logique de l'intégration du livre traduit dans le circuit éditorial au moment de sa parution. Consciente du fait que dans les sciences humaines, peut-être plus que pour la littérature, le livre traduit n'est jamais l'œuvre du seul traducteur, nous avons essayé de prendre en ligne de compte la plupart des pôles qui y sont impliqués, en discutant par exemple le profil de l'éditeur, les exigences que suppose le travail de rédaction d'une préface, la collection, la couverture de la traduction, etc.

Le travail d'édition – à côté du travail de traducteur en tant que tel – s'avère être en sciences humaines bien plus exigeant que dans la plupart des cas des traductions de littérature : nous avons donné l'exemple du texte d'André Maurois dont les notes ont nécessité une très attentive sélection et actualisation par l'éditeur, spécialiste en histoire, qui en assure la préface ;

⁹³ Aussi ne nous semble-t-il pas inutile de rappeler ici les riches perspectives qu'ouvre à la recherche l'étude historique de la traduction, telles qu'elles ont été identifiées par Michel Ballard (2013 : 209). Du point de vue sociologique, la traduction est de première importance comme moyen de communication et de transfert. Pour la littérature et la religion la retraduction est une constante. La traduction est liée par des rapports particuliers, mais pas encore complètement analysés, aux langues et aux cultures.

de même, dans le cas du *Journal de la félicité*, le théologien Olivier Clément est responsable du travail d'introduction du texte aux lecteurs français, et de l'attentive lecture de la dimension religieuse, comme de l'intégration d'éléments représentatifs de la culture roumaine en position de compléments du texte en tant que tel : les agents de la traduction sont donc, souvent, dans le cas de la traduction des textes de sciences humaines, non pas seulement les traducteurs mais aussi les éditeurs et responsables des paratextes, spécialistes des domaines en question.

Pour les domaines et les livres choisis comme base de corpus d'analyse – sciences du langage, religion, histoire, art gastronomique –, nous avons essayé d'avoir en vue l'idée novatrice d'Henri Meschonnic sur l'importance de penser la traduction dans un continuum qui réunirait les études sur la langue, la littérature, l'histoire, la politique, de l'intégrer donc à une véritable « poétique de la société ». Ceci dans la mesure où la conception sur la traduction illustre bien deux transformations majeures du XX^e siècle : la centralité du discours, et non pas de la langue, en linguistique, de l'altérité, et non pas de l'identité, en politique. Aussi notre corpus d'analyse a-t-il été construit en fonction de ces deux pôles : discours et identité / altérité ; l'accent que nous avons mis sur la notion de discours autant dans la partie théorique que dans la partie applicative est également motivé par ses implications au niveau du savoir. L'un des grands spécialistes de l'analyse du discours, Dominique Maingueneau, considérerait que la préoccupation actuelle pour les manifestations discursives dans toutes leurs formes relève en fait de la force du discours d'assurer la « reconfiguration générale du savoir ». Parmi ces formes de manifestation, la traduction occupe une place de choix, or il est clair que le rôle du traducteur ne s'arrête pas au simple transfert de connaissances d'un espace à un autre, ce qui est en soi un processus complexe, vu qu'il prend une partie active à la reconstruction de cet espace, affirmant son pouvoir d'organisation et d'innovation.

Dans le choix des livres du corpus, nous nous sommes efforcée également de prendre en ligne de compte les critères qui fonctionnent dans la sélection des œuvres à traduire par les éditeurs eux-mêmes : aussi avons-

nous inclus des livres fondateurs pour leur domaine, comme le *Cours* de Ferdinand de Saussure qui est certainement emblématique pour le concept de *grande œuvre*, dans tous les sens du terme, y compris sociologique, des livres inclus par des institutions mondialement reconnus telle UNESCO dans leur catalogue d'œuvres représentatives, comme le *Journal de la félicité* de Nicolae Steinhardt. Se situant à un niveau certainement différent, le cas des livres de Dominique Maingueneau, d'autre part, nous a paru révélateur du point de vue de l'effort conjoint d'une maison d'édition et d'un groupe de chercheurs-traducteurs d'assurer au grand public l'ouverture, par la traduction, vers un domaine en pleine émergence à l'époque de la publication, l'analyse du discours et la pragmatique.

L'analyse des traductions à été faite sur des fragments que nous avons considérés comme représentatifs, après une brève présentation du spécifique de l'œuvre : événement historique marquant et portrait de souverain pour l'*Histoire d'Angleterre* d'André Maurois, les aphorismes du professeur pour la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin, la fin du texte et des extraits illustrant la problématique de l'intertexte, de la relation avec Dieu et des références culturelles pour le *Journal de la félicité* de Nicolae Steinhardt. Nous avons essayé à chaque fois de proposer des solutions concrètes, qui puissent améliorer les textes, en vue d'une critique « productive » du processus traductif, qui puissent aller, dans l'idéal, vers des éventuelles rééditions ou retraductions. Nous avons proposé aussi des appréciations globales des livres analysés, en soulignant les types de problèmes, que de nouvelles rééditions des traductions pourront facilement résoudre : ainsi, pour le *Cours de linguistique générale* nous avons proposé l'inclusion de paratextes plus fournis, pour introduire le lecteur roumain dans la matière du *Cours* et en souligner les intarissables ressources d'exploitation de la langue, toujours à découvrir à un siècle après sa parution. Nous pensons ainsi répondre par nos observations autant aux principes formulés par Katharina Reiss qu'à ceux qui construisent la critique des traductions germanienne.

L'une des dimensions du livre traduit qui distingue nettement la traduction des sciences humaines de la traduction de la littérature en

général est la structure, la fonction et le statut de l'appareil paratextuel. Nous avons prêté une attention particulière aux préfaces et aux notes, qui peuvent relever soit du traducteur soit de l'éditeur, et qui ont des fonctions bien précises : guide de lecture, introduction dans le domaine, texte justificatif, texte théorique sur la traduction, support de lecture, discours argumentatif, car incitatif à la lecture. La relation entre la traduction et le paratexte du traducteur / de l'éditeur reste bien sûr encore à découvrir, surtout que la traduction elle-même est une forme de paratexte, de par sa définition, mais nous avons ici une dimension du livre qui, contrairement à ce que pourrait laisser penser sa dénomination, n'est pas facultatif mais obligatoire dans la traduction des sciences humaines.

Pour certains échantillons de corpus – c'est le cas du *Cours* de Saussure – notre analyse représente en fait le début d'un travail d'étude critique de longue haleine que nous nous proposons de poursuivre, d'abord parce qu'il s'agit d'une direction de recherche inédite dans la traductologie roumaine et, deuxièmement, parce que les conclusions qui en résulteront permettront des ouvertures, à nos yeux enrichissantes, pour l'ensemble des sciences humaines, pour obtenir un panorama plus clair de l'influence véritable de ces traductions sur les écrits de spécialité en linguistique ou dans d'autres disciplines intéressées par les différentes manifestations du discours.

Bibliographie

Ouvrages de spécialité :

- ADAM, Jean-Michel, VIPREY, Jean-Marie (2009) : « Corpus de textes, textes en corpus. Problématique et présentation », in *Corpus*, no. 8, p. 5-25.
- ARDELEANU, Sanda-Maria, BALAȚCHI, Raluca-Nicoleta, MOROȘAN, Nicoleta-Loredana, COROI, Ioana-Crina (2007) : *Perspectives discursives. Concepts et corpus*, Demiurg, Iași.
- BADIU, Izabella (2009) : « Jurnalul fericirii / Journal de la félicité – traduction d’une identité en métamorphose », in *Atelier de traduction*, no. 11, p. 123-133.
- BAKER, Mona (1995) : “Corpora in Translation Studies: An Overview and Some Suggestions for Future Research” in *Target*, no. 7 (2), p. 223-243.
- BAKER, Mona (2001) : *Routledge Encyclopaedia of Translation Studies*. New York, London, Routledge.
- BALAȚCHI, Raluca-Nicoleta et alii (2009) : « Traduire les textes de linguistique française : difficultés et perspectives », in *Analele universității din Craiova, Langues et littératures romanes*, nr. 1 / 2009, Editura Universitaria, Craiova, p. 139-149.
- BALAȚCHI, Raluca-Nicoleta (2014, a) : « Sans famille en roumain : retraductions et rééditions », in DOUGLAS, Virginie, CABARET, Florence (dir./eds.), *La retraduction en littérature de jeunesse / Retranslating Children’s Literature*, Collection Recherches comparatives sur les livres et le multimedia d’enfance n° 7, P.I.E. Peter Lang, Bruxelles, p. 151-164.
- BALAȚCHI, Raluca-Nicoleta (2014, b) : « La dynamique de la retraduction et sa place dans l’histoire de la traduction du français vers le roumain », in Magda Jeanrenaud, Julia Richter, Larisa Schippel (eds.): *Traducerile au de cuget sa imblinzeasca obiceiuurile ...*. *Rumänische Übersetzungsgeschichte – prozesse. Produkte*. Akteure, Frank & Timme, Berlin, p. 179-191.
- BALLARD, Michel (1992/2007) : *Le commentaire de traduction anglaise*, Armand Colin, Paris.
- BALLARD, Michel (1992) : *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses Universitaires du Septentrion, Lille.

- BALLARD, Michel (2011): « Entretien », in *Atelier de traduction*, no. 16, Editura Universității din Suceava, p. 13-27.
- BALLARD, Michel (2013) : *Histoire de la traduction*, De Boeck Supérieur, Bruxelles.
- BALLARD, Michel, PINEIRA-TRESMONTANT, Carmen (2007) (eds.) : *Les corpus en linguistique et traductologie*, Artois Presses Université, Arras.
- BENVENISTE, Emile (1966) : *Problèmes de linguistique générale*, Seuil, Paris.
- BERMAN, Antoine (1999) : *La traduction et la lettre. Ou l'auberge du lointain*, Seuil, Paris.
- BERMAN, Antoine (1995) : *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris.
- BOISSEAU, Maryvonne (éd.) (2007) : *Palimpsestes*, no. 20, « De la traduction comme commentaire au commentaire de traduction », Presses Sorbonne Nouvelle, Paris.
- CABRÉ, M. Teresa (1991): « Terminologie ou terminologies ? Spécialité linguistique ou domaine interdisciplinaire ? », in *Meta: journal des traducteurs*, vol. 36, no. 1, p. 55-63.
- CHARAUDEAU, Patrick (2009) : « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », in *Corpus*, no. 8, p. 37-66.
- CONSTANTINESCU, Muguraș (2009) : « Les difficultés de traduction des textes de sciences humaines », in Actes du colloque international « Théorie et didactique de la traduction spécialisée », Craiova, Uniunea Latină, Editura Universitaria, Craiova, p. 142-148.
- CONSTANTINESCU, Muguraș, BALAȚCHI, Raluca-Nicoleta (2014): Critique des traductions. Repères théoriques et pratiques, Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca.
- CONSTANTINESCU, Muguraș (2014): « Présentation », *Atelier de traduction*, no. 22, p. 9-10.
- CONSTANTINESCU, Muguraș (2015): « Brillat-Savarin en traduction roumaine », in *GIDNI 2, Language and discourse*, Editura Arhipelag XXI, Tîrgu-Mureș, p. 488-495.
- CORDONNIER, Jean-Louis (1995) : *Traduire la culture*, Didier, Paris.
- CORDONNIER, Jean-Louis (2002) : « Aspects culturels de la traduction : quelques notions clés » in *Meta: journal des traducteurs / Translators' Journal*, vol. 47, n° 1, p. 38-50.
- CORDUȘ, Iulia (2014) : « Marily Le Nir, promotrice de la littérature roumaine en français », in *Atelier de traduction*, no. 22, p. 177-193.
- CRISTEA, Teodora (2007, 3^e édition): *Stratégies de la traduction*, Editura Fundației România de Măine, București.

- DELISLE, Jean (éd.) (1999): *Portraits de traducteurs*, Les Presses de l'Université d'Ottawa / Artois Presses Université, Arras.
- DESMIDT, Isabelle, "(Re)translation Revisited", in *Meta: journal des traducteurs*, vol. 54, no. 4, 2009, p. 669-683.
- DIMITRIU, Rodica (2009): "Translator's Prefaces as Documentary Sources", *Perspectives: Studies in Translatology*, vol. 17, no. 3, p. 193-206.
- DOSPINESCU, Vasile (2007): « Texte ou / et discours : le texte-discours », in *Anadiss*, Editura Universității din Suceava, no. 4, p. 76-89.
- DUMAS, Felicia (2014): *Le religieux: aspects traductologiques*, Editura Universitaria, Craiova.
- ELEFANTE, Chiara (2012): *Traduzione e paratesto*, Bononia University Press.
- ESCARTIN ARILLA, Ana (2006) : « Le travail terminologique pour la traduction de l'histoire », in BLAMPAIN D., THOIRON, P., VAN CAMPENHOUDT, M. (éds.), *Mots, Termes et Contextes*, Éditions des archives contemporaines, Bruxelles, p. 99-107.
- FROELIGER, Nicolas (2015) : « Entretien », in *Atelier de traduction*, no. 24, Editura Universității din Suceava, p. 17-31.
- FROELIGER, Nicolas (2013) : *Les Noces de l'analogique et du numérique : de la traduction pragmatique*, Belles Lettres, Paris.
- GAMBIER, Yves (2009) : « Les traducteurs créateurs : des spécialistes ou des professionnels ? », in *Actes du Colloque International Théorie et Didactique de la Traduction Spécialisée*, Craiova, Éditions Universitaires, 2009, p. 9-25.
- GENETTE, Gérard (1987) : *Seuils*, Éditions du Seuil, Paris.
- GOSTKOWSKA, Kaja (2015) : « De Saussure retrouvé, relu, revisité ? Lectures de ses écrits en Pologne après 1989 », in Skibińska, E. et alii (éds.), *Vingt-cinq ans après. Traduire dans une Europe en reconfiguration*, p. 77-89.
- GREIMAS, Algirdas, COURTÉS, Joseph (1979/1994): *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette Supérieur, Paris.
- GUIDÈRE, Mathieu (2010) : *Introduction à la traductologie*, De Boeck, Bruxelles.
- HAJOK, Alicja (2010) : « Comment traduire l'inexistant ? Comment traduire l'exemple ? » in *Synergies*, Tunisie, no. 2, p. 55-64.
- HENRY, Jacqueline (2000): « De l'érudition à l'échec : la note du traducteur », in *Meta: journal des traducteurs / Translators' Journal*, vol. 45, no. 2, p. 228-240.
- HEWSON, Lance (2011): *An Approach to Translation Criticism*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- HEWSON, Lance (2013) : « Éloge de la subjectivité », in *Atelier de traduction*, hors-série, Editura Universității din Suceava, p. 13-26.
- IONESCU, Gelu (1981) : *Orizontul traducerii*, Editura Univers, București.
- JEANRENAUD, Magda (2006) : *Universaliile traducerii*, Polirom, Iași.

- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1991) : *Les interactions verbales*, Minuit, Paris.
- LADMIRAL, Jean-René (1979/1994) : *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Gallimard, Paris.
- LADMIRAL, Jean-René (1990) : « La traduction prolifère. Sur le statut des textes qu'on traduit », in *Meta: journal des traducteurs / Translators' Journal*, no. 35, p. 102-118.
- LADMIRAL, Jean-René (2010) : « Entretien », in *Atelier de traduction*, no. 14, Editura Universității din Suceava, p. 15-33.
- LANE, Philippe (1992) : *La périphérie du texte*, Nathan, Paris.
- LEDERER, Marianne (1993) : *Interpréter pour traduire*, Didier, Paris.
- LERAT, Pierre (1995) : *Les langues spécialisées*, PUF, Paris.
- L'HOMME, Marie-Claude (2005) : « Sur la notion de « terme », in *Meta: journal des traducteurs / Translators' Journal*, vol. 50, no. 4, p. 1112-1132.
- LUNGU-BADEA, Georgiana (2004) : „Traducerea științifică. Repere”, in *Uniterm*, no. 1.
- LUNGU-BADEA, Georgiana (2009) : « Remarques sur le concept de culturème » in *Translationes*, n° 1, Editura Universității de Vest, Timișoara, p. 15-78.
- MAINGUENEAU, Dominique (2001) : *Pragmatique pour le discours littéraire. L'énonciation littéraire*, Armand Colin, Paris.
- MAINGUENEAU, Dominique (2005) : *Analyser les textes de communication*, Armand Colin, Paris.
- MAINGUENEAU, Dominique (2006) : « Les enjeux de l'analyse du discours », in *Anadiss*, Editura Universității din Suceava, no. 1, p. 9-27.
- MAVRODIN, Irina (2004) : *Operă și monotonie*, Editura Scrisul Românesc, Craiova.
- MAVRODIN, Irina (2008) : « Dénotation et connotation dans la traduction du discours religieux », in *Atelier de traduction*, no. 9, Editura Universității din Suceava, p. 33-36.
- MEJRI, Salah (2003) : « La traduction linguistique : problème terminologique ou construction conceptuelle ? », in Salah Mejri et alii, *Traduire la langue, Traduire la culture*, Maisonneuve et Larose, Paris et Tunis, p. 177-191.
- MEJRI, Salah (2011) : « La traduction des textes spécialisés : le cas des sciences du langage », conférence prononcée pour le Colloque du 50 anniversaire de l'ISTI.
- MEJRI, Salah et alii (eds.) (2003) : *Traduire la langue, traduire la culture*, Maisonneuve et Larose, Paris et Tunis.
- MESCHONNIC, Henri (1973) : *Pour la poétique II*, Gallimard, Paris.
- MESCHONNIC, Henri (2009) : « L'enjeu du traduire pour la théorie du langage », in *Septet*, no. 2, « Traduction et philosophie du langage », Anagrammes, Paris, p. 33-46.

- MININNI, Giuseppe (2009) : « Trahir les métaphores ? La mise en diatexte du sens », in Michèle Lorgnet (éd.), *Cahiers du RATP, Langues, cultures, traductions : la quête de l'identité*, L'Harmattan Italia, Torino, p. 19-39.
- MOESCHLER Jacques, AUCHLIN A. (2002) : *Introduction à la linguistique contemporaine*, Armand Colin, Paris.
- MOIRAND, Sophie (2007) : *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, PUF, Paris.
- NEȚ, Mariana (1998) : *Cărțile de bucate românești. Un studiu de mentalități*, Editura Academiei, București.
- NEȚ, Mariana (2004) : « Intraduisibles nostalgies », in *Atelier de traduction*, no. 1, Editura Universității din Suceava, p. 15-17.
- OUERHANI, Béchir (2006) : « La traduction de la métalangue : la problématique terme / mot en contexte », in BLAMPAIN D., THOIRON, P., VAN CAMPENHOUDT, M. (éds.), *Mots, Termes et Contextes*, Éditions des archives contemporaines, Bruxelles, p. 441-451.
- OUESLATI, I. (2003) : « La traduction linguistique : la problématique de l'exemple », in Salah Mejri et alii, *Traduire la langue, traduire la culture*, Maisonneuve et Larose, Paris et Tunis, p. 209-217.
- PALOPOSKI, Outi, KOSKINEN Kaisa (2010) : "Reprocessing Texts. The Fine Line between Retranslating and Revising" in *Across Languages and Cultures*, 11:1, p. 29-49.
- ROCHLITZ, Rainer (2001) : « Traduire les sciences humaines », in *Raisons politiques*, no. 2, p. 65-77.
- RONDEAU, Guy (1980) : « Terminologie et documentation », in *Meta : journal des traducteurs / Translators' Journal*, vol. 25, no. 1, p. 152-170.
- RUIMY, Nilda, PICCINI, Silvia, GIOVANNETTI, Emiliano (2012) : « Les Outils Informatiques au Service de la Terminologie Saussurienne », *Colloque Mondial de Linguistique française*, http://www.shs-conferences.org/articles/shsconf/pdf/2012/01/shsconf_cmlf12_000294.pdf.
- SANCONIE, Maïca (2007) : « Préface, postface ou deux états du commentaire par des traducteurs », in *Palimpsestes*, no. 20, « De la traduction comme commentaire au commentaire de traduction », Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, p. 161-176.
- SAPIRO, Gisèle (éd.) (2012) : *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*, Ministère de la Culture et de l'Éducation, Paris.
- SARDIN, Pascale (2007) : « De la note du traducteur comme commentaire : entre texte, paratexte et prétexte », *Palimpsestes*, no. 20, « De la traduction comme commentaire au commentaire de traduction », Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, p. 121-136.

- THOIRON, Philippe, BEJOINT, Henri (1991) : « « La place des reformulations dans les textes scientifiques », in *Meta : journal des traducteurs / Translators' Journal*, vol. 36, no. 1, p. 101-110.
- THOIRON, Philippe, BEJOINT, Henri (2010) : « La terminologie, une question de termes ? », in *Meta: journal des traducteurs / Translators' Journal*, vol. 55, no.1, p. 105-118.
- VLAD, Carmen (2000) : *Textul aisberg, Elemente de teorie și analiză*, Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca.

Corpus d'analyse traductologique:

- BALAN, Ioannichié (2004) : *Le Père Cléopas*, traduit du roumain par le hiéromoine Marc, L'Âge d'Homme, série « Grands Spirituels orthodoxes du XX^e siècle », Lausanne.
- BALAN, Ioannichié (2012) : *Le Père Païssié Olaru*, traduit du roumain par Felicia Dumas, Introduction de Jean-Claude Larchet, L'Âge d'Homme, série « Grands Spirituels orthodoxes du XX^e siècle », Lausanne.
- BRILLAT-SAVARIN, Jean Anthelme (1975) : *Physiologie du goût* (avec une lecture de Roland Barthes), *Physiologie du goût*, Hermann, Paris.
- BRILLAT-SAVARIN, Jean Anthelme (1988) : *Fiziologia gustului*, Editura Meridiane, București, traducere de Doina Pasca Harsanyi.
- COSTA DE BEAUREGARD, Marc Antoine (1983) : *Ose comprendre que je t'aime*, entretiens avec le père Dumitru Staniloae au monastère Cernica, Les Éditions du Cerf, Paris.
- GHEORGHIU, Virgil (1957) : *Saint Jean Bouche d'Or*, traduit du roumain par Livia Lamoure, Plon, collection « Hommes de Dieu », Paris.
- GHEORGHIU, Virgil (1976) : *La vingt-cinquième heure*, traduit du roumain par Monique Saint-Come, préface de Gabriel Marcel, Plon, Paris.
- IONESCU, Nae (1997) : *La question juive et la réponse d'un orthodoxe des années trente*, traduction de Pierre Bardonnet, Librairie du Savoir, Paris.
- MAUROIS, André (1967) : *Histoire d'Angleterre*, Arthème Fayard, Paris.
- MAUROIS, André (1938) : *Istoria Angliei*, traducere de Ania Moissi, Editura Națională-Ciornei, București.
- MAUROIS, André (1996) : *Istoria Angliei*, traducere de Raul Joil, prefață de Camil Mureșan, Editura Orizonturi.
- MIHALCESCO, I. (1932) : *La Théologie Symbolique au point de vue de l'Eglise Orthodoxe Orientale*, Librairie Universitaire J. Gamber, Paris, traduit du roumain par l'auteur en collaboration avec N. Chitesco.

- SAINT-MAXIME LE CONFESSEUR (1994): *Ambigua*, traduction d'Emmanuel Ponsoye, commentaires de Dumitru Staniloae traduits du roumain par le père Aurel Grigoraș, Éditions de l'Ancre, Paris.
- SAUSSURE, Ferdinand, de (1973): *Cours de linguistique générale*, édition critique établie par Tullio de Mauro, Payot, Paris.
- SAUSSURE, Ferdinand, de (1998): *Curs de lingvistică generală*, Polirom, Iași, traducere de Irina Izverna-Tarabac.
- STANILOAE, Dumitru (1980): *Dieu est amour*, traduction, préface et commentaires de Daniel Neeser Labor et fides, Genève.
- STANILOAE, Dumitru (1981): *Prière de Jésus et expérience du Saint-Esprit* avec une préface d'Olivier Clément, Desclée de Brouwer, Paris.
- STANILOAE, Dumitru (1985): *Le génie de l'orthodoxie*, Avant-propos du métropolite Damaskinos, préface d'Olivier Clément, traduction de Dan Ilie Ciobotea, Desclée de Brouwer, Paris.
- STANILOAE, Dumitru (2011): *Théologie ascétique et mystique de l'église orthodoxe*, traduction, avant-propos et éléments biographiques et bibliographiques du père Jean Boboc et de Romain Otal, préface de Sa Béatitudo Daniel, Patriarche de l'Église Orthodoxe Roumaine, Les Éditions du Cerf, Paris.
- STEINHARDT, Nicolae (1995): *Journal de la félicité*, préface d'Olivier Clément, traduit du roumain et annoté par Marily Le Nir, Arcantère, Unesco, Paris.

Dictionnaires

- Dictionnaire d'analyse du discours*, CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique (coordonatori), 2002, Éditions du Seuil, Paris.
- Dicționar de analiza discursului*, NAGY, Rodica (coordonator), 2015, Editura Institutul European, Iași.
- Dicționar bilingv de termeni religioși ortodocși : român-francez / Dictionnaire bilingue de termes religieux orthodoxes : français-roumain*, DUMAS Felicia, 2010, Editura Doxologia, Mitropolia Moldovei și Bucovinei, Iași.
- Dicționar contextual de termeni traductologici*, ȚENCHEA, Maria (coordonator), 2008, Editura Universității de Vest, Timișoara.
- Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, MOESCHLER, Jacques, REBOUL, Anne, 1990, Éditions du Seuil, Paris.
- Dicționar enciclopedic de pragmatică*, MOESCHLER, Jacques, REBOUL, Anne, 1999, Editura Echinox, Cluj-Napoca, traducere coordonată de POP, Liana și VLAD, Carmen.
- Dicționarul explicativ al limbii române*, ediție revăzută și adăugită, editat de Academia Română, 2009, Editura Univers Enciclopedic Gold, București.

- Dicționar de științe ale limbii*, BIDU-VRANCEANU, Angela, et alii (coordonatori), 2001, Editura Nemira, București.
- Dicționar de împrumuturi lexicale din limba franceză*, COSTĂCHESCU Adriana, DINCĂ Daniela (coordonatori), 2009, Editura Universitară Craiova.
- Le Petit Robert de la langue française*, Texte remanié et amplifié sous la direction de REY-DEBOVE, Josette et REY Alain 2016, Éditions Le Robert, Paris.
- Mic dicționar de termeni utilizați în teoria, practica și didactica traducerii*, Georgiana Lungu-Badea, 2003/2008, Editura Universității de Vest, Timișoara.
- Nouveau dictionnaire des sciences du langage*, DUCROT, Oswald, SCHAEFFER, Jean-Marie, 1995, Éditions du Seuil.
- Noul dicționar de științe ale limbajului*, DUCROT, Oswald, SCHAEFFER, Jean-Marie, 1996, Editura Babel, București, traducere de Anca Măgureanu, Viorel Vișan, Marina Păunescu.
- Trésor informatisé de la langue française*, <http://atilf.atilf.fr/tlfi.htm>.

Index d'auteurs

- Adam, J.-M., 40
Adameşteanu, Gabriela, 164
Anastassiadis-Syméonidis, Anna, 110, 118
Ardeleanu, Sanda-Maria, 34, 130
Avram, Gabriela, 88
- Bachelard, Gaston, 52
Baciu, Al., 168
Baker, Mona, 37, 97
Bălan, Ioanichie, 168
Balan, Ioannichié, 154
Balaţchi, Raluca-Nicoleta, 9, 10, 12, 13, 15
Ballard, Michel, 11, 12, 23, 37, 47, 71, 92, 98, 100, 101, 102, 103, 203, 205
Bally, Charles, 76, 121
Balzac, Honoré de, 199
Bardonnet, Pierre, 154, 214
Barthes, Roland, 194, 199, 214
Bassnett, Susan, 92
Beacco, Jean-Claude, 116
Beauregard, Marc Antoine Costa de, 155
Béjoint, Henri, 91
Bell, Roger, 53
Bensimon, Paul, 92, 97
Benveniste, Émile, 44, 60, 131
Berman, Antoine, 59, 69, 71, 77, 91, 92, 95, 98, 151, 173, 194, 202
Bidu-Vrănceanu, Angela, 135, 136
Bilciurescu, Al., 161
Boboc, Jean, 158, 215
Boisseau, Maryvonne, 70, 73
Botoşineanu, Luminiţa, 120
Bouquet, Simon, 119, 120
Bourguet, Pierre du, 52
Brillat-Savarin, Jean Anthelme, 15, 180, 194, 196, 197, 198, 199, 202, 207, 210
Bühler, Karl, 50
- Cabré, M. Teresa, 83
Călinescu, Armand, 171
Chansou, Michel, 87
Charaudeau, Patrick, 22, 38, 39, 41, 116
Chardin, Jean-Baptiste, 197
Chaunu, Pierre, 52
Chevrel, Yves, 23
Chitesco, N., 153, 214
Cicurel, Francine, 91
Ciobotea, Dan Ilie, 157, 215
Ciomoş, Virgil, 161
Cioran, Emil, 159
Clément, Olivier, 153, 154, 155, 156, 161, 162, 206, 215
Constantinescu, Muguraş, 16, 71, 85, 92, 195, 196, 197, 199, 202
Cordonnier, Jean-Louis, 18, 92, 93, 94, 95, 97, 203
Corduş, Iulia, 164, 165, 166
Coroi, Ioana-Crina, 10, 130
Coşeriu, Eugène, 88
Costăchescu, Adriana, 89
Courtès, Joseph, 39
Cristea, Teodora, 47
Cuniţă, Alexandra, 9, 75
- Damaskinos, 156, 215
Delisle, Jean, 48, 49, 53, 59, 60
Desmidt, Isabelle, 181
Dimitriu, Rodica, 69, 71
Dincă, Daniela, 89
Dospinescu, Vasile, 40, 91, 135
Drioton, E., 52
Dumas, Felicia, 11, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 214
- Efim, Etkind, 50
Elefante, Chiara, 70, 71

- Eliade, Mircea, 160
Engler, Rudolf, 119, 120
Escartin Arilla, Ana, 181, 182
Evdokimov, Paul, 162
- Faure, Élie, 52
Frias, José Yuste, 72
Friedrich, Schleiermacher, 50
Froeliger, Nicolas, 14, 22, 63, 64
Froliger, Nicolas, 55
- Gambier, Yves, 52, 54, 56, 57, 58, 60, 62, 64
Genette, Gérard, 41, 66, 67, 69
Génin, Isabelle, 73
Gheorghiu, Virgil, 158, 159
Giosanu, Joachim, 158
Goethe, Johann Wolfgang von, 50
Gostkowska, Kaja, 118
Greimas, Algirdas, 39
Grigoraș, Aurel, 157, 215
Grigorescu, Dan, 197, 198
Guidère, Mathieu, 50
Gyr, Radu, 9
- Haisan, Daniela, 12
Hajok, Alicja, 110, 116
Halliday, M. K., 56
Hăulică, Dan, 164
Henri, Béjoint, 91
Henry, Jacqueline, 80, 81
Hewson, Lance, 11, 22, 58, 60, 61, 86, 170, 176
Holz-Mänttari, Justa, 58
- Iftimia, Corina, 9
Ilis, Florina, 164
Ionescu, Gelu, 33
Ionescu, Nae, 154, 171
Ionitoiu, Cicerone, 161
Iosif, Ștefan Octavian, 141
- Jakobson, Roman, 50, 136
Jeanrenaud, Magda, 11, 33, 76, 209
Joil, Raul, 184, 185, 214
- Kipling, Rudyard, 168, 186
Kogălniceanu, Mihail, 195, 196, 197
Koskinen, Kaisa, 32
- L'Homme, Marie-Claude, 85
Ladmiral, Jean-René, 10, 13, 17, 19, 20, 38, 43, 53, 92, 109, 115
Lamoure, Livia, 159, 214
Lane, Philippe, 67, 69, 130
Larchet, Jean-Claude, 153, 154, 214
Lăzărescu, Adriana, 198
Le Nir, Marily, 163, 164, 166, 179, 210, 215
Lefevere, André, 92, 93
Lerat, Pierre, 182
Leroy, Stéphane, 9
Lossky, Vladimir, 162
Lovinescu, Monica, 160
Lucas, Patricia, 9
Lungu-Badea, Georgiana, 50, 92, 96, 98, 216
- Măgureanu, Anca, 110, 216
Maingueneau, Dominique, 9, 17, 22, 38, 39, 40, 41, 42, 75, 99, 106, 107, 116, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 206, 207
Mallot, Hector, 15
Marcel, Gabriel, 159, 160, 214
Marinescu, Ionel, 141
Masson, Jean-Yves, 23
Mauro, Tullio de, 20, 117, 121, 123, 125, 126, 215
Maurois, André, 15, 180, 183, 184, 185, 186, 187, 191, 205, 207
Mavrodin, Irina, 10, 21, 52, 53, 59, 79, 86, 92, 120, 140, 146, 184, 201
Mazilu, Dan-Horia, 85
Mejri, Salah, 92, 110, 111, 112, 113, 212, 213
Meschonnic, Henri, 22, 43, 44, 45, 50, 60, 92, 108, 206
Mihalcescu, I., 153
Mininni, Giuseppe, 60
Moeschler, Jacques, 110, 111, 114
Moirand, Sophie, 22, 91
Moissi, Ania, 184, 214
Montanari, Massimo, 195

- Moroșan, Nicoleta, 134
Moroșan, Nicoleta-Loredana, 10, 130
Mureșan, Camil, 183, 184, 185, 186, 214
- Neeser, Daniel, 155, 215
Negruzzi, Costache, 197
Neț, Mariana, 195, 202
- Otal, Romain, 158, 215
Oueslati, L., 110
- Pașca Harsanyi, Doina, 195
Paloposki, Outi, 32
Păunescu, Marina-Oltea, 110
Pavelin Lesic, B., 12
Perrault, Charles, 15
Pineira-Tresmontant, Carmen, 37
Ponsoye, Emmanuel, 157, 215
Pop, Liana, 110, 114
Proust, Marcel, 52
- Rainer, Rochlitz, 26, 30, 31, 35, 65, 68, 82, 94
Reboul, Anne, 110, 112, 114
Reiss, Katharina, 22, 50, 207
Rewald, John, 52
Richter, Julia, 11, 209
Ricœur, Paul, 52, 76, 77
Riedlinger, Albert, 121
Robel, Léon et Andrée, 162
Rochlitz, Rainer, 26, 30, 34, 64, 65, 83
- Roger, Zuber, 55
Ruimy, Nilda, 117, 118, 119, 126
- Saint Maxime le Confesseur, 152, 157
Saint-Come, Monique, 159, 214
Sanconie, M., 72
Sapiro, Gisèle, 14, 27, 29, 30
Saussure, Ferdinand de, 16, 19, 36, 76, 101, 107, 117, 118, 119, 120, 121, 123, 125, 126, 207
Schippe, Larisa, 11, 209
Sechehay, Albert, 76, 121
Sigmund, Freud, 77
Staniloae, Dumitru, 153, 155, 156, 157, 214, 215
Stăniloae, Dumitru, 155, 156, 162, 171
Steinhardt, Nicolae, 15, 160, 161, 162, 163, 168, 169, 174, 176, 177, 178, 179, 186, 207
- Tarabac, Irina Izverna, 76, 120
Țenchea, Maria, 50
Thoiron, Philippe, 89, 90, 91
Touraille, Jacques, 162
Țuțea, Petre, 10
- Verne, Jules, 15
Verneuil, Henri, 159
Vișan, Viorel, 110, 216
Vlad, Carmen, 40, 110, 111

Index de notions

- adaptation, 176
- analyse du discours, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 91, 106, 107, 109, 110, 116, 129, 131, 132, 133, 137, 139, 140, 180, 195, 202, 206, 207, 215
- art, 52, 54, 88, 108, 180, 183, 186, 187, 197, 199, 206
- calque, 49, 112, 126, 138, 183
- cible, 28, 30, 34, 39, 42, 45, 46, 47, 48, 51, 54, 58, 59, 61, 62, 66, 68, 69, 75, 78, 82, 83, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 95, 97, 100, 101, 102, 103, 107, 109, 111, 113, 114, 115, 116, 125, 129, 134, 143, 144, 147, 150, 152, 153, 161, 189, 196, 197, 202, 203, 204
- civilisation, 7, 16, 19, 52, 86, 88, 97, 102, 121, 180, 183, 194, 195, 197, 198
- connotation, 82, 147, 190, 204, 212
- corpus, 11, 12, 16, 18, 22, 23, 37, 39, 41, 48, 63, 85, 100, 101, 107, 109, 114, 116, 117, 119, 130, 131, 133, 137, 139, 140, 142, 143, 144, 150, 152, 159, 160, 167, 180, 183, 195, 196, 203, 206, 208, 209, 210
- critique des traductions, 4, 12, 13, 15, 21, 22, 43, 59, 69, 71, 79, 86, 97, 100, 156, 167, 185, 207, 210
- culture, 7, 13, 15, 16, 17, 18, 20, 26, 28, 30, 35, 61, 62, 66, 71, 75, 78, 83, 86, 92, 93, 94, 96, 97, 103, 107, 108, 111, 113, 114, 129, 140, 145, 146, 147, 151, 153, 156, 161, 162, 163, 171, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 194, 195, 196, 197, 198, 202, 203, 206, 210, 212, 213
- culturème, 96, 172, 212
- difficulté (de traduction), 19, 68, 116, 139, 143, 165
- discours, 5, 6, 9, 15, 16, 18, 19, 21, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 51, 53, 54, 55, 56, 58, 60, 61, 67, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 78, 82, 83, 84, 87, 91, 94, 97, 103, 104, 105, 106, 107, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 124, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 137, 138, 139, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 169, 170, 178, 180, 182, 186, 187, 190, 191, 193, 195, 202, 203, 204, 206, 208, 211, 212, 213
- divergent (divergence), 176
- éditeur, 20, 28, 32, 34, 36, 58, 67, 68, 70, 75, 76, 77, 79, 80, 91, 95, 117, 120, 121, 126, 154, 161, 162, 172, 173, 181, 184, 185, 189, 191, 194, 205, 208
- édition, 5, 9, 11, 20, 21, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 49, 50, 72, 76, 107, 112, 119, 120, 121, 123, 135, 153, 159, 162, 163, 175, 180, 181, 183, 184, 196, 197, 198, 205, 207, 210, 215
- emprunt, 78, 88, 96, 126, 173
- équivalence, 47, 96, 102, 138, 172
- équivalent, 90, 101, 127, 170, 191
- évaluation, 48, 86, 91, 113, 159, 196, 197
- exemple, 11, 14, 15, 18, 32, 34, 36, 46, 51, 52, 53, 64, 66, 70, 76, 77, 78, 85, 95, 98, 107, 111, 114, 115, 116, 117, 123, 124, 128, 132, 134, 136, 138, 140, 141, 143, 150, 151, 158, 160, 165, 169, 170, 172, 174, 175, 176, 178, 190, 191, 194, 201, 204, 205, 211, 213
- explicitation, 90, 137, 166, 191, 194, 204
- gastronomie, 180, 197, 198, 199, 202
- histoire, 4, 7, 11, 12, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 28, 39, 50, 52, 62, 70, 71, 73, 89, 92, 93, 95, 98, 102, 117, 118, 126, 149, 159, 160, 161, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 191, 193, 194, 197, 202, 205, 206, 209, 211
- histoire des traductions, 23

langue, 6, 9, 10, 12, 19, 23, 27, 28, 30, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 42, 44, 45, 46, 47, 54, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 68, 69, 71, 78, 80, 81, 82, 83, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 97, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 115, 116, 117, 118, 120, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 132, 134, 135, 137, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 158, 159, 160, 164, 165, 166, 168, 175, 177, 178, 179, 181, 185, 189, 191, 195, 196, 197, 199, 202, 203, 206, 207, 212, 213, 216

lecteur, 12, 15, 29, 67, 69, 70, 73, 79, 80, 83, 89, 90, 91, 95, 97, 103, 123, 125, 127, 129, 138, 144, 154, 161, 163, 166, 172, 173, 175, 185, 186, 191, 193, 196, 198, 202, 204, 205, 207

lecture, 35, 42, 44, 59, 69, 73, 78, 79, 123, 128, 140, 184, 185, 198, 206, 208, 214

littéraire, 9, 10, 13, 14, 18, 20, 28, 33, 37, 49, 50, 51, 55, 56, 58, 59, 60, 62, 63, 75, 82, 86, 92, 95, 97, 103, 106, 109, 130, 131, 133, 134, 137, 138, 139, 140, 141, 144, 146, 147, 160, 161, 164, 168, 177, 180, 181, 183, 185, 187, 196, 197, 203, 204, 212

littérature, 4, 10, 11, 13, 14, 18, 23, 28, 29, 31, 32, 34, 37, 52, 55, 62, 72, 73, 75, 77, 79, 82, 87, 93, 96, 106, 108, 112, 114, 117, 121, 130, 136, 137, 138, 140, 144, 146, 147, 151, 158, 160, 163, 164, 166, 181, 184, 186, 204, 205, 206, 207, 209, 210, 213

modulation, 77, 143, 174, 191, 193, 194

néologisme, 87, 118, 201

nom propre, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 152, 153, 171, 190

note (du traducteur/de l'éditeur), 15, 79, 80, 123, 138, 142, 143, 161, 165, 166, 169, 172, 189, 211, 213

original, 21, 29, 35, 42, 43, 45, 50, 59, 60, 61, 62, 63, 67, 68, 69, 72, 73, 74, 78, 79, 80, 81, 83, 85, 91, 95, 97, 100, 101, 112, 120, 121, 123, 127, 128, 129, 137, 138, 142, 154, 155, 157, 159, 160, 161, 167, 169, 173, 175, 176, 178, 183, 184, 185, 187, 189, 190, 191, 193, 195, 196, 197, 199, 200, 201, 203, 205

paratexte, 5, 20, 41, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 74, 75, 77, 78, 80, 121, 208, 213

pertinence, 5, 14, 15, 20, 22, 43, 46, 53, 57, 69, 112, 116, 134

pertinent, 16, 18, 22, 107, 113, 117

pragmatique, 6, 14, 22, 37, 38, 44, 47, 51, 52, 55, 67, 76, 106, 107, 109, 110, 111, 112, 114, 129, 130, 132, 133, 134, 136, 139, 207, 211, 215

préface (du traducteur/de l'éditeur), 3, 5, 6, 9, 66, 73, 74, 75, 76, 111, 153, 154, 155, 156, 158, 159, 161, 163, 183, 184, 185, 186, 197, 198, 205, 214, 215

problème (de traduction), 15, 21, 28, 34, 39, 40, 47, 57, 68, 92, 94, 95, 97, 98, 103, 108, 114, 116, 117, 118, 123, 136, 140, 147, 148, 155, 175, 178, 183, 190, 212

procédé de traduction, 88

référent culturel, 96

reformulation, 6, 89, 90, 91, 92, 204

religion, 6, 7, 16, 17, 18, 19, 23, 95, 102, 145, 149, 150, 151, 152, 158, 166, 190, 205, 206

report, 101, 104, 153, 165, 171, 172

représentatif, 16, 22

représentativité, 22, 116, 140, 180

retraduction, 11, 23, 31, 34, 140, 179, 181, 183, 184, 194, 196, 197, 198, 199, 205, 209

rhétorique, 58, 71, 73, 74, 75, 90, 91, 106, 127, 137, 139, 163, 187, 196, 202

sciences humaines, 1, 3, 4, 5, 6, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 38, 48, 51, 55, 59, 62, 64, 66, 68, 73, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 102, 103, 108, 109, 117, 133, 145, 150, 160, 166, 179, 180, 181, 183, 186, 203, 204, 205, 207, 208, 210, 213

source, 23, 27, 28, 30, 33, 35, 39, 42, 43, 46, 47, 49, 51, 58, 61, 62, 73, 82, 85, 88, 96, 97, 101, 103, 109, 113, 115, 123, 124, 125, 132, 143,

- 147, 148, 151, 152, 165, 167, 169, 174, 195, 197
- spécialisé, 39, 55, 56, 84, 85, 90, 112, 136, 162, 182, 183, 185, 189, 191, 193
- spécialité (de), 5, 15, 49, 55, 56, 57, 63, 77, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 109, 112, 113, 114, 119, 120, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 145, 148, 151, 153, 165, 173, 183, 208, 209
- stratégie, 75, 83, 86, 89, 90, 92, 98, 103, 123, 127, 137, 142, 165, 166, 169, 170, 175, 184, 189
- style, 12, 54, 97, 127, 138, 163, 164, 165, 174, 176, 179, 185, 186, 187, 191, 193, 194, 199, 202
- syntagme, 40, 46, 47, 48, 92, 115, 124, 127, 134, 177, 182, 189, 190, 193
- tendance, 29, 30, 31, 68, 91, 147, 151, 165, 166, 173, 176, 177, 191, 193, 199, 201
- terme, 15, 17, 39, 46, 47, 77, 80, 85, 86, 88, 113, 117, 122, 125, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 157, 161, 165, 166, 167, 170, 171, 173, 175, 177, 178, 182, 183, 184, 191, 193, 196, 199, 207, 212, 213
- terminologie, 6, 10, 15, 19, 32, 37, 55, 62, 77, 82, 83, 84, 87, 88, 92, 96, 110, 111, 113, 117, 118, 119, 122, 125, 126, 131, 134, 135, 136, 138, 139, 148, 149, 151, 177, 181, 193, 195, 196, 203, 204, 214
- texte, 6, 7, 10, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 27, 28, 29, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 63, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 90, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 103, 104, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 127, 128, 129, 133, 134, 137, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 150, 151, 152, 154, 155, 157, 158, 159, 160, 161, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 181, 184, 185, 186, 187, 189, 191, 193, 194, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215
- traducteur, 5, 6, 9, 10, 11, 14, 15, 18, 19, 20, 21, 22, 26, 27, 28, 34, 35, 36, 39, 42, 44, 46, 47, 48, 51, 52, 53, 54, 55, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 94, 96, 98, 100, 102, 103, 104, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 120, 121, 125, 129, 130, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 150, 151, 154, 155, 156, 157, 164, 165, 168, 170, 173, 176, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 193, 194, 202, 204, 205, 206, 208, 211, 213
- traduction, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 173, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 191, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215
- traduction technique, 55, 109
- transposition, 189, 190, 193, 194
- type, 15, 23, 28, 35, 39, 50, 52, 53, 56, 60, 72, 90, 91, 95, 100, 106, 109, 110, 115, 116, 117, 133, 134, 145, 146, 147, 149, 151, 167, 171, 175, 176, 204, 205
- unité de traduction, 15, 46, 48

Casa Cărții de Știință

Director: Mircea Trifu

Fondator: dr. T.A. Codreanu

Tehnoredactare computerizată: Czégely Erika

Tiparul executat la Casa Cărții de Știință

400129 Cluj-Napoca; B-dul Eroilor nr. 6-8

Tel./fax: 0264-431920

www.casacartii.ro; e-mail: editura@casacartii.ro